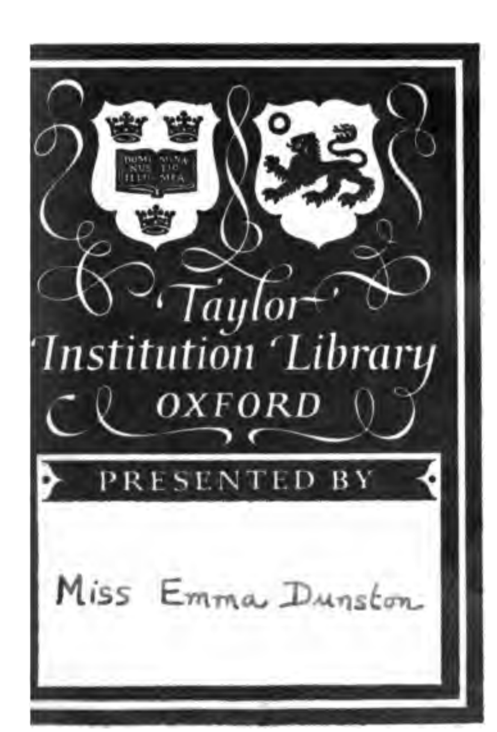


7 July 1869


DOMINUS ILLUMINATIO MEA
Taylor Institution Library
OXFORD
PRESENTED BY
Miss Emma Dunston

7 July 1869

[illegible]

LES
CONVERSATIONS
D'ÉMILIE.

TOME PREMIER.





M. Moreau jun.^t inv. — *N. Le Mire sculp.*

LES CONVERSATIONS D'ÉMILIE.

NOUVELLE ÉDITION.

Inutilesque falce ramos amputans,
Feliciores inserit. HORAT.

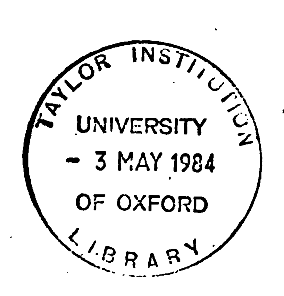
TOME PREMIER.

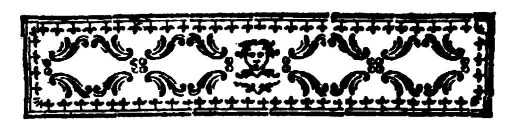


A PARIS,
Chez HUMBLOT, Libraire, rue S. Jaques, près S. Yves.

M. DCC. LXXXI.

Avec Approbation & Privilege du Roi.





AVERTISSEMENT

SUR

CETTE SECONDE EDITION.

Ces Converſations n'étaient pas deſtinées à voir le jour. Une mere à qui une ſanté déplorable n'a laiſſé d'autre conſolation que celle qu'elle trouve dans l'éducation d'une fille chérie, s'était aperçue que cet enfant, dès l'âge le plus tendre, prenait un intérêt particulier à la converſation, & qu'il ſerait aiſé de s'en ſervir avec avantage, pour lui former l'eſprit, & l'acoutumer à la réflexion ſans gêne & ſans éfort. Elle réſolut d'employer ce moyen, & eſſaya de compoſer quelques converſations qui intéreſſerent vivement l'enfant, mais qui manquerent

cependant leur but principal; parce qu'à son âge on ne suppose pas que ce qui n'est point imprimé soit digne d'être lu & conservé.

Cet inconvénient imprévu embarassa quelque temps sa mere. Egalement éloignée de la prétention de fixer les regards du public sur ses productions, & dépourvue des talens nécessaires pour se le faire pardoner, elle dut se défier de l'indulgence de quelques amis, qui penserent que ces essais pouvaient n'être pas sans utilité pour l'éducation des filles en général. Après bien des incertitudes, elle se détermina à envoyer son manuscrit en Allemagne. Un Libraire de Léipsick s'en chargea, même avant de le connaître, & le publia en 1774 avec le plus grand soin, après en avoir fait faire, par un homme de lettres justement

eſtimé, (1) une excellente traduction en Allemand, qu'il fit paraître en même temps.

De cette maniere les vœux de l'auteur ſe trouverent remplis au delà de ſes eſpérances: echapée aux inconvéniens de la publicité, elle avait augmenté la bibliothéque de ſa fille d'un livre, gage de ſa tendreſſe, dont la jouiſſance de l'enfant lui fourniſſait journélement la plus douce récompenſe. Cependant quelques exemplaires étaient venus en France par la voie de Strasbourg; & le public naturélement diſpoſé à favoriſer juſqu'à l'intention d'un projet utile, eut la bonté de confirmer par ſon ſuffrage le jugement de l'amitié. Un Libraire de Paris entreprit en conſéquence de faire une édition de ces Conver-

(1) M. Zollikofer, Paſteur de la Colonie Françaiſe à Léipſick.

ſations d'après celle de Léipſick (1), & contribua, ſans la participation de l'auteur, à les faire connaître davantage.

Le fruit que l'enfant en a tiré & l'indulgence du public ont été ſeuls capables de ſoutenir le courage de la mere au milieu des ſouffrances les plus cruelles, & de la faire perſiſter dans le deſſein de donner à ces eſſais le degré de perfection dont elle les voyait ſuſceptibles; elle eſt en droit de dire que la tendreſſe maternelle

(1) Il a depuis cédé ce qui lui reſtait d'exemplaires à un autre Libraire de Paris; & celui-ci, pour s'en défaire avant l'édition qui paraît aujourd'hui, s'eſt permis d'annoncer ce reſte comme une édition nouvelle, & même d'en changer le titre d'une maniere aſſez ridicule. L'auteur était déja en poſſeſſion du privilege du Roi, & il lui était aiſé d'arrêter le débit de cette prétendue édition nouvelle; mais elle n'a pas voulu uſer de rigueur, même envers celui dont les procédés n'étaient pas exacts à ſon égard.

est au dessus des terreurs de la mort, puisque l'agonie même, à diverses reprises, n'a pu lui faire abandoner son projet. Mais dans sa poursuite, elle a eu lieu de se convaincre à chaque pas, combien il y a loin de ce que la tendresse imagine, à ce que l'expérience apprend. Non-seulement la plus grande partie des Entretiens de cette nouvelle édition n'existait pas dans l'anciene, mais ceux qu'on a conservés ici, ont été entiérement refondus & dépouillés du ton impératif & didactique que l'autorité & la supériorité d'âge & de raison prenent si aisément, sans même s'en apercevoir. C'est que la premiere édition était l'ouvrage de la prévoyance, & que celle-ci l'est de l'expérience; ou, pour mieux dire, la premiere était un livre de la mere, & celle-ci est l'ouvrage

de l'enfant. C'eſt l'enfant qui en a fourni tous les matériaux ; qui, ſans le ſavoir, a appris à la mere le ſecret d'en tirer parti ; qui lui a enſeigné les routes les plus ſûres pour ariver à ſon cœur & à ſa raiſon ; qui enfin, par la docilité & la douceur de ſon caractere, lui a démontré les avantages d'une noble confiance, d'une ironie innocente & légere, d'une alluſion indirecte & enjouée, ſur la ſécherеſſe des préceptes & la ſévérité des réprimandes : ſouvent il n'a fallu qu'un ſoin léger & de la mémoire, pour rédiger ces Converſations d'après celles qui ont eu lieu entre la mere & la fille.

Enviſagées ſous ce point de vue, elles peuvent indiquer aux perſones chargées de l'inſtruction des enfans, plus d'un ſentier ignoré dans cette carriere importante & difficile. Les préceptes géné-

raux font dans la fcience de l'éducation, comme dans toute autre fcience, de peu de reffource. Perfone ne les contefte, mais pour les répéter continuélement, on n'en eft pas plus avancé, ou l'on ne s'en égare pas moins, parce qu'ils font vagues par leur nature, & n'indiquent aucune route précife; il n'eft pas même fort rare de voir marcher dans des routes entiérement oppofées ceux qui ont fans ceffe les mêmes maximes dans la bouche.

Il eft vrai qu'il n'exifte pas un feul enfant au monde qui reffemble à Emilie d'efprit & de tête, comme il n'en exifte aucun qui *lui* reffemble de figure; ainfi ces Entretiens ne peuvent, à la rigueur, convenir à aucun autre enfant : mais s'ils ont quelque mérite, s'ils rempliffent en quelque forte le but qu'on s'eft propofé,

ils doivent mieux que toutes les maximes générales, guider une mere dans cette entreprise douce & pénible, dont sa tendresse lui exagere tour-à-tour & les difficultés & les succès. Il serait sans doute à désirer que toute mere attentive voulût confier au public les fruits de son expérience, sur-tout dans un moment où l'amour maternel semble pénétrer tous les cœurs avec plus d'énergie & de force, & où, dans la plupart des jeunes meres, tous les goûts, tous les intérêts ont cédé la place à cette passion impérieuse & touchante. Ce serait un sûr moyen de jeter des fondemens permanens & solides pour une éducation générale & raisonée.

L'auteur de ces Conversations aura sur toutes les meres un avantage qu'il sera difficile de lui envier. Réduite par le triste état

de ſa ſanté à cette unique mais puiſſante reſſource, ſans en être jamais diſtraite que par ſes maux, elle a pu donner à l'éducation de ſa fille une ſuite que peu de meres pouront concilier avec les devoirs & les circonſtances de leur poſition. Il en eſt réſulté une tendreſſe &, pour ainſi dire, une intimité entre la mere & l'enfant, qui, au milieu de la petite ſociété de leurs amis, ont concentré entre elles deux le ſecret de l'éducation, comme un ſecret d'état l'eſt entre un roi & ſes miniſtres au milieu des diſcours de la cour. Cette confiance réciproque eſt ſans doute le principal reſſort d'une éducation généreuſe & noble, ou, comme diſaient les anciens, libérale.

Cette même raiſon de la ſanté de l'auteur a fait traîner pendant dix-huit mois une impreſſion qui

pouvait être l'ouvrage de peu de semaines. Il a fallu toute la patience du Libraire & toute son honêteté, pour tenir contre ces délais forcés & continuels.

Les mêmes infirmités sont cause que la Conversation portant le titre de la cinquieme, a été imprimée avant la sixieme & la septieme qui devaient la précéder. Il faut la remettre à sa place, & ne la lire qu'après ces deux dernieres : quoique chacune de ces Conversations soit un ouvrage isolé qui n'a point de liaison avec les autres, il existe pourtant entre elles une gradation qu'il ne serait pas bon de déranger.

A Paris, ce premier Février 1781.



LETTRE
DE L'AUTEUR
A L'ÉDITEUR
DE LA PREMIERE ÉDITION.

Je vous envoie, MONSIEUR, *mes Converſations. Vous m'aviez déſolée, en me diſant que vous ne les trouviez pas dans l'état où je les croyais ; vous m'avez raſſurée, en m'apprenant que vous n'y aperceviez ni un plan d'éducation, ni même beaucoup de liaiſon entre les idées. C'eſt que je n'ai pas eu la prétention de propoſer un nouveau plan d'éducation, ni la hardieſſe de m'écarter de celui que des parens ſages ſuivent communément dans l'éducation des filles. Je n'ai voulu faire qu'un traîté de rempliſſage, ſi vous me permettez de parler ainſi, & montrer comment les heures perdues, les momens de délaſſement peuvent être employés par une mère vigilante, à former l'eſprit d'un enfant, & à lui inſpirer des ſentimens*

vertueux & honêtes. Il ne s'agit donc ici ni de plan ni de systême.

Cependant, sous ce point de vue même, l'éducation doit être divisée, comme dans un systême bien conçu & bien lié, en plusieurs époques, & il faudrait faire un travail différent pour chacune. On peut en marquer trois principales. La premiere finit à l'âge de dix ans ; la seconde à quatorze ou quinze ans ; la troisieme doit durer jusqu'à l'établissement de l'enfant.

Suivant ce plan, je n'aurais encore essayé à travailler que pour la premiere époque, où il s'agit de présenter à l'esprit des idées simples, de lui enseigner & de l'aider à les déveloper, & de profiter souvent d'une niaiserie, pour le conduire à des réflexions solides & sensées. Le travail pour les deux autres époques serait infiniment plus sérieux, & je ne sais si j'aurai la force de le tenter, lorsque l'âge de ma fille poura l'exiger.

Cette confession faite, je vous abandone, MONSIEUR, ces Conversations. Faites-en l'usage qu'il vous plaira, puisque vous pensez qu'elles pouront être utiles à d'autres enfans. A Paris, ce premier Janvier 1774.

LES



LES

CONVERSATIONS D'EMILIE.

PREMIERE CONVERSATION.

EMILIE.

MAMAN, j'ai bien étudié mon catéchiſme, trouvez-vous bon que je travaille auprès de vous? ..... Ah Maman, venez, venez, j'entends le tambour. Ce ſont les ſinges qui paſſent.

LA MERE.

Mettez-vous à la fenêtre avec votre

bonne, mon enfant; quand ils seront passés, vous viendrez travailler.

(*Emilie va à la fenêtre, ensuite elle revient.*)

EMILIE.

Maman, je les ai vus; pourquoi n'êtes-vous pas venue les voir? Est-ce que vous ne les aimez pas?

LA MERE.

Pas beaucoup. Tenez, voilà votre ouvrage; vous broderez jusqu'à cette fleur.

EMILIE.

Oui, Maman; mais pourquoi n'aimez-vous pas les singes? Moi, je les aime bien.

LA MERE.

Pourquoi les aimez-vous?

EMILIE.

C'est qu'ils m'amusent; ils sont drôles, ils font des grimaces!

LA MERE.

Si vous les voyiez de près, ils ne

vous amuſeraient pas autant peut-être ; vous les trouveriez d'un naturel méchant, traîtres, malins, voleurs...

EMILIE.

Bon ! .. C'eſt dommage .... Mais, comme je les vois par la fenêtre, ils ne me feront pas de mal. Ils ont une drôle de mine .... Je voudrais pourtant *bien* les voir de près.

LA MERE.

Et qu'eſt-ce que c'eſt qu'un ſinge ? Puiſque vous les aimez, vous devez ſavoir ce que c'eſt.

EMILIE.

Oui ſûrement ; c'eſt un animal.

LA MERE.

Eſt-il fait comme un chien, comme un chat ?

EMILIE.

Mais non, Maman ; il eſt fait comme un ſinge.

LA MERE.

A quel animal trouvez-vous qu'il ressemble le plus ?

EMILIE.

Je ne sais pas, Maman; voulez-vous bien me le dire ?

LA MERE.

C'est à l'homme; il en approche par la figure, les mains, les pieds.

EMILIE.

Est-ce que l'homme est un animal ?

LA MERE.

C'est un animal raisonnable.

EMILIE.

Pourquoi dites-vous un animal raisonnable, Maman ?

LA MERE.

C'est la maniere dont on s'exprime pour distinguer l'homme des bêtes, parce que l'homme est la seule créature qui ait l'usage de la raison & de la parole.

EMILIE.

Les hommes ſont donc des animaux? Cela eſt drôle! Et nous, Maman, ſommes-nous auſſi des animaux?

LA MERE.

Quand je dis l'*homme*, j'entends toutes les créatures humaines; quand je dis *un homme*, alors je déſigne ſeulement une créature humaine du genre maſculin; & quand je dis *une femme*, je déſigne une créature humaine du genre féminin.

EMILIE.

Ah, Maman, voilà Roſette qui mange ma robe!... Mais, Maman, les chiens ne parlent pas?

LA MERE.

Non, ils n'ont ni l'uſage de la raiſon, ni celui de la parole; ils ſentent comme nous le plaiſir & la douleur; ils ſouffrent & ſe plaignent quand on leur fait mal.

EMILIE.

Qu'eſt-ce qu'ils font, les chiens ?

LA MERE.

Ils gardent leurs maîtres ; & pour les en récompenſer, leurs maîtres les nourriſſent & ont ſoin d'eux.

EMILIE.

Et les hommes, pourquoi ſont-ils dans le monde ?

LA MERE.

Pour y vivre en ſociété.

EMILIE.

Et que font-ils toute la journée ?

LA MERE.

Ils s'aident mutuellement dans leurs beſoins, dans leurs affaires, & même dans leurs plaiſirs.

EMILIE.

Et celui qui n'aiderait pas les autres, que lui en arriverait-il ?

LA MERE.

Que les autres ne l'aideraient pas; qu'il ne ferait bon à rien; que bientôt il ne ferait ni aimé, ni estimé, ni recherché; que bientôt il manquerait de tout, & qu'il finirait par mourir d'ennui, de besoin & de chagrin.

EMILIE.

Il faut donc être utile aux autres pour être heureux?

LA MERE.

C'est un des moyens les plus sûrs pour arriver au bonheur?

EMILIE.

Qu'est-ce que c'est que le bonheur?

LA MERE.

C'est ce que vous éprouvez, mon enfant, quand vous êtes contente de vous, & que vous avez satisfait à ce que nous exigeons de vous.

EMILIE.

J'entends; quand j'ai été bien do-

cile, & que j'ai bien fait mes devoirs : mais quand je ſerai grande, je n'aurai plus de devoirs à faire, je n'aurai donc plus d'occaſion d'être heureuſe ?

LA MERE.

Chaque âge a ſes devoirs, ſes occupations, ſes plaiſirs.

EMILIE.

Maman, voyez mon ouvrage ; il n'eſt pas mal.

LA MERE.

Eſt-il fini ? Je vous ai dit de ne point quitter votre place que votre tâche ne fût faite.

EMILIE.

Mais pourquoi cela, Maman ?

LA MERE.

Parce qu'il faut s'accoutumer à faire de ſuite ce que l'on fait, & à ne point paſſer ſans raiſon d'une occupation à une autre.

EMILIE.

Mais, Maman, c'eſt que....

LA MERE.

Quand je vous ai dit ce que vous devez faire, je crois qu'il faut vous y ſoumettre ſans replique.

EMILIE.

Maman, je vais obéir; mais permettez-moi de vous demander pourquoi vous voulez bien dans de certains momens que je vous faſſe des queſtions, & que je diſe tout ce qui me paſſe par la tête, & que vous ne voulez pas le ſouffrir dans d'autres?

LA MERE.

Quand nous cauſons enſemble, ſoit pour votre inſtruction, ſoit pour votre amuſement, vous pouvez avec liberté & avec confiance me communiquer toutes vos idées; alors je vous réponds, & vos queſtions ne ſont point déplacées. Mais lorſque je vous preſ-

cris votre conduite, le plus court eſt d'obéir ſans replique.

EMILIE.

Pourquoi cela, Maman?

LA MERE.

Par reſpect & par confiance. M'avez-vous jamais vu exiger rien de vous qui ne fût pour votre bien?

EMILIE.

Non, Maman.

LA MERE.

Je me ſuis toujours aſſujettie, autant que votre âge le permet, à vous expliquer le motif des ordres que je vous donne; vous le ſavez: d'où viendrait donc votre répugnance à m'obéir?

EMILIE.

Cela eſt vrai, Maman, & je vous aſſure qu'à l'avenir je vous obéirai ſans repliquer. Mais auſſi quand nous cauſerons, vous me permettrez de vous dire tout ce que je voudrai.

LA MERE.

Oui, certainement.

EMILIE.

Causons-nous à présent, Maman ?

LA MERE.

Mais il me semble qu'oui ; qu'en pensez-vous ?

EMILIE.

Oh, je m'en vais donc vous dire bien des choses..... Maman, mais pourquoi suis-je au monde ?

LA MERE.

Voyez, dites-moi cela vous-même.

EMILIE.

Je n'en sais rien.

LA MERE.

Et qu'est-ce que vous faites toute la journée ?

EMILIE.

Mais je me promene, j'étudie, je saute, je bois, je mange, je ris, je cause avec vous quand je suis bien sage.

LA MERE.

Eh bien, jusqu'à présent, voilà pourquoi vous êtes au monde. C'est pour boire, manger, dormir, rire, sauter, grandir, vous fortifier, vous instruire : voilà ce que vous avez à y faire ; & à mesure que vous grandirez, vos occupations & vos obligations changeront. Au lieu d'être au monde pour sauter, danser & être à charge aux autres, vous y serez pour travailler, pour être utile, pour remplir d'autres devoirs & jouir d'autres amusemens.

EMILIE.

Etre à charge aux autres ? Est-ce que je suis à charge ?

LA MERE.

Sans doute, puisque vous êtes un enfant.

EMILIE.

Mais un enfant, c'est une personne.

LA MERE.

Un enfant, c'eſt un enfant qui deviendra, avec le temps, une perſonne raiſonnable.

EMILIE.

Mais qu'eſt-ce que je ſuis donc à préſent que je ſuis un enfant ?

LA MERE.

Comment, vous avez cinq ans, & vous n'avez pas encore réfléchi à ce que vous êtes ? Tâchez de trouver cela toute ſeule.

EMILIE.

Maman, je ne trouve rien.

LA MERE.

Moi, je trouve qu'un enfant eſt une créature faible, dans la dépendance de tout le monde; qu'un enfant eſt innocent, ignorant, étourdi, importun, indiſcret....

EMILIE.

Quoi, j'ai tous ces défauts ?

LA MERE.

Ce ſont ceux de votre âge. Vous voyez qu'un enfant ne doit les ſoins qu'il éprouve, qu'à la tendreſſe de ſes parens, & qu'il ne peut être qu'à charge & inſupportable aux autres.

EMILIE.

Il me ſemble que je ne ſuis pas ſi faible.

LA MERE.

Un coup de poing peut vous renverſer, peut vous tuer, vous anéantir.

EMILIE.

Mais eſt-ce qu'un enfant ne peut pas ſe défendre comme un autre?

LA MERE.

Son ignorance & ſon étourderie ne lui permettent ni de prévoir, ni d'éviter le danger, & ſa faibleſſe l'empêche de s'en garantir. Il a beſoin d'avoir ſans ceſſe auprès de lui quelqu'un qui le garde, qui le protege;

personne n'a même intérêt à se donner ce soin qui est très-pénible, parce que l'enfant n'a rien en lui qui en dédommage; & ce n'est que par sa douceur, par sa docilité, par ses égards pour ceux qui lui rendent des services, qu'il peut se flatter de les voir continuer; car s'il a de l'humeur, s'il répond avec dureté, si ce n'est pas son cœur qui lui fait sentir l'obligation qu'il a à tous ceux qui font quelque attention à lui, il affaiblira bientôt la compassion naturelle qu'il inspire; il sera abandonné de tout le monde, & dans cette position il sera bien à plaindre.

EMILIE.

Mais, Maman, ma bonne n'est-elle *pas obligée* d'avoir soin de moi?

LA MERE.

Votre bonne a soin de vous, parce que je l'en ai chargée; mais je ne peux pas l'obliger à vous aimer, si vous ne

vous rendez point aimable ; & ſi vous aviez de l'humeur, de la dureté, de l'ingratitude pour elle, je ſerais trop juſte pour exiger qu'elle vous rendît des ſoins que vous reconnaîtriez ſi mal ; je lui défendrais même d'approcher de vous.

EMILIE.

Alors je m'habillerais toute ſeule.

LA MERE.

Croyez-vous le pouvoir ?

EMILIE.

Oui, Maman.

LA MERE.

Voyons, défaites votre foureau, votre collier.

EMILIE.

Voilà mon collier défait.

LA MERE.

Votre foureau à préſent.

EMILIE.

Ah, je l'ôterai bien toute ſeule....

Maman, voulez-vous bien défaire les agrafes ?

LA MERE.

Non, vous devez tout faire seule, puisque vous supposez que vous n'avez personne pour vous aider.

EMILIE.

Mais je ferais bien le reste.

LA MERE.

Il vous faut donc quelqu'un pour défaire vos agrafes ? Remettez votre collier.

EMILIE.

Maman, je ne peux pas.

LA MERE.

Il vous faut donc quelqu'un pour renouer votre collier. Jugez par cet essai combien, même dans les plus petites choses, vous avez besoin de votre bonne; combien vous devez craindre de la rebuter, & qu'elle ne vous laisse : car si elle vous quittait

par votre faute, il n'existerait aucun motif pour la remplacer.

EMILIE.

Mais vraiment, Maman, je serais bien à plaindre ; je n'avais jamais pensé à cela : je ne pourrais ni me lever, ni me coucher, ni rien faire toute seule.

LA MERE.

Vous voyez donc bien que quand on est dans le cas d'avoir besoin de tout le monde, il faut être douce, polie, reconnaissante, corriger son humeur, profiter des leçons & des avis qu'on reçoit, & sentir que quand on vous corrige, c'est une preuve d'intérêt & d'amitié qu'on vous donne, & un moyen qu'on vous procure pour vous faire aimer.

EMILIE.

Je n'avais jamais pensé à tout cela;

mais aussi je ne suis pas bien méchante, je crois.

LA MERE.

En revanche, à votre âge on est étourdie, & l'on ne réfléchit sur rien.

EMILIE.

Mais à présent je réfléchirai & je prendrai garde à moi, & j'aimerai bien plus ma bonne, puisqu'elle a eu tant de peine avec moi. Mais, Maman, il y a bien des choses que je ne sais pas, n'est-il pas vrai?

LA MERE.

Non-seulement il y a bien des choses que vous ne savez pas, mais vous voyez bien que vous ne savez rien, puisque vous ne savez ni ce que vous êtes, ni ce que vous êtes venue faire en ce monde.

EMILIE.

Oh, je le sais à présent, & je ne l'oublierai plus.

LA MERE.

Vous apprenez bien vîte des chofes bien longues.

EMILIE.

Voilà ma tâche finie. Maman, voulez-vous voir mon ouvrage ?

LA MERE.

Voyons .... Il eft bien. Vous pouvez jouer, fi vous êtes laffe de caufer.

EMILIE.

Maman, puifque vous êtes contente, je vous demande en grace de me faire un grand plaifir.

LA MERE.

Quoi ?

EMILIE.

Contez-moi l'hiftoire de cette dame dont vous parliez hier au foir avec mon papa.

LA MERE.

Volontiers, fi vous voulez m'écouter. Cette dame était veuve d'un homme

de condition. A ſa mort elle était reſtée ſans bien avec une fille & un garçon....

EMILIE.

Comment s'appellait-elle ?

LA MERE.

Vous ne la connaiſſez pas.

EMILIE.

Mais ſa fille ?

LA MERE.

Elle s'appellait Julie. Elle lui dit un jour : *Mon enfant, je ne ſuis point riche, je viens de m'épuiſer pour faire entrer votre frere au ſervice. Juſqu'à préſent il s'eſt diſtingué des jeunes gens de ſon âge par ſa ſageſſe & ſon émulation ; il fera ſon chemin, je l'eſpere, & il pourra un jour vous être utile. Mais pour vous, vous n'avez rien, je ne ſuis point en état de vous donner des maîtres, ni de vous procurer des talens agréables. Ce n'eſt donc que de vos vertus, de votre*

émulation à acquérir les qualités qui vous manquent, que vous pouvez attendre votre bonheur. Je vous aiderai des lumieres que l'expérience & la connaissance du monde m'ont données. Si vous ne vous faites pas estimer & chérir; si vous n'intéressez pas par vos qualités personnelles, vous ne trouverez point d'établissement; vous ne vous marierez pas.

EMILIE.

Pourquoi, Maman, cette dame lui disait-elle cela?

LA MERE.

Parce qu'elle n'étoit pas riche, & que quand on n'a rien, il faut être meilleure qu'une autre, pour être recherchée; car si vous êtes pauvre & méchante, on a une raison de plus de vous laisser-là.

EMILIE.

Je ne voudrais pas d'un mari qui fût pauvre & méchant.

LA MERE.

Vous devez donc trouver tout ſimple, qu'on ne veuille pas d'une femme pauvre & méchante.

EMILIE.

Cela eſt vrai. Eh bien, Maman ?

LA MERE.

Eh bien, Julie était malheureuſement d'un mauvais caractere, boudeuſe, pareſſeuſe, ſujette à l'humeur, s'en prenant toujours aux autres de ſes torts; ingrate envers ſa mere, qui la voyant incorrigible, fut obligée de la mettre dans un couvent. L'exemple de ſon frere n'avait pu la changer. Il avait, avec le plus grand reſpect, une entiere confiance en ſa mere; il ne l'approchait jamais ſans lui en donner des marques; ſa plus grande peur était de lui déplaire. Pour Julie, elle manqua un mariage conſidérable, parce que les informations qu'on fit

à ſon ſujet au couvent, lui furent ſi défavorables, qu'on n'en voulut point, malgré ſa jolie figure qui avait d'abord ſéduit.

EMILIE.

Et qu'eſt-elle devenue ?

LA MERE.

Elle eſt reſtée au couvent, & y ſera toute ſa vie.

EMILIE.

Mais elle ſe corrigera peut-être ?

LA MERE.

A un certain âge, ma fille, on ne ſe corrige plus. Quand on n'a pas fait ſes efforts dès l'enfance, cela devient preſque impoſſible; & une mauvaiſe impreſſion une fois donnée, on ſe corrigerait enſuite, que les autres n'en ſauraient rien.

EMILIE.

Pourquoi donc cela ?

LA MERE.

Pourquoi ne vous ai-je jamais pu persuader de voir M. de Verville sans frayeur ?

EMILIE.

C'est qu'il m'a fait peur une fois, en me faisant des grimaces.

LA MERE.

Et parce qu'il vous a fait une fois des grimaces, vous croyez qu'il passe sa vie à faire peur aux petits enfans. Vous trouvez plus court de vous en tenir à votre premiere impression, que d'examiner si cet homme n'a pas changé de mines depuis que vous ne l'avez vu. Ne soyez donc pas étonnée que les autres s'en tiennent, comme vous, aux *premieres impressions* sur tout ce qu'ils n'ont pas d'intérêt d'approfondir.

EMILIE.

Mais Mademoiselle Julie était donc bien jolie ?

LA MERE.

Fort jolie ; mais elle n'était pas aimable.

EMILIE.

Il vaut donc mieux être aimable que jolie ? .. Cependant.... Maman, suis-je jolie ?

LA MERE.

Jusqu'à présent vous ne l'êtes pas.

EMILIE.

Mais pourquoi donc tout le monde dit-il que je suis charmante ?

LA MERE.

Je vous dirai cela demain. Allez jouer, en attendant la promenade, & amusez-vous bien, puisque vous avez bien travaillé.



DEUXIEME

CONVERSATION.

EMILIE.

MAMAN, comment s'appelle.... Ce n'*eſt* pas cela que je voulais dire.... Maman, vous m'avez promis de me dire une choſe, voulez-vous bien me la dire?

LA MERE.

Qu'eſt-ce que c'eſt, mon enfant?

EMILIE.

Mais pourquoi, ſi je ne ſuis pas jolie, *me dit-on* toujours que je ſuis charmante?

LA MERE.

On peut être charmante ſans être préciſément jolie, & l'on peut être très-jolie ſans être charmante: car....

EMILIE.

Ah, je ſais, je ſais, Maman; pour être charmante, il faut être ſage, modeſte, ne parler qu'à propos, n'être pas importune; n'eſt-ce pas, Maman? Vous m'avez dit cela.

LA MERE.

Cela eſt vrai. Dites-moi ſi vous êtes jolie ou charmante.

EMILIE.

Mais.... Je crois qu'oui.

LA MERE.

Lequel des deux?

EMILIE.

Jolie, Maman.

LA MERE.

Qu'eſt-ce que c'eſt que d'être jolie?

EMILIE.

J'entends quelque choſe, mais je ne ſais comment dire.

LA MERE.

C'eſt d'être fort blanche, c'eſt

d'avoir de beaux yeux, un nez bien fait, une jolie bouche, ni trop petite, ni trop grande; enfin des traits bien proportionnés; les cheveux bien plantés, l'ensemble de toute la figure agréable; ne point faire de grimaces, n'avoir rien d'affecté; l'air ni boudeur, ni ricanant, mais prévenant & modeste.

EMILIE.

Comme ma cousine.

LA MERE.

Oui. Et vous, avez-vous tout cela?

EMILIE.

Mais, non pas tout.

LA MERE.

Vous n'êtes donc pas jolie.

EMILIE.

Mais pourquoi presque tous ceux qui viennent ici le disent-ils?

LA MERE.

N'avez-vous jamais entendu dire

d'autres enfans comme vous, qu'ils étaient charmans, aimables, quoiqu'ils ne le fussent pas ?

EMILIE.

Je ne sais, je n'y ai pas pris garde.

LA MERE.

Mais ne vous a-t-on jamais louée, quoique vous ne le méritassiez pas ? Pensez-y bien.

EMILIE.

Je cherche. Je crois que cela pourrait bien être ; mais dans le moment où l'on me donnait des louanges, je croyais les mériter, ou je crois plutôt que j'avais bien peur que vous ne disiez le contraire, Maman .... Ah, tenez, je croyais aussi une fois qu'on se moquait de moi.

LA MERE.

Ce n'était rien de tout cela. C'est une politesse fausse & déplacée qui fait

qu'on se croit obligé, lorsqu'on va dans une maison ; de louer tout ce qui s'y trouve, depuis la maîtresse jusqu'au petit chien. Vous avez vu des gens à qui ma chienne allait mordre les jambes, dire également qu'elle était charmante. Croyez-vous que ce compliment fût bien sincere, & que Rosette le méritât ?

EMILIE.

Oh, pour cela non.

LA MERE.

Eh bien, ceux qui vous disent que vous êtes jolie, que vous êtes charmante, ne le pensent pas plus de vous que de Rosette, ou ne savent pas plus si vous le méritez mieux qu'elle, ou du moins ne se soucient pas de le savoir.

EMILIE.

Mais c'est bête de parler pour ne pas dire vrai.

LA MERE.

Vous avez raiſon, il vaudrait bien mieux ſe taire. Auſſi toutes les jeunes perſonnes qui penſent bien, ne font aucun cas de ces ſortes de complimens, & ſouvent même s'en trouvent offenſées. Il eſt bien ſot ou bien léger de tenir ces propos; mais il ſerait bien plus ſot encore de les croire & de s'en glorifier.

EMILIE.

Ah, Maman, je n'y ſerai plus attrapée.... Mais, quand je ſuis bien ſage, il eſt pourtant vrai alors que je ſuis charmante; car ma bonne me l'a dit, Maman, & vous auſſi quelquefois.

LA MERE.

Quand vous êtes raiſonnable, nous vous diſons que ſi vous étiez toujours ainſi, vous ſeriez charmante, parce qu'alors vous l'êtes en effet; mais vous

ne ſavez point encore qu'on n'eſt point charmante avec une conduite inégale, & que ſi vous voulez mériter cette réputation avec le temps, il faut être tous les jours un peu plus raiſonnable.

EMILIE.

Maman, je le ſerai toujours; à commencer d'aujourd'hui, je vais être parfaite.

LA MERE.

Qu'entendez-vous par-là?

EMILIE.

J'entends faire toujours bien.

LA MERE.

Vous croyez donc cela bien aiſé?

EMILIE.

Oui, Maman, il n'y a qu'à vouloir.

LA MERE.

Et comment vous y prendrez-vous?

EMILIE.

En faiſant toujours ce que ma bonne

& vous me direz, & ne faiſant pas autre choſe.

LA MERE.

Commencez donc par vous bien tenir.

EMILIE.

Oui, Maman. Eſt-ce comme cela ?

LA MERE.

Oui, & tournez vos pieds. Voilà qui eſt bien. Avez-vous écrit cette après-dînée pendant que j'ai eu du monde ?

EMILIE.

Oui, Maman; mais je n'oſe vous montrer mon écriture, car elle eſt ſi mal!... ſi griffonnée!...

LA MERE.

Ah, vous n'aviez pas encore pris la réſolution d'être parfaite.... Tenez, voilà déja vos pieds dérangés, & votre tête....

EMILIE.

Les voilà remis. Maman. Voulez-

vous me permettre de recommencer ma page ? Je ſuis ſûre que je la ferai très-bien.

LA MERE.

Volontiers. Mettez-vous près de cette table .... Etes-vous bien ?

EMILIE.

Oui, Maman.

LA MERE.

Vous tenez mal votre plume .... votre tête eſt de travers .... votre écriture n'eſt pas plus droite .... vous vous impatientez. Prenez garde, l'impatience ne va pas avec la perfection .... J'en ſuis fâchée, mais cette page *n'eſt pas* meilleure que l'autre.

EMILIE.

Mais comment faut-il donc faire ? Je vais recommencer.

LA MERE.

Non, vous avez aſſez travaillé aujour-

d'hui. Il faut mettre le temps à tout. Il faut vous appliquer à faire tous les jours un peu moins mal; mais on ne peut pas apprendre à écrire dans un jour, ni même se corriger en si peu de temps. Vous avez déjà oublié ce que nous avons dit hier sur votre âge & sur ce que vous aviez à faire dans ce monde.

EMILIE.

Ah, pardonnez-moi, je m'en souviens bien... J'y suis pour m'instruire, sauter, danser....

LA MERE.

Oui, & pour croître, grandir, former votre corps, votre cœur, votre esprit. Dites-moi, Emilie, dépend-il de vous de devenir grande comme moi, là tout-à-l'heure, d'ici à demain, par exemple ?

EMILIE.

Non sûrement, Maman.

LA MERE.

Eh *bien*, vous n'êtes pas plus la maîtresse de bien écrire & de vous rendre raisonnable en un jour, que de devenir tout d'un coup aussi grande que moi.

EMILIE.

Il faut donc que j'attende que je sois grande pour être raisonnable ?

LA MERE.

Plus vous ferez d'efforts pour le devenir & plutôt vous y parviendrez ; mais la raison de votre âge est la seule à laquelle vous puissiez prétendre.

EMILIE.

Quelle est donc la raison de mon âge ?

LA MERE.

A présent c'est de sentir ce que vous êtes, & de reconnaître que vous ne pouvez rien qu'aidée des autres.

EMILIE.

C'eſt d'être ſoumiſe & reconnaiſſante, n'eſt-ce pas ?

LA MERE.

Oui, c'eſt de vous appliquer à comprendre les choſes qu'on vous enſeigne, qui ſont proportionnées à votre âge & à l'ouverture de votre eſprit.

EMILIE.

Après, Maman, qu'eſt-ce que je ferai ?

LA MERE.

Après ? Peu-à-peu vous grandirez, votre eſprit ſe dévelopera, vos connaiſſances augmenteront, & vous deviendrez avec le temps une perſonne raiſonnable.

EMILIE.

Oui, parce que j'aurai travaillé à corriger mes défauts.

LA MERE.

Et à acquérir une force ſur vous-

même, qui eſt ce qu'on appelle *vertu*, & ſans laquelle on ne peut ſe promettre ni bonheur, ni eſtime, ni ſuccès; mais vous ne ſerez pas parfaite.

EMILIE.

Comment? Et quand donc le ſerai-je?

LA MERE.

C'eſt un avantage qui n'eſt point donné à l'homme. De même que vous avez vos défauts, notre âge a les ſiens, & nous travaillons tout comme vous, à nous corriger pour notre propre ſatisfaction, & pour conſerver l'eſtime des autres.

EMILIE.

Qu'eſt-ce que c'eſt que l'eſtime des autres?

LA MERE.

C'eſt l'approbation que les autres donnent à notre conduite, & que les perſonnes que nous connaiſſons le moins, ou celles mêmes qui auraient

des raiſons de ne pas nous aimer, ne peuvent nous refuſer.

EMILIE.

Je n'entends pas cela, Maman. Comment peut-on approuver, quand on ne connaît pas les gens ?

LA MERE.

Dites-moi ce que vous penſez de ces deux enfans dont je vous ai conté l'hiſtoire hier; de Julie par exemple.

EMILIE.

Ah, je crois, que c'eſt un méchant enfant.

LA MERE.

Et de ſon frere, quelle opinion en avez-vous ?

EMILIE.

Je penſe qu'il eſt bien aimable, bien vertueux, bien ſage.

LA MERE.

Eh bien, cette bonne opinion que vous avez de lui ſur ce que vous avez appris de ſa bonne conduite, c'eſt de

l'eſtime : & cependant vous ne le connaiſſez pas.

EMILIE.

Eh bien, je le connais à préſent.

LA MERE.

Vous ne le connaiſſez que de réputation ; mais cela ne s'appelle pas connaître, puiſque vous ne l'avez jamais vu.

EMILIE.

Maman, aurez-vous la bonté de me conter encore une hiſtoire aujourd'hui ?

LA MERE.

Non, mon enfant ; il eſt tard, nous allons nous promener ; & s'il ne nous vient *perſonne*, nous continuerons de cauſer tout en marchant. Sonnez pour qu'on nous apporte nos mantelets.

TROISIEME
CONVERSATION.

EMILIE.

MAMAN; j'ai attrapé une mouche.... Ah, qu'elle eſt brillante!

LA MERE.

Oui, elle eſt belle.

EMILIE.

Je m'en vais lui ôter les ailes pour qu'elle ne s'en aille pas, & je la nourrirai.

LA MERE.

Doucement, ma chere amie. Vous a-t-elle mordue? Vous a-t-elle bleſſée?

EMILIE.

Non, Maman.

LA MERE.

Et pourquoi donc lui faire du mal?

EMILIE.

Mais cela ne lui en fait pas.

LA MERE.

Cela lui en fait autant que si l'on vous coupait un pied ou une main. Parce que vous ne l'entendez pas crier, vous supposez qu'elle ne souffre pas; vous vous trompez. C'est une créature sensible tout comme vous: elle souffre donc tout comme vous, & il ne vous est pas permis de lui faire du mal.

EMILIE.

Mais si elle m'avait mordue?

LA MERE.

Il est permis de se défendre; & si elle vous eût blessée, peut-être auriez-vous pu la tuer. Mais elle ne vous a rien fait.

EMILIE.

Je ne voulais pas la tuer, Maman ; je voulais la nourrir, & prendre ſoin d'elle.

LA MERE.

C'eſt à-peu-près comme ſi le premier paſſant voulait s'emparer de vous pour vous élever & vous nourrir. S'il commençait par vous couper le pied, de peur que vous ne vous en allaſſiez ſans ſa permiſſion, comment trouveriez-vous cela ?

EMILIE.

Je n'y conſentirais pas.

LA MERE.

Mais, ſi vous n'étiez pas la plus forte, il faudrait bien vous-y ſoumettre. Eh bien, voilà comme vous avez fait avec cette mouche ; vous avez été la plus forte, vous l'avez priſe ; ſans moi, vous alliez lui couper les ailes, &

vous auriez été toute étonnée demain de la trouver morte.

EMILIE.

J'en aurais été bien fâchée.

LA MERE.

Votre peine ne lui rendrait pas la vie. Voyez comme elle souffre.

EMILIE.

Mais c'est vrai, elle souffre.

LA MERE.

La pauvre bête! Pensez au chagrin que vous auriez, si l'on vous tenait comme cela suspendue par un bras.

EMILIE.

Cela me ferait mal.

LA MERE.

Pouvez-vous n'être pas sensible au plaisir de lui rendre la liberté? Laissez-la vîte aller retrouver ses camarades: jouissez de ce plaisir.

EMILIE.

Je le veux bien; mais....

LA MERE.

Souvenez-vous toujours, Emilie, qu'on ne doit ſe prévaloir de ſa force que pour ſecourir les plus faibles, & non pour les opprimer. Voilà comme on ſe fait aimer, & comme on ſe procure du bonheur à tous les inſtans; c'eſt en faiſant toujours du bien, & jamais du mal volontairement.

EMILIE.

Mais moi, je ne veux faire du mal à perſonne, je m'en vais la laiſſer envoler...: Ah, voyez, Maman, comme elle eſt bien aiſe!

LA MERE.

Et vous, vous avez le plaiſir d'avoir fait un petit bien. N'en êtes-vous pas plus contente que ſi cette pauvre bête fût morte par votre faute?

EMILIE.

Oui, Maman; j'en aurais été bien fâchée.

LA MERE.

Voyez ce que vous deviendriez, si tous ceux qui sont plus forts que vous, vous faisaient un petit mal ? Je suis plus forte que vous ; votre bonne est plus forte que vous....

EMILIE.

Mais vraiment oui, tout le monde est plus fort que moi.

LA MERE.

Eh bien, si nous n'aimions pas tous à faire du bien, & si au lieu de trouver du plaisir à vous garantir du mal & à protéger votre faiblesse, nous nous divertissions à vous pincer, à vous tirer les oreilles, à vous arracher les cheveux, que deviendriez-vous ?

EMILIE.

Ah, Maman, que je serais malheureuse !

LA MERE.

Voyez donc combien il est impor-

tant de s'accoutumer de bonne heure au plaisir de faire du bien. Car à votre tour vous serez la plus forte; & si votre cœur ne répugne pas à faire du mal, vous le ferez, & tout le monde vous haïra. Jusqu'à présent vous n'avez guere de supériorité que sur les mouches, servez-vous-en pour leur faire du bien.

EMILIE.

Je n'oublierai pas cela, Maman; je ne savais pas qu'une mouche souffrît comme nous. Mais est-ce qu'il y a autant de mal à faire souffrir une mouche qu'une personne ?

LA MERE.

Non; mais il faut s'accoutumer à respecter la sensibilité jusques dans les moindres productions de la nature. Une mouche, un haneton, un chien, un arbre, tout cela est son ouvrage.

EMILIE.

Moi aussi je suis son ouvrage...

LA MERE.

Si vous arrachez une aile ou une patte à cette mouche, il n'est pas en votre pouvoir de réparer le mal que vous lui avez fait. Si vous arrachez l'écorce de cet arbre, il n'est pas en votre pouvoir de l'empêcher de périr; c'est comme si l'on vous arrachait la peau.

EMILIE.

Cela leur fait donc bien du mal?

LA MERE.

Vous le voyez. Vous ne devez donc pas leur nuire sans nécessité & sans raison; vous ne pouvez même y trouver aucun plaisir. C'est l'ignorance, c'est l'étourderie de votre âge qui fait commettre aux enfans tant de mal sans le savoir. Mais à présent que je vous ai appris à réfléchir, vous n'aurez plus

de pareils torts, sans quoi vous donneriez une bien mauvaise idée de votre cœur.

EMILIE.

Oui, on dirait que je suis cruelle, que je suis méchante; n'est-ce pas, Maman?

LA MERE.

On serait fondé à prendre de vous l'opinion que l'on conçut de Domitien.

EMILIE.

Qu'est-ce que c'est que Domitien?

LA MERE.

C'étoit un Empereur romain, qui dans son enfance n'avait d'autre plaisir que de tuer des mouches & de faire du mal à tous les animaux; on n'avait jamais pu l'en corriger.

EMILIE.

J'aurais bien mauvaise opinion d'un enfant qui ne veut pas se corriger.

LA MERE.

Avec raiſon. Auſſi Domitien devint toujours plus méchant ; & lorſqu'il fut Empereur, il n'employa ſon pouvoir qu'à tourmenter les hommes, & à leur faire autant de mal qu'il en avait fait aux mouches dans ſon enfance. Il commit des crimes affreux. Il fut cruel & atroce. Il finit par être aſſaſſiné, & ſon nom eſt encore aujourd'hui en exécration.

EMILIE.

Je le crois, il le mérite bien. Maman, je voudrais bien lire ſon hiſtoire.

LA MERE.

Vous la trouverez dans l'hiſtoire romaine. Nous la lirons enſemble, & nous lirons enſuite celle de Titus, qui a été le modele des hommes par ſa vertu & ſa bonté. Quand il avait paſſé un jour ſans faire du bien, il diſait : *Mes amis, j'ai perdu ma journée !*

EMILIE.

On devait bien l'aimer. Etait-ce aussi un Empereur romain ?

LA MERE.

Oui, il avait régné avant Domitien. Vous me direz ce que vous pensez de l'un & de l'autre.

EMILIE.

Oh, cela n'est pas difficile ; je crois que j'aimerai mieux Titus.... Ah, Maman, il pleut, vîte, vîte, allons-nous-en.

LA MERE.

Et pourquoi ? Il fait très-chaud ; il ne tombe que quelques gouttes, la pluie ne durera pas, nous pouvons rester ; nos habits sont de toile & ne se gâteront pas.

EMILIE.

Mais la pluie me tombe sur le nez, je n'aime pas cela.

LA MERE.

Comme cela ne peut vous faire de

mal, je vous conſeille de vous faire à cette petite contrariété. Voulez-vous paſſer pour une mijaurée ?

EMILIE.

Mais non, Maman, puiſque vous y reſtez, j'y peux bien reſter auſſi... Maman, puis-je faire du bien à quelque choſe, moi ?

LA MERE.

Sûrement.

EMILIE.

Et à quoi ? Comment ? Voulez-vous bien me l'apprendre ?

LA MERE.

Premiérement vous pouvez faire du bien à votre bonne par votre ſageſſe, votre docilité, votre douceur.

EMILIE.

Ah, c'eſt bon !

LA MERE.

Quand vous n'êtes pas raiſonnable, quand vous avez de l'humeur dans

mon absence, vous l'affligez, vous l'obligez à parler sans cesse; cela la fatigue & lui fait mal; & c'est une bien mauvaise récompense que vous lui donnez des soins qu'elle prend de vous. D'ailleurs, comme nous avons le cœur bon & compatissant, c'est un spectacle fâcheux & qui nous afflige, de voir une petite fille qui se tourmente, & qu'on est obligé de tracasser, pendant qu'on désireroit pouvoir lui rendre la vie douce & heureuse.

EMILIE.

Mais, si ma bonne voulait me laisser faire tout à ma fantaisie, elle ne se tourmenterait pas. Qu'est-ce qui en arriverait?

LA MERE.

Il en arriverait qu'elle manquerait à son devoir, qu'elle perdrait ma confiance, & qu'elle serait mécontente d'elle-même, parce qu'elle aurait à se

reprocher tout le mal qui vous arriverait.

EMILIE.

Est-ce qu'il m'arriverait du mal ?

LA MERE.

Pouvez-vous en douter ? Toutes les fois que vous vous promenez dans le jardin, par exemple, si on vous laissait faire, vous mangeriez tout le fruit mûr ou verd que vous trouveriez à votre portée, & vous vous rendriez malade, peut-être même à en mourir.

EMILIE.

Oh oui, je crois cela, je sais bien que si l'on ne m'empêchait pas de manger du fruit entre mes repas, je n'y manquerais pas.

LA MERE.

Vous le savez parce qu'on vous en a avertie; & comme cela ne vous a pas suffi, on vous en a empêchée. Je vous ai donné une gouvernante pour sup-

pléer à la raiſon & à l'expérience qui vous manquent.

ÉMILIE.

Vous êtes bien bonne, Maman. Tenez, vous aviez raiſon, voilà déja la pluie paſſée.... Mais tout ce qu'on m'apprend, Maman, c'eſt pourtant parce que vous le voulez; & ſi vous me laiſſiez faire quand je ne veux pas étudier, alors je ne ſerais pas tourmentée?

LA MERE.

Non; mais je le ſerais moi, parce que j'aurais manqué à mon devoir, & je ſerais malheureuſe.

EMILIE.

Eſt-ce que vous avez auſſi des devoirs, Maman?

LA MERE.

Sans doute. Il eſt de mon devoir de veiller ſur vous; de vous corriger de vos défauts; de vous en montrer les

inconvéniens; de vous avertir & réprimander quand vous faites mal, sans quoi lorſque vous ſerez grande, vous auriez à me dire : *Maman, j'ai des défauts qui rendent les autres & moi-même très-malheureux. Il eſt trop tard à préſent pour me corriger, vous m'avez gâtée en me laiſſant faire à ma fantaiſie; c'eſt votre faute ſi je ſuis ſi méchante; votre complaiſance m'eſt bien nuiſible;* & je finirais ma vie avec le regret d'avoir fait un mal que je ne pourrais plus réparer. Ainſi, voilà encore un bien qu'il eſt en votre pouvoir de faire, c'eſt de profiter de mes avis, pour me préparer une vieilleſſe paiſible & heureuſe. J'emporterai au tombeau la ſatisfaction de n'avoir pas donné des ſoins à une ingrate, & je me glorifierai de toutes les vertus que vous vous efforcerez d'acquérir.

EMILIE.

Ah, Maman, que je vous embraſ-

ſe!.... Comme je veux être ſage! comme je veux vous aimer! Maman, dites-moi, dites-moi, je vous prie, toutes les façons dont je puis faire du bien.

LA MERE.

Oh, il y en a tant. Par exemple, vous pouvez ſecourir les pauvres.

EMILIE.

Comment? Je n'ai pas d'argent.

LA MERE.

Je ne vous en refuſe pas pour cet uſage. Mais il y a plus d'une maniere de les ſecourir.

EMILIE.

Ah, oui, en ſe montrant ſenſible à leurs peines, en les conſolant quand ils ſouffrent.

LA MERE.

En leur parlant honnêtement, lorſqu'on eſt forcé de refuſer l'aumône qu'ils demandent, en leur montrant du regret de ne pouvoir les ſatisfaire.

EMILIE.

Mais cela ne leur donne rien.

LA MERE.

Il eſt vrai ; mais ſi vous ajoutez un refus dur & bruſque à leur malheur, vous l'augmentez. Il eſt déja aſſez humiliant pour eux de tendre la main pour demander, ſans augmenter leur honte par votre dureté ! Il n'y a que ceux qui demandent ſans beſoin, ſans néceſſité, qui ne méritent point de ménagement.

EMILIE.

Pourquoi, Maman ?

LA MERE.

Parce que c'eſt la pareſſe ou la baſſeſſe de leur ame qui les y engage, & alors on ne doit ni leur donner, ni avoir des égards pour eux, parce qu'il ne faut pas encourager le vice.

EMILIE.

Ceux qui ne ſont pas des pauvres,

& qui demandent autre chofe que de l'argent, ont-ils tort ? Moi, par exemple, Maman, eft-ce que je fais mal de vous demander quelque chofe ?

LA MERE.

Non, on peut demander à fon pere & à fa mere tout ce dont on a befoin, on le doit même; mais on ne doit d'ailleurs rien demander ni recevoir de qui que ce foit. Les perfonnes bien nées y attachent tant de honte, qu'elles aimeraient mieux fe paffer même du néceffaire, que de le demander à d'autres qu'à leur pere ou mere.

EMILIE.

Mais je ne comprends pas cela.

LA MERE.

Etes-vous en état de rendre les préfens qu'on pourrait vous faire, ou d'en faire aux autres de même valeur ?

EMILIE.

Non, puifque je n'ai rien.

LA MERE.

Vous ne devez donc pas en recevoir, parce que vous contractez une obligation que vous ne pouvez acquitter.

EMILIE.

Mais si j'avais de l'argent ?

LA MERE.

Il serait bien plus court d'acheter vous-même ce que vous désireriez, que d'en avoir l'obligation à d'autres.

EMILIE.

Et pourquoi est-ce une honte de demander ce qu'on a envie d'avoir ?

LA MERE.

C'est que vous vous mettez dans le même rang & au même degré d'humiliation que ces pauvres qui demandent sans nécessité. Croyez-vous qu'il soit bien flatteur d'inspirer le sentiment de la pitié ?

EMILIE.

Non.

LA MERE.

Ceux qui demandent par néceſſité font pitié; ceux qui demandent ſans néceſſité inſpirent le mépris.

EMILIE.

ſuis bien aiſe de ſavoir cela.

LA MERE.

Rentrons, Emilie, il ſe fait tard. Nous allons à préſent faire du bien à toutes ces pauvres plantes qui ſouffrent de la ſéchereſſe. La pluie n'a pas duré, il faut les arroſer.

EMILIE.

Eſt-ce que les plantes ſouffrent?

LA MERE.

Certainement. Voyez comme elles ſont flétries & deſſéchées par l'ardeur du ſoleil. Elles ont ſoif. Elles ſont auſſi une production de la nature. J'aime à leur faire du bien.

EMILIE.

Les plantes ſont-elles un animal?

LA MERE.

Non, on les appelle végétaux.

EMILIE.

Qu'eſt-ce que cela veut dire, Maman ?

LA MERE.

Je m'en vais vous l'apprendre. Allez là-bas, cueillez cette tige d'épinard que vous voyez plus haute que les autres, apportez-la moi.

EMILIE.

Elle eſt toute pleine de petits grains.

LA MERE.

On recueille tous ces petits grains, que l'on appelle *graine* ou *ſemence*; on les fait ſécher au ſoleil pour en ôter toute l'humidité; enſuite on les met dans la terre, & cela s'appelle *ſemer la graine.* Quand elle y a été quelque temps, elle pouſſe une herbe ſemblable à celle-ci. Tout ce qui ſe met en terre en graine ou pepin ou noyau,

qui pousse au bout d'un tems plus
moins long des racines, des feuil-
, des fleurs, des fruits, des épis,
s tiges, s'appelle *végétal*.

EMILIE.

Un arbre est-ce .... Quoi, Maman,
'est-ce que c'est ?

LA MERE.

C'est un végétal.

EMILIE.

Mais un arbre n'a pas de graine.

LA MERE.

Pardonnez-moi, je vous la ferai
ir. Mais allez vous déshabiller, &
us viendrez m'aider à arroser ces
ates-bandes.



QUATRIEME *CONVERSATION.*

LA MERE.

QU'AVEZ-VOUS, Emilie, vous êtes triste ?

EMILIE.

Oui, Maman.

LA MERE.

Est-ce que vous n'êtes pas bien aise de me revoir ?

EMILIE.

Pardonnez-moi ; mais....

LA MERE.

Eh bien ?

EMILIE.

Maman, je ne mérite pas que vous ayez la bonté de causer avec moi aujourd'hui.

LA MERE.

Pourquoi cela, ma fille ?

EMILIE.

C'eſt que pendant tout le temps que vous avez été abſente .... Tenez, Maman, permettez-moi de ne pas vous le dire. Je ſuis ſi humiliée de ce que j'ai fait, que je n'ai pas le courage de l'avouer.

LA MERE.

Dès que vous ſentez votre faute, & que vous en êtes affligée, j'eſpere que vous vous corrigerez.

EMILIE.

Oh, je vous le promets bien, Maman. J'ai prié ma bonne de me le rappeller ſi je l'oubliais.

LA MERE.

Vous avez raiſon, c'eſt-là le vrai ſecret pour ſe corriger. Il n'y a que les méchans qui ne ſe ſouviennent pas du mal qu'ils ont fait. Quand les ames

honnêtes ont eu un tort, elles se le rappellent toujours, afin de n'y plus retomber. Mais dites-moi donc la faute que vous avez faite. Vous savez que de bons conseils peuvent prévenir de pareils malheurs.

EMILIE.

Je vais vous obéir, Maman, & vous dire tout. Il en coûte cependant. Eh bien, Maman, c'est que je n'ai rien fait, mais rien du tout, du tout, de ce que vous m'aviez ordonné : j'ai toujours joué, toujours baguenaudé, & je n'ai pas étudié.

LA MERE.

Est-ce que votre bonne ne vous a pas engagée à travailler ?

EMILIE.

Pardonnez-moi, Maman, ma pauvre bonne s'est donnée bien de la peine pour m'y engager ; mais cela n'y a rien fait. Je ne sais où j'avais l'esprit, je

ne l'ai pas écoutée ; & c'eſt ce qui me fait le plus de peine, car c'eſt bien mal.

LA MERE.

Vous avez raiſon ; mais j'eſpere au moins que vous n'avez pas mal reçu ſes avis.

EMILIE.

Oh non, Maman. On peut bien négliger un bon avis, mais on ne peut pas en ſavoir mauvais gré ; & puis, c'eſt par votre ordre que ma bonne me parle.

LA MERE.

Eh bien, qu'eſt-ce qu'il faut faire à préſent ? Car vous ſavez bien qu'il ne ſuffit pas d'être fâchée d'une faute commiſe, qu'il faut la réparer.

EMILIE.

Cela eſt vrai, Maman, mais comment faire ? Je ferai tout de ſuite la pénitence que vous voudrez m'impoſer.

LA MERE.

Et moi, je n'aime pas les pénitences.

EMILIE.

Ma bonne dit que c'eſt le cas.

LA MERE.

Oui, pour les caracteres indociles, pour les ames ſerviles. Etes-vous de ce nombre ?

EMILIE.

Je voudrais bien n'en pas être.

LA MERE.

Eſt-ce par une pénitence que l'on répare le temps perdu ?

EMILIE.

Non, Maman.

LA MERE.

Mais puiſque vous avez employé à *jouer le temps* deſtiné à l'étude, ne trouvez-vous pas juſte d'employer à l'étude le temps où vous jouez ordinairement ?

EMILIE.

Très-juſte.

LA MERE.

Il faut donc vous mettre à lire avec bien de l'attention. Vous allez lire tout haut auprès de moi, & les mots que vous n'entendrez pas, vous m'en demanderez l'explication.

EMILIE.

Maman, je vais ſonner pour que ma bonne apporte mon livre.

LA MERE.

Non, il ne vaut pas la peine de la déranger. Prenez un livre ſur ces tablettes.... celui que voilà au coin ſur la ſeconde planche d'en bas.

EMILIE.

Celui-là, Maman ?

LA MERE.

Oui. Apportez-le moi.

EMILIE.

Maman, ce ſont des contes moraux.

LA MERE.

Tant mieux, cela m'amuſera.

EMILIE.

Lequel lirai-je ?

LA MERE.

Le premier.

EMILIE.

Ah, Maman !

LA MERE.

Eh bien, quoi ?

EMILIE.

C'eſt la.... Liſons le ſecond, Maman ?

LA MERE.

Pourquoi pas le premier ?

EMILIE.

Maman, c'eſt *la Mauvaiſe Fille.*

LA MERE.

Eh bien, nous verrons ſi elle nous rappellera quelqu'un de notre connaiſſance.

EMILIE.

Lirai-je tout haut ?

LA MERE.

Sans doute, & prononcez bien.

EMILIE

(*lit.*)

« Dans une ville de province presqu'aussi riche & aussi peuplée que
» Paris, un homme de qualité, retiré
» du service, vivait avec sa femme. Ils
» tenaient un état considérable dans
» cette ville & dans leur terre, qui en
» était peu éloignée. Ces deux époux
» s'aimaient tendrement, & adoraient
» tous deux une petite fille de sept
» ans, qui était le seul enfant qui leur
» restât de trois qu'ils avaient eus. Ils
» donnaient tous leurs soins à son édu-
» cation; mais comme l'enfant n'y
» répondait pas, ils quitterent la ville
» & se retirerent entiérement dans
» leur terre, pour n'être point distraits
» des soins que demandait une édu-
» cation aussi difficile. Mais la crainte
» de faire tort à la réputation de leur
» enfant, en dévoilant aux autres ses
» mauvaises

» mauvaises dispositions, leur fit cacher » les vrais motifs de leur retraite. On » blâma leur résolution, on en jugea » diversement. Il y a toute apparence, » disaient les uns, que leurs affaires » sont dérangées, & il fallait bien que » cela arrivât. Une dépense excessive! » une table ouverte! beaucoup de » services rendus à l'insçu de tout le » monde! C'est fort bien fait d'être » généreux; mais il faut pourtant » compter avec soi-même, sans quoi » vous voyez ce qui en arrive. Mais » non, disait un autre, leurs affaires » sont dans le plus grand ordre. Je » croirais plutôt que le Comte d'Or» ville est jaloux de sa femme. Bon, » jaloux! reprenait un troisieme, elle » est si raisonnable; c'est la sagesse » même »....

Maman, qu'est-ce que c'est que d'être jaloux?

LA MERE.

C'eſt avoir la peur de n'être pas préféré aux autres.

EMILIE.

Eſt-ce joli d'être jaloux ?

LA MERE.

Je vous le demande. Qu'en penſez-vous ?

EMILIE.

Non. Je crois que cela fait du mal.

LA MERE.

Et moi auſſi.

EMILIE.

Oh, je ne veux pas être jaloux....

LA MERE.

Il faut dire jalouſe.

EMILIE.

Mais il y a jaloux dans le livre.

LA MERE.

C'eſt qu'on y attribue ce défaut à un homme. Continuez de lire.

EMILIE

(*continue.*)

« C'eſt la ſageſſe même. J'en con-
» viens, répondait le premier; mais il
» faut un motif pour prendre un parti
» auſſi violent, & l'on n'en voit point.
» Ils ont même annoncé qu'ils ne re-
» cevraient perſonne, excepté quel-
» ques amis très-intimes; tout cela ne
» ſe fait pas ſans raiſon. Mais, Meſ-
» ſieurs, diſait le plus raiſonnable de
» tous, pourquoi ſe preſſer de juger,
» pourquoi vouloir pénétrer les affai-
» res des autres? Et ſi le Comte & la
» Comteſſe d'Orville renonçaient au
» grand monde pour veiller de plus
» près à l'éducation de leur fille, qu'en
» diriez-vous? — Bon, quelle appa-
» rence! Si c'était-là leur motif, ils le
» diraient; mais quitter tous les agré-
» mens de la ſociété pour une petite
» fille de ſept ans! Quelle extrava-

» gance ! On donne à cela de la soupe, » des maîtres ; le fouet quand cela » s'avise de raisonner, une poupée » pour qu'elle vous laisse en repos : » voilà à quoi pere & mere sont obli- » gés ; quand ils font davantage, ils » ont bien de la bonté ».

EMILIE.

C'est donc comme cela qu'on juge de tout dans le monde ?

LA MERE.

A-peu-près ; & si la petite fille n'a été que l'occasion de ces faux jugemens, elle me paraît déja bien répréhensible.

EMILIE

(*reprend.*)

... « Quand ils font davantage, ils » ont bien de la bonté. D'autant que » j'ai su par un valet qui a servi dans » la maison, que cette petite fille est » entêtée & maussade ; ainsi elle ne

» vaut pas la peine que ſes parens s'en » occupent tant »....

Ce laquais-là était bien bavard.

LA MERE.

C'eſt leur coutume.

EMILIE.

A la place de M. le Comte d'Orville, je l'aurais bien fait taire.

LA MERE.

Comment auriez-vous fait, & de quel droit empêcher un homme de dire ce qui eſt & ce qu'il a vu?

EMILIE.

Mais il ne faut dire du mal de perſonne.

LA MERE.

Cela eſt bon pour ſoi; mais on ne peut pas toujours empêcher les autres de parler. Ne ſerait-il pas plus court de ſe bien conduire, afin que ceux qui ne peuvent pas ſe taire, n'aient que du bien à dire? Quand on ſe conduit mal, on s'expoſe à la médiſance.

EMILIE.

Quoi, quand j'ai fait une faute, tous vos domeſtiques vont le dire, Maman ?

LA MERE.

Mais quand vous faites bien, vous ne craignez pas les bavards. Il faut donc faire toujours le mieux poſſible, pour n'avoir pas l'inquiétude de ce qu'on dit de vous.

EMILIE.

Je vais continuer, Maman.

(*Elle lit.*)

« Monſieur & Madame d'Orville » n'ignorerent pas ce que l'on diſait » d'eux; mais contens de leur réſolu- » tion & dans l'eſpérance de former » au bien leur fille, ils partirent, pour » ne revenir que quand ils pourraient » la montrer dans le monde ſans in- » convénient pour elle. Afin de mieux » exciter ſon émulation, ils emmene- » rent avec eux une de leurs petites

» nieces, à-peu-près de l'âge de leur
» fille, qu'on appellait Pauline de Per-
» feuil. Madame d'Orville prit aussi
» une pauvre fille de condition dont
» elle connaissait le caractere & les
» mœurs; elle lui assura un sort, &
» en fit la gouvernante de sa fille &
» de sa niece ».

Qu'est-ce que c'est que les mœurs, Maman?

LA MERE.

C'est un mot qui exprime tout seul le résultat de toute la conduite d'une personne. On dit les bonnes mœurs, les mauvaises mœurs, les mœurs douces, &c....

EMILIE

(*lit.*)

« Mademoiselle d'Orville était pa-
» resseuse, volontaire, entêtée; n'avait
» aucun sentiment de tendresse pour
» ses parens, & n'était occupée toute

» la journée que de ses joujoux & de
» sa parure. Dès qu'on voulait lui
» parler d'étude ou causer avec elle
» de ses devoirs, l'humeur s'en mê-
» lait; elle pleurait, elle criait, & il
» n'y avait point de jour où elle ne
» méritât deux ou trois punitions hu-
» miliantes »....

Vous voyez, Maman, que l'histo-
rien de Mademoiselle d'Orville est
pour les pénitences.

LA MERE.

Et moi, je ne les aime pas.

EMILIE

(*continue.*)

« Pauline au contraire était douce,
» polie avec tout le monde; elle ne
» recevait pas un avis sans reconnais-
» sance & sans remercier la personne
» qui le lui avait donné. Elle faisait
» des progrès sensibles dans tout ce
» qu'on lui apprenait; enfin elle était

» aimée & chérie de tout le monde,
» autant que la petite d'Orville était
» déteſtée. Celle-ci, jalouſe de la préfé-
» rence qu'on donnait à Pauline,
» n'avait pas l'eſprit de voir qu'il ne
» tenait qu'à elle de ſe faire aimer de
» même, en corrigeant ſes défauts &
» ſon humeur ; mais elle aimait mieux
» s'en prendre aux autres de ſes torts,
» que de ſe rendre juſtice. Son pere &
» ſa mere lui diſaient ſans ceſſe : Ma
» fille, vous ſerez toute votre vie
» malheureuſe. D'autres parens moins
» bons que nous vous auraient déja
» abandonnée. Il ne tient qu'à vous de
» jouir du ſort de votre couſine. Voyez
» comme elle eſt heureuſe ! C'eſt
» qu'elle eſt ſage & docile. Mademoi-
» ſelle d'Orville écoutait à peine ce
» qu'on lui diſait, & retournait à
» l'étude ou au jeu ſans être corrigée.
» Elle paſſa ainſi quatre ou cinq ans
» toujours dans les pleurs, dans l'hu-

» meur & dans la peine. Ses parens la
» voyant incorrigible, uſerent enfin
» avec elle d'une grande rigueur, &
» Mademoiſelle d'Orville devint ſi
» malheureuſe, qu'elle commença à
» faire des réflexions. Sa couſine avait
» acquis toutes ſortes de talens. Elle
» avait beaucoup lu, beaucoup appris;
» elle commençait à jouir du fruit des
» peines qu'elle s'était données. Elle
» comprenait à merveille les conver-
» ſations qu'elle entendait, lorſqu'elle
» était en compagnie; & lorſqu'elle
» ſe trouvait ſeule, elle ne s'ennuyait
» jamais, parce qu'elle ſavait s'occu-
» per. La muſique, le deſſin, l'ouvra-
» ge ſe ſuccédaient tour à tour; elle
» paſſait d'une occupation à une au-
» tre, & n'étant jamais déſœuvrée,
» elle n'avait jamais d'humeur.

» Un jour que Monſieur & Madame
» d'Orville ſe promenaient dans leur
» jardin avec leur fille & leur niece,

» il arriva que la petite d'Orville, de
» mauvaise humeur comme de coutu-
» me, répondit une impertinence à sa
» cousine. Le pere & la mere, après
» l'avoir obligée à demander excuse à
» Pauline, l'envoyerent dans sa cham-
» bre. Il fallait passer par le sallon pour
» y aller. Un homme & deux femmes
» qui achevaient une partie de jeu y
» étaient restés. La petite d'Orville qui
» le savait, n'osa jamais passer devant
» eux; elle s'assit en dehors sur les
» marches du perron, & ne remuait
» pas de peur d'être apperçue. En
» effet, ceux qui étaient dans le sallon
» ne la soupçonnaient pas d'être si
» près. Ils parlaient d'elle. Quelle
» différence, disait une de ces dames,
» de Pauline à la petite d'Orville! Pau-
» line est douce, sensible, prévenante,
» remplie de talens; elle est d'un ca-
» ractere charmant. La petite d'Or-
» ville est maussade, méchante; elle

» eſt inſenſible, pareſſeuſe, ignorante;
» elle n'aime perſonne, & perſonne
» ne l'aime, ni ne l'aimera jamais. J'ai
» vingt fois conſeillé à ſon pere de la
» mettre dans un couvent pour toute
» ſa vie. Qu'eſt-ce qu'on peut faire
» d'un ſi mauvais ſujet dans le mon-
» de? — Pour moi, diſait l'autre da-
» me, elle me fait tant de mal à voir,
» que quand elle paraît, je tourne la
» tête de l'autre côté. Ah la vilaine
» petite fille! Eſt-il poſſible qu'elle ne
» ſoit pas touchée du chagrin qu'elle
» donne tous les jours à ſon pere & à
» ſa mere? J'ai vu Madame d'Orville
» plus d'une fois pleurer de douleur du
» mauvais caractere de ſa fille. Vous
» avez bien quelques reproches à vous
» faire, Monſieur le Baron, diſait-elle
» à l'homme qui faiſait ſa partie. Il y a
» de l'inhumanité à vous de jouer ou
» de cauſer avec elle, comme ſi elle
» le méritait. La petite d'Orville n'a

» pas l'eſprit de voir que vous vous
» moquez d'elle, que vous vous amu-
» ſez de ſes ridicules & de ſes défauts,
» & que vous vous embarraſſez fort
» peu de ce qu'elle deviendra. Ma foi,
» Madame, reprit le Baron, ce n'eſt
» ni ma fille, ni ma niece ; Dieu me
» préſerve d'avoir jamais une femme
» comme elle : elle ne mérite nul
» égard. Je payerais, je crois, la pen-
» ſion du couvent, ſi ſon pere voulait
» en purger ſa maiſon ; mais puiſqu'elle
» y eſt, il faut bien au moins s'amuſer
» de ſa mauſſaderie. Si je lui croyais
» la moindre reſſource dans le carac-
» tere, je ne la traiterais pas comme
» une marionette » . . . .

Ah ! ah ! cela eſt bon à ſavoir. Je connais quelqu'un qui cauſe & qui rit toujours, toujours avec moi, que je ſois ſage ou non. Apparemment qu'il me regarde auſſi comme une marionette.

LA MERE.

J'aime à me flatter qu'on ne vous regarde pas des mêmes yeux que la petite d'Orville.

EMILIE.

Je l'espere, Maman. Mais voyons la suite. Cela commence à devenir fort intéressant.

(*Elle lit.*)

« Une marionette.... Cette con-
» versation frappa Mademoiselle d'Or-
» ville, & lui ouvrit les yeux sur sa
» conduite. Elle avait alors douze ans,
» elle sentit qu'il était plus que temps
» de se corriger. Elle entra dans le
» sallon fondant en larmes. Elle se jetta
» aux pieds de ces dames. Oui, Mes-
» dames, dit-elle, je mérite tout ce
» que vous avez dit ; mais je vous
» demande grace, je veux absolument
» me corriger. Je veux qu'on dise à
» l'avenir autant de bien de moi que
» de ma cousine. Ne m'abandonnez

» pas ! Aidez-moi, je vous en conjure,
» à me faire pardonner de papa & de
» ma mere que j'ai rendue malade !
» Que je suis indigne de ses bontés !
» Que je suis malheureuse ! Jamais,
» jamais je ne pourrai réparer mes
» torts .... Elle avait le visage contre
» terre, elle sanglotait, mais ses pleurs
» ne coulaient plus, comme aupara-
» vant, par dépit & par humeur ; son
» cœur était vraiment ému, & ses lar-
» mes étaient celles du repentir. Les
» dames étonnées de ce changement,
» mais touchées de l'aveu volontaire
» qu'elle faisait de ses fautes, (car
» c'était la premiere fois qu'elle avouait
» ses torts,) commencerent à en pren-
» dre meilleure opinion : elles la rele-
» verent. Une d'elles lui dit : Made-
» moiselle, si vous êtes vraiment tou-
» chée, si vous sentez vos torts, com-
» me je l'espere pour vous, vous
» pourrez vous corriger & devenir

» avec le temps aussi aimable que votre
» cousine ; mais vous avez bien du
» chemin à faire. J'avoue que je ne
» répondrais pas de vous, & si j'étais
» votre mere, je voudrais voir, avant
» de vous pardonner, si ces bonnes
» résolutions sont réelles » . . . .

Maman !

LA MERE.

Quoi ?

EMILIE.

Cette dame est bien dure ; je crois que ses enfans sont bien malheureux.

LA MERE.

Elle n'en avait pas.

EMILIE.

Ah, tant mieux ! . . . . Oh je crois moi, que Mademoiselle d'Orville se corrigera. Voyons !

(*Elle lit.*)

« Mademoiselle d'Orville lui dit,
» Madame, je ne demande pas que
» mon papa & ma maman me traitent

» comme ma cousine ; mais seulement
» qu'ils me permettent de me jetter à
» leurs pieds ; qu'ils m'aident, & vous
» aussi, Mesdames, à réparer mes torts.
» Et vous, Monsieur, dit-elle au Baron,
» vous trouverez peut-être avec le
» temps que je mérite aussi des égards:
» Mademoiselle, lui répondit le Baron,
» comme vous ne vous respectiez pas
» vous-même, il me semble que les
» autres pouvaient s'en dispenser aussi.
» Je ne voulais cependant pas vous
» mettre dans ma confidence. Pardon!
» Je mérite toutes ces humiliations,
» reprit Mademoiselle d'Orville ; mais
» patience ! L'autre dame qui n'avait
» pas encore parlé, dit tout bas à son
» amie : *Si vous aviez eu des enfans,
» vous ne seriez pas si sévere avec
» celle-ci, & vous l'aideriez à se for-
» tifier dans ses bonnes résolutions.
» Un repentir sincere mérite d'être en-
» couragé »....

Ah la bonne dame! Je l'aime.....
Où est-ce que j'en suis?.... Ah!....

« Un repentir sincere mérite d'être
» encouragé. Elle prit Mademoiselle
» d'Orville par la main. Venez, ma
» petite, lui dit-elle, voilà le premier
» moment où je me suis intéressée à
» vous. Je vais vous mener à votre
» maman. La petite d'Orville se jetta
» dans ses bras : Madame, lui dit-
» elle, que je vous ai d'obligations!
» Je vous assure que vous ne vous en
» repentirez pas.

» Un instant avait fait perdre à
» Mademoiselle d'Orville cette conte-
» nance insolente qui révoltait tout
» le monde contre elle. Elle n'osait
» approcher de son pere & de sa mere.
» Elle tremblait, non pas comme au-
» paravant de la peur de la punition,
» mais de la honte que lui inspiraient
» ses torts. Ils la reçurent avec indul-
» gence; elle en fut pénétrée de re-

» connaissance. Sa mere la serra ten-
» drement dans ses bras & lui disait :
» Ah, mon enfant, je t'en conjure,
» ne te rends pas malheureuse! Que
» tes résolutions soient durables, &
» n'aie point à te reprocher la mort
» de ta mere! Ta conduite a détruit
» ma santé. Que deviendrais-tu, si tu
» me perdais par ta faute? Tu serais
» un objet d'horreur. Personne ne
» voudrait te voir. Tout le monde
» te fuirait; tu voudrais te fuir toi-
» même, mais tes remords te sui-
» vraient par tout. La petite d'Orville
» fondait en larmes, sanglotait & ser-
» rait sa main, en criant : Maman,
» Maman, ayez pitié de moi, ayez
» pitié de moi! je vais tout réparer!

» En effet, de ce moment elle s'ap-
» pliqua à vaincre son caractere. Elle
» eut plus de peine qu'une autre, mais
» elle y parvint. Elle se livra à l'étu-
» de, & en deux ans de temps elle

[illegible] de ce que sa
[illegible] car le temps
[illegible] réparer entière-
[illegible] des efforts
[illegible] & sur-tout d'avoir
[illegible] On commença
[illegible] l'estime & des
[illegible] Baron ne la traita plus en
[illegible] cherchait plus à polis-
[illegible] Il lui parlait avec
[illegible] & la décence que tout
[illegible] envers les jeunes
[illegible] & auxquelles
[illegible] jamais [illegible] leur
[illegible] & Madame d'Or-
[illegible] la mauvaise
[illegible] malgré leurs pré-
[illegible] quit-
[illegible] leur terre. Ils
[illegible] & bientôt tout
[illegible] à donner à
[illegible] les éloges
[illegible]

» la marier, & l'on ne doute pas
» qu'elle ne fasse un établissement
» avantageux. Pauline s'est mariée
» l'année derniere. Elle a sur sa cousine
» la supériorité des talens & de la
» science, parce qu'elle n'a pas, com-
» me elle, perdu cinq années de sa vie
» qu'on ne retrouve plus, & dont
» Mademoiselle d'Orville n'a connu le
» prix que quand il n'en étoit plus
» temps ».

Voilà tout, Maman. Je n'avais jamais lu cette histoire toute entiere.

LA MERE.

Eh bien, qu'en dites-vous ?

EMILIE.

Je dis qu'il ne faut pas perdre son temps comme Mademoiselle d'Orville.

LA MERE.

Vous voyez donc qu'il ne faut pas perdre sa matinée ; car le temps perdu de Mademoiselle d'Orville n'était qu'un

composé de matinées perdues. Est-il en votre pouvoir de faire revenir une de ces matinées ?

EMILIE.

Mon dieu non, Maman; mais je ferai bien à l'avenir.

LA MERE.

Mais ce qui est passé, est perdu. Mettez-vous à votre table, & écrivez jusqu'au dîner.

EMILIE.

Maman, je voudrais vous demander quelque chose sur ce que j'ai lu.

LA MERE.

Cette après-dînée nous en causerons en nous promenant.

EMILIE.

Mais s'il vous vient du monde ?.... Maman, j'ai envie de faire lire cette histoire à une certaine personne .... à un monsieur qui m'apporte toujours

des oranges de la part de Monſieur Arlequin; vous ſavez bien?

LA MERE.

Oui, je ſais bien; mais je ne crois pas que cela ſoit néceſſaire.

EMILIE.

Pourquoi, Maman?

LA MERE.

Nous dirons cela tantôt. Vous n'avez que ce qu'il vous faut de temps pour écrire avant le dîner; ne le perdez pas.

CINQUIEME CONVERSATION.

EMILIE.

Etes-vous ſeule, Maman ?

LA MERE.

Oui. Pourquoi ? Entrez donc.

EMILIE.

Je n'oſe me montrer ; je vous ferais peur.

LA MERE.

Peur ! Et comment ?

EMILIE.

Tenez, voyez comme me voilà faite.

LA MERE.

Ah ! . . . . En effet, vous voilà jolie perſonne. Une boſſe au front, le nez enflé, le menton écorché. . . . Où donc vous êtes-vous ſi bien accommodée ?

EMILIE.

EMILIE.

Heureusement ce ne sera rien. J'ai beaucoup saigné du nez, & ma bonne dit que c'est une bonne marque. Je vous avoue, Maman, que je me suis cru tuée.

LA MERE.

Vous avez donc fait une chute ?

EMILIE.

Mon dieu oui. C'est singulier comme les malheurs arrivent quand on y pense le moins. Je me promenais dans le jardin. Ma bonne était un peu derriere moi, à cueillir, je crois, du thym. Je tourne dans une allée. J'y trouve cette grande échelle qui est sur des roulettes. Elle vient d'être repeinte. Elle est d'un verd si beau, si luisant, quand le soleil donne dessus. Ne voilà-t-il pas que, sans rime ni raison, l'envie me prend d'y grimper. Je crois pourtant que je ne voulais

pas monter bien haut. Eh bien, Maman, à la quatrieme, ou tout au plus à la cinquieme... mais ce n'était, je crois, qu'à la quatrieme marche... le pied m'a glissé, ou les deux à la fois. Je ne sais pas trop comment je suis arrivée à terre; mais tant y a que me voilà avec le front cogné & le visage en compote. J'ai aussi un genou tout écorché; ma bonne y a mis de l'eau de boule. Je vous assure, Maman, que cela me fait beaucoup de mal, si je voulais m'en vanter.

LA MERE.

Il faut apparemment que ce soit une chose bien utile ou bien glorieuse de monter sur une échelle repeinte & luisante, puisqu'on s'expose pour cela, si ce n'est à se tuer, du moins à s'estropier ou à se défigurer pour le reste de ses jours.

EMILIE.

Comment, ma chere Maman, est-ce que je resterai défigurée?

LA MERE.

Vous conviendrez du moins que vous n'avez rien négligé pour vous procurer cet avantage.

EMILIE.

Quel avantage !

LA MERE.

J'avoue qu'il ferait un peu fâcheux d'être obligée de porter toute sa vie une mouche au bout de son nez, pour une expérience si peu nécessaire.

EMILIE.

Craignez-vous cela, ma chere Maman ?

LA MERE.

Ce ne sera pas du moins votre faute, si vous en êtes quitte à meilleur marché.

EMILIE.

Mais aussi, pourquoi ma bonne ne m'a-t-elle pas avertie ? Elle aurait tout aussi bien cueilli son thym & sa

lavande après, & n'aurait pas eu la peine de me baſſiner.

LA MERE.

Comment votre bonne pouvait-elle prévoir qu'une petite fille, pas plus haute qu'un chou, aurait la fantaiſie de grimper ſur une échelle? Cela ne peut ſe deviner raiſonnablement, parce que cela n'arrive pas une fois en cent ans.

EMILIE.

Mais, Maman, je ſuis trop jeune pour me garder toute ſeule, & il me ſemble que c'eſt pour cela que ma bonne eſt auprès de moi.

LA MERE.

Pour vous garder! Jamais je ne l'en ai chargée, & ſi je l'avais voulu, je crois qu'elle n'y aurait conſenti ſous aucune condition. Croyez-vous de bonne foi qu'on puiſſe garder un enfant qui ne ſe garde pas lui-même, qui n'a pas aſſez de raiſon pour ſe dire:

Le plaisir de monter sur une échelle, quelque grand qu'il soit, ne vaut pas le risque de se casser le cou; & qui exige enfin que les étrangers prennent plus d'intérêt à lui qu'il n'y en prend lui-même?

EMILIE.

Pourquoi donc avez-vous mis ma bonne auprès de moi?

LA MERE.

Je l'ai chargée de vous avertir des dangers que vous ne connaissez pas, des risques que vous pourriez courir à votre insu. Une fois avertie, c'est à votre volonté, à votre prudence, à vous en préserver. Votre sûreté & votre conservation ne peuvent être que votre propre ouvrage; & si vous négligez ce soin, je vous entourerais en vain de bonnes & de surveillantes; vous seriez à tout instant la victime des dangers qu'un enfant peut rencontrer dans son chemin.

EMILIE.

Je vous assure, Maman, que je ne savais pas cela. Je croyais que je pouvais faire tout ce que ma bonne ne me défendait pas.

LA MERE.

Vous a-t-elle jamais défendu de vous jetter par la fenêtre ?

EMILIE.

Non, Maman.

LA MERE.

Et pourquoi ne l'avez-vous pas tenté ?

EMILIE.

Je sais bien qu'on se tuerait.

LA MERE.

Vous pouviez tout aussi bien savoir qu'on se tue en tombant du haut d'une échelle.

EMILIE.

Il est vrai que si je n'étais pas tombée sur un tas énorme de feuilles, je ne me serais peut-être jamais relevée,

LA MERE.

Et puis, je voudrais favoir une chofe.

EMILIE.

Quoi donc ?

LA MERE.

Si les jeunes perfonnes qui défirent fi fort qu'on les avertiffe de ce qui peut leur être nuifible ; qu'on leur défende ce qu'il ne convient pas de faire, font toujours bien difpofées à fe conformer aux avis qu'elles reçoivent.

EMILIE.

Eft-ce de moi que vous parlez, ma chere Maman ?

LA MERE.

Je vous le demande.

EMILIE.

A vous dire la vérité, quand on me défend une chofe, je ne la fais point ; mais je crois pourtant que j'ai quelquefois envie de la faire, pour voir fi l'on m'a dit la vérité ; & fi l'on me

laissait seule, là tout de suite, je ne sais ce qui en arriverait.

LA MERE.

Vous voyez que la méthode de vous défendre, tantôt ceci, tantôt cela, n'est pas aussi bonne que vous me l'aviez assuré.

EMILIE.

Il est vrai que quand c'est moi qui me suis dit : *Je ne veux pas faire cela*, ma volonté est bien ferme, & que je n'ai pas la tentation d'y manquer.

LA MERE.

De sorte que je puis compter que vous n'aurez plus envie de grimper sur les échelles luisantes.

EMILIE.

Ah, vous pouvez dormir tranquille sur ce point.

LA MERE.

Avouez que la leçon de l'expérience est bien supérieure à toutes les leçons

des bonnes. Il est vrai que vous auriez eu celles-ci pour rien, & que l'autre vous a valu une écorchure au genou, une bosse au front & une mouche sur le bout du nez.

EMILIE.

Mais pas pour toujours; n'est-il pas vrai?

LA MERE.

Il faut l'espérer. Au reste, une leçon qui empêche qu'on ne se casse le cou de gaieté de cœur, vaut bien la peine d'être achetée un peu cher.

EMILIE.

Ah, ma chere Maman, dispensez-moi de la mouche.

LA MERE.

Si cela dépend de moi, vous serez dispensée de tout mal. Ce qui me consolerait de votre accident, c'est si vous l'aviez mérité d'une maniére honorable.

EMILIE.

Comment honorable ?

LA MERE.

Oui, honorable. Par exemple, en courant au but à l'envi avec vos compagnes de promenade, ou en faisant d'autres exercices utiles avec elles. Je sais qu'à ce métier on peut aussi tomber sur le nez ; mais au moins il y a du profit & même de l'honneur au bout. On gagne le prix ; on se dévelope, on se fortifie le corps ; on acquiert de l'aplomb & de l'agilité, on devient adroite & dégagée ; on apprend à éviter, tout en courant, les cailloux, les racines d'arbres, tout ce qui peut blesser. On apprend même à ne pas tomber ; ce qui est une science bien salutaire.

EMILIE.

Oui, c'est une belle science, quand on la possede. Mais avec les échelles

il n'y a donc rien à apprendre ? Ne faut-il pas aussi de l'adresse pour grimper ?

LA MERE.

Pour grimper, oui; mais non pas pour dégringoler. Et puis, je croyais qu'Emilie ne faisoit pas tout-à-fait les mêmes exercices que ses freres; qu'elle s'étoit déja apperçue que ce qui leur allait fort bien, ne lui fiait aucunement; & que la modestie de son sexe exigeait une décence, une retenue, qui doivent se remarquer au milieu de la pétulance & de l'effervescence du premier âge.

EMILIE.

Tenez, Maman, tout mon malheur d'aujourd'hui vient de ce que vous n'avez pas pu être de la promenade; il vous est survenu-là une affaire bien mal-à-propos. Quand nous faisons notre promenade ensemble, il ne me prend jamais de ces fantaisies qui

finissent par une mouche sur le nez. Nous parlons, nous causons, nous disons des choses sensées. S'il y a par-ci, par-là, quelques cabrioles, elles ne dérangent pas la conversation. Vous prenez patience avec votre Emilie, qui a quelquefois l'air d'un haneton. Et puis, vous me faites appercevoir tant de choses auxquelles je ne faisais pas attention; je vois & j'entends cent fois plus à côté de vous. Cela amuse, cela occupe, & l'on n'a pas le temps de s'arrêter devant une échelle. Vous souvenez-vous, Maman,.... l'autre jour.... dans ce champ de luzerne.... de cette perdrix qui rappelle vers le soir ses petits qui ne reviennent plus. Oh, cela est touchant. Cette pauvre mere! elle est si fort en peine!

LA MERE.

Après avoir échapé au plomb du chasseur, elle ignore que ses petits en ont été la proie....

EMILIE.

C'est une vilaine chose que la chasse; si mes freres m'en croient, ils n'y iront jamais.

LA MERE.

Les perdrix & les lievres seront fort de votre avis.

EMILIE.

Eh bien, sans vous, je ne savais rien de tout cela. Je suis persuadée que j'ai entendu plus de vingt fois, peut-être plus de cent fois, ce cri qui me fait tant de peine à présent; mais je n'en savais rien, & c'était comme si j'étais sourde. Voilà ce que c'est pourtant, Maman, que de nous promener ensemble. Tenez, nous devrions faire un arrangement; c'est de ne nous jamais promener l'une sans l'autre.

LA MERE.

Mais cet arrangement subsiste au moins à moitié. Vous savez bien que

je ne me promene jamais sans vous. Il est vrai que ma santé & mes affaires ne me permettent pas de partager avec vous toutes les courses qui sont si salutaires à votre âge.

EMILIE.

Voilà le fâcheux.

LA MERE.

Pour moi, qui suis obligée de rester chez moi, & encore avec l'inquiétude de voir mon enfant revenir blessé ou estropié.

EMILIE.

Oh, cela n'arrivera plus.

LA MERE.

Non pas par une échelle ; mais n'y a-t-il que cette étourderie qui puisse tuer ?

EMILIE.

Oh, ma chere Maman, plus d'étourderie. Je sais à présent qu'il n'y a que moi qui puisse me garder.

LA MERE.

Et qu'il est impossible de garder un enfant qui ne veut pas se garder lui-même.

EMILIE.

Ah, vous verrez tout une autre Emilie.

LA MERE.

Apparemment vous ne bornerez pas votre vigilance à la conservation physique de votre personne, mais vous l'étendrez aussi sur votre conduite morale.

EMILIE.

Qu'appellez-vous conduite morale?

LA MERE.

J'appelle ainsi ce qui ordonne & regle nos penchans, & dirige les démarches qui s'ensuivent.

EMILIE.

Je croyais, Maman, que vous vous étiez réservée ce district-là. Vous dirigez mes occupations, mes amuse-

mens, toutes mes actions? Je m'en trouve fort bien. Que voulez-vous que j'y fasse?

LA MERE.

Je conviens que j'ordonne l'arrangement de votre journée le mieux qu'il m'est possible; mais diriger les actions d'un enfant qui ne veut pas se diriger lui-même, cela me paraît pour le moins aussi difficile que de garder un enfant qui ne veut pas se garder.

EMILIE.

Comment, il faut que je dirige aussi ma conduite? Je vois que, sans m'en douter, je fais bien des choses, ou du moins j'en ai beaucoup à faire.

LA MERE.

Et je vais vous faire voir que toute ma direction serait bien inutile sans la vôtre.

EMILIE.

Voyons donc.

LA MERE.

Je vous citerai un fait bien récent, puisqu'il n'est que d'hier au soir.

EMILIE.

Ah, je m'en doute un peu.

LA MERE.

Vous m'avez bien prouvé que vos principes de conduite n'étaient pas d'accord avec les miens. Vous savez que lorsque nous sommes tête à tête, je ne trouve jamais à redire aux sauts & aux bonds que vous faites par la chambre, & qu'il ne tient qu'à vous de m'étourdir à force de bruit, d'importunité & de tintamarre; c'est le privilege de votre âge, & je ne peux pas vous reprocher que vous n'en usiez pas. Mais vous savez aussi que cela ne convient point quand j'ai du monde; qu'il ne faut pas alors me mettre dans le cas de m'occuper de vous; qu'il faut encore moins détour-

ner l'attention de la société sur vos balivernes. Aussi je vous ai dit plus d'une fois : *Emilie, à l'heure où il me vient du monde, vous feriez tout aussi bien de passer dans le cabinet à côté, pour vous occuper ou vous amuser de choses de votre âge*; mais vous ne voulez jamais vous en aller. Vous m'assurez que vous sentez la nécessité d'être tranquille ; que vous serez à côté de moi sur votre petite chaise comme une image ; que la conversation vous amuse beaucoup .... Cependant hier au soir... Il est vrai que je ne m'attendais pas à toutes ces visites du voisinage....

EMILIE.

Et la conversation ne fut pas trop amusante.

LA MERE.

Vous vous échapâtes pour aller jouer au bout de la chambre avec vos freres. Vous fites presque autant

de bruit qu'eux. Un étranger qui vous regarda, avec raiſon, comme une petite fille, peut-être du village, au moins ſans conſéquence, ſe mêla de vos jeux, vous prit ſous le menton, & vous fit ſauter comme une marionette. Vous rougîtes.

EMILIE.

Comment, Maman, vous vîtes tout cela? Mais vous n'aviez pas l'air de regarder.

LA MERE.

Et je penſai qu'Emilie voulait ſuivre l'exemple de ſes freres, & s'enrôler parmi les dragons.

EMILIE.

Je vous aſſure, Maman, que je devins rouge comme un charbon ardent, quand ce monſieur fit mine de vouloir me faire tourner comme un toton. Qu'avait-il beſoin de ſe mêler de nos jeux?

LA MERE.

Ce n'était pas lui qui y était de trop.

ÉMILIE.

C'était peut-être moi. Mais vous pouviez bien, ma chere Maman, lui en imposer.

LA MERE.

Cela vous était plus facile qu'à moi. S'il avait trouvé dans votre contenance cette modeſtie, cette réſerve, qui ne doivent jamais abandonner une jeune perſonne de notre ſexe, il n'eût jamais oſé ſe permettre ce petit moment de familiarité. Je ne doute pas, ſi j'avais voulu lui en faire un reproche, que par égard pour moi il n'en eût paru un peu fâché; mais croyez-vous que mon petit reproche lui eût inſpiré pour vous un ſentiment plus reſpectueux, & qu'il vous eût autrement regardée que comme une petite fille un peu étourdie?

EMILIE.

C'eſt que j'en ai l'air quelquefois.

LA MERE.

Vous voyez qu'il ne dépend pas de moi de donner aux autres une idée favorable de votre maniere d'être, ni de les obliger à avoir pour vous des égards, encore moins ce reſpect que chaque perſonne de notre ſexe doit être ſi jalouſe d'obtenir ; il faut au moins être ſecondé par votre maintien & votre contenance. Il n'eſt donc pas auſſi aiſé qu'on le dirait bien, de diriger la conduite d'une jeune perſonne qui n'a pas à cœur de la diriger elle-même & d'être ſa premiere gouvernante.

EMILIE.

Mais au moins, ma chere Maman, pouviez-vous me tirer de preſſe, en me rappellant auprès de vous.

LA MERE.

Il m'était fort aiſé, j'en conviens,

de fixer en un moment les yeux de tout le cercle fur votre petite imprudence.

EMILIE.

Ah, de ma vie je ne me fuis trouvée dans un plus grand embarras. Je ne favais comment regagner ma petite chaife ; elle me paraiffait à une lieue de moi. Je crois que j'aurais donné quelque chofe pour être grondée par vous, là devant tout le monde. Au moins ce monfieur aurait vu que je fuis l'enfant de la maifon, & il eft peut-être forti fans s'en douter, parce que j'avais beau touffer, vous ne voulûtes jamais rien voir.

LA MERE.

C'eft qu'il n'y avait dans tout cela rien de fatisfaifant, ni pour vous, ni pour moi.

EMILIE.

Et pourquoi ne me dites-vous pas mon fait le foir, avant de m'envoyer

me coucher, là, dans notre petite conférence, à voix basse, quand nous arrangeons nos affaires de famille, comme dit Madame de Bréon ?

LA MERE.

Je n'étais pas fâchée de vous laisser dormir là-dessus. Il est vrai que je comptais arriver avec mes remontrances aujourd'hui; je ne prévoyais pas qu'un nez cassé viendrait à la traverse.

EMILIE.

Et moi, Maman, j'en fus la dupe, & je me disais entre mes rideaux : *Il n'y a que demi-mal, puisqu'elle n'en a rien vu, & que cela n'arrivera pas une seconde fois*.... *Elle*, c'est vous, je vous en avertis, quand je parle à mon bonnet.... Quand je dis *entre mes rideaux*, c'est aussi une façon de parler. Car vous savez bien que je n'en ai point; vous ne le voulez pas, ce ne sont pas vos principes; & aujour-

d'hui que la lune ne me fait plus peur, cela ne me fait plus grand'chose, excepté pourtant du côté de l'honneur.

LA MERE.

Comment, n'avoir point de rideaux à son lit attaque l'honneur ?

EMILIE.

Mais oui, Maman ; il me semble que cela vous donne un air trois fois plus enfant que vous n'êtes.

LA MERE.

Convenez qu'il fallait l'être beaucoup pour pleurer tout haut, quand la pleine lune donnait sur votre lit à travers les vitres. Je crois que cette petite sottise a duré plus de six mois... Mais il ne faut pas se rappeller cela ; ce n'est pas un beau trait dans votre vie.

EMILIE.

Vous avez raison, Maman, oublions-le. Mais c'est que j'étais bien

petite,

petite & un peu bête ; je voyais toujours là un visage qui me faisait des grimaces.

LA MERE.

Cette lune que vous aimez tant à contempler à présent, vous faisait dans ce temps-là des grimaces?

EMILIE.

Mais vous savez bien, Maman, que notre séjour à la campagne & nos promenades m'ont changé les yeux.

LA MERE.

Au moins ne fallait-il pas avoir la vanité d'en pleurer.

EMILIE.

Comment, il y avait de la vanité à cela?

LA MERE.

Vous savez que la lune éclaire tout notre hémisphere, & vous borniez ses fonctions à faire peur à une petite

fille. J'appelle cela un grand fonds de vanité dans cette petite fille.

EMILIE.

Aujourd'hui que cette petite fille n'est plus un enfant, elle met sa vanité à ne plus pleurer. J'en étais pourtant un peu tentée, quand je me suis relevée de ma chute, mais je n'en ai rien fait; & tout en m'en revenant éclopée, je me suis dit tout doucement: *Mademoiselle, c'est votre faute; il n'y a pas de quoi faire l'enfant, ni de quoi se vanter en criant.*

LA MERE.

Il est vrai que les pleurs ne remédient à rien. Mais puisque vous avez la bonne coutume de vous parler entre vos rideaux qui n'existent pas, il fallait, ce me semble, vous dire hier: *Elle n'en a rien vu, peut-être personne de la compagnie n'a remarqué ce qui s'est passé; mais le mal, s'il y en a eu, n'est pas demi-mal, puisque je le sais moi.*

EMILIE.

Cela eſt vrai. On n'eſt pas à ſon aiſe quand on ſait qu'il y a eu du mal par ſa faute; mais je ſuis toujours bien contente quand je peux vous épargner une peine.

LA MERE.

Je vous en ſuis fort obligée, pourvu que vous ne vous pardonniez pas trop légérement les petites fautes dans leſquelles vous pouvez tomber. Chacun doit être le juge le plus ſévere de ſes propres actions. Si vous ne redoutez pas votre blâme plus que celui de tout le monde; ſi votre cenſure n'eſt pas plus inexorable que la mienne, j'aime mieux avoir à m'affliger avec vous de vos fautes, que de les ignorer.

EMILIE.

Mon uſage, quand par malheur j'ai fait une ſottiſe, c'eſt d'aller dans un coin, de fermer les yeux bien fort, & de faire une grimace que je

crois bien laide. J'y reste plus ou moins long-temps, selon que je me remets, plus ou moins vîte; quand je me sens un peu remise, je quitte mon coin.

LA MERE.

La bonté de cet usage ne dépend pas de la laideur de la grimace, mais des réflexions dont elle est accompagnée dans ce coin.

EMILIE.

Ah! les réflexions ne viennent pas toutes à la fois; il y en a qui ne se montrent que le lendemain, & quelquefois huit jours après; mais jamais sans que j'aie envie de fermer les yeux. Trouvez-vous cela assez sévere, Maman?

LA MERE.

Cette question est trop importante pour la décider légérement. Une regle générale, c'est qu'il n'y a aucun danger à être trop sévere sur son compte,

& qu'il y en aurait beaucoup à ne l'être pas assez.

EMILIE.

Mais faut-il absolument que je sois plus sévere que vous-même ?

LA MERE.

Sans doute, ma chere amie, & d'autant plus que je ne me sens pas irréprochable de ce côté-là. Je ne suis peut-être que trop disposée à excuser vos fautes, à vous voir du beau côté, du côté qui rassure & console. Or, si nous étions deux à nous épuiser en indulgence pour vous, nous pourrions être avec le temps loin de notre compte, & avoir pris des défauts réels pour des qualités aimables.

EMILIE.

Allons, & trois ! Il faut d'abord savoir se garder soi-même, il faut aussi savoir diriger sa conduite morale ; & puis, vous voulez encore que je me charge de la censure de ma conduite.

LA MERE.

Et de la cenſure la plus rigide. Si une fois vous pouvez vous dire que vous veillez avec ſévérité ſur votre conduite, vous n'avez preſque plus de danger à craindre; au lieu que ſi vous vous en rapportez à la vigilance des autres, même à la mienne, vous courez des riſques toutes les fois que vous vous éloignez de moi, comme vous en avez eu la preuve hier & aujourd'hui. Le cenſeur ne ferme jamais les yeux ſur lui-même; & comme il ne peut ſe quitter, il eſt toujours en ſûreté ſous ſa tutele.

EMILIE.

J'entends, il eſt deux: d'abord la choſe, & puis celui qui la garde. Mais comment ſe donne-t-on un air de cenſeur?

LA MERE.

Avant d'agir, on réfléchit; après avoir agi, on réfléchit encore. Ces

réflexions forment des principes ; & ces principes deviennent avec le temps des regles sacrées & invariables de conduite & de sageſſe, qu'aucune paſſion, qu'aucun intérêt, qu'aucun pouvoir ne ſaurait arracher de notre cœur. Alors une action équivoque ou douteuſe paraît horrible ; une action mauvaiſe impoſſible. Peu à peu le caractere ſe forme ; par l'exercice continuel de ſa force, il ſe fortifie de jour en jour ; & ce que vous appellez l'air de cenſeur lui eſt ſi naturel, que ſans aucun effort de ſa part, il diſpoſe tout ce qui l'approche à l'eſtime & à la conſidération. Or moyennant ces deux boucliers, l'eſtime des autres & le ſentiment de ſa force morale, on peut entreprendre avec confiance le voyage de la vie, qui eſt ſemé de tant de dangers pour les caracteres indécis & faibles.

EMILIE.

Je crois, Maman, que c'eſt fort

beau ce que vous dites-là ; mais je ne le comprends pas bien.

LA MERE.

Vous avez raiſon & j'ai tort, moi. Je me ſuis un peu échauffée ; & ſans votre avertiſſement, j'allais me perdre dans des régions au deſſus de notre ſphere ; mais me voici heureuſement de retour à côté de mon Emilie.

EMILIE.

Tout ce que je ſais, c'eſt que dès que je ſerai débarraſſée de ma mouche, je travaillerai à mon caractere.

LA MERE.

En attendant, je vous conſeille d'aller vous faire étuver le viſage & les genoux, avant de vous coucher, car vous ne devez pas être fort à votre aiſe.

EMILIE.

Oh, cela n'y fait rien ; c'eſt une leçon que j'ai cherchée.

LA MERE.

Oui, & même au haut d'une échelle.

EMILIE.

N'importe, ma chere Maman, le bonheur vient aussi, comme le malheur, sans qu'on y pense. Je comptais passer une soirée bien triste, & je m'en vais contente comme une reine ; vous m'avez distraite de mon mal par la causerie du monde la plus agréable.

LA MERE.

Allez, & lorsque vous serez couchée, j'irai vous faire une visite.

EMILIE.

Ainsi sans adieu, ma chere Maman. Mais tournez vos yeux un peu de l'autre côté ; je ne me soucie pas que vous voyiez ma démarche aujourd'hui.



SIXIEME CONVERSATION.

EMILIE.

MAMAN, Maman, embrassez-moi!

LA MERE.

Très-volontiers. Vous me direz sans doute pourquoi?

EMILIE.

Oui, Maman, c'est que je le mérite bien; c'est que je suis bien savante à présent: je sais trois choses de plus.

LA MERE.

Trois choses! Mais vraiment c'est beaucoup de choses. Sont-elles belles? Sont-elles utiles?

EMILIE.

Vous allez voir, Maman.... C'est

que je sais qu'il y a quatre élémens, le feu, l'eau, la terre & l'air.

LA MERE.

Bon !

ÉMILIE.

Oui, Maman, c'est très-vrai. Et puis élément veut dire principe qui fait agir. Vous voyez que je l'ai bien retenu. Mais ce n'est pas tout.

LA MERE.

Eh bien ?

ÉMILIE.

Tenez, Maman, écoutez. Il y a trois choses encore qu'on appelle les trois regnes. Le regne végétal, que vous avez eu la bonté de m'expliquer l'autre jour ; ce sont les fruits, les arbres, tout ce qui se seme ou se plante ; vous savez bien ? Et puis le regne minéral, qui sont les pierres, l'or, l'argent, le fer, qu'on appelle mines, & qui se forment au fond de la terre ; & puis le regne animal, qui sont tous les ani-

maux, les bêtes, les poiſſons, les oiſeaux & les hommes; & voilà de quoi le monde eſt compoſé.

LA MERE.

Et c'eſt pour tout cela qu'il a fallu nous embraſſer?

EMILIE.

Oui ſûrement, ma chere Maman. Eſt-ce que vous n'êtes pas bien aiſe que je ſache tout cela? Je ſais tout ce qu'il y a dans le monde à préſent.

LA MERE.

Croyez-vous cela?

EMILIE.

Mais, oui, Maman. Eſt-ce qu'il y a encore autre choſe?

LA MERE.

Et à qui avez-vous l'obligation de toute cette belle ſcience?

EMILIE.

Maman, j'aurai l'honneur de vous le dire. Mais dites-moi donc, ma

chere Maman, si vous n'êtes pas bien contente de moi.

LA MERE.

Je le suis de votre émulation & du plaisir que vous avez, en croyant m'en avoir fait. Je vous en sais très-bon gré, je vous en remercie même. Il ne s'agit plus que de voir si après avoir appris tout cela, il ne vaut pas mieux l'oublier.

EMILIE.

Pourquoi donc, Maman?

LA MERE.

C'est que je crains que vous ne compreniez pas un mot de ce que vous croyez si bien savoir : & rien n'est si dangereux, à votre âge sur-tout, que de parler de choses qu'on n'entend pas ; il en arrive toutes sortes d'inconvéniens.

EMILIE.

Mais, pardonnez-moi, Maman, j'entends très-bien tout ce que j'ai appris.

LA MERE.

C'eſt ce que nous allons voir. Reprenons un peu ce que vous avez dit. Il y aura peut-être de quoi cauſer huit jours, avant de comprendre un ſeul des grands mots dont vous m'avez fait une ſi belle litanie.

EMILIE.

Ah, tant mieux, Maman, j'aime tant à cauſer avec vous! Et puis il pleut depuis ce matin. Point de promenade, & j'eſpere qu'il ne viendra perſonne; nous aurons bien du temps.

LA MERE.

Profitons-en. Eh bien, vous dites donc qu'il y a quatre élémens?

EMILIE.

Oui, Maman. Le feu, l'air....

LA MERE.

Oh, doucement, je ne vais pas ſi vîte, moi. Je dis, comme Monſieur Gobemouche, entendons-nous.

EMILIE

(*rit de tout son cœur.*)

Monsieur Gobemouche ! . . . Voilà un drôle de nom ! Qui est ce Monsieur Gobemouche ?

LA MERE.

C'est un original qui n'a que faire à notre conversation ; nous en parlerons une autre fois. Nous disions qu'il y a quatre élémens ; mais n'y en a-t-il que quatre ?

EMILIE.

Je ne sais pas, on ne m'en a montré que quatre.

LA MERE.

Et qu'est-ce qu'ils font ces quatre élémens qu'on vous a montrés ?

EMILIE.

Ah, j'avais oublié . . . . ils font aller le monde.

LA MERE.

Mais qu'est-ce que c'est que le monde ?

EMILIE.

Mais, Maman, c'eſt tout cela. C'eſt Paris, c'eſt le bois de Boulogne, c'eſt Saint-Cloud. Voilà tout.

LA MERE.

Voilà tout? En ce cas ce monde n'eſt pas trop vaſte. Vos quatre élémens ſont donc aller Saint-Cloud & le bois de Boulogne? Et comment cela?

EMILIE.

Ah, je ne ſais pas.

LA MERE.

Bon, voilà déja notre ſcience un peu en défaut. Tâchons de nous remettre ſur la voie. Voyons ce qu'il y a dans le monde que vous connaiſſez. De quoi eſt-il compoſé? qu'eſt-ce que vous y voyez?

EMILIE.

Mais des champs, des maiſons, des rivieres, des hommes, des animaux. Eſt-ce cela, Maman, qui eſt le monde?

LA MERE.

Oui, il y a de tout cela dans le monde. Mais si vous regardez au dessus de vous, le ciel, les astres, beaucoup d'autres choses dont je ne vous parlerai pas encore, en font aussi partie. Revenons à nos moutons. Vous m'avez parlé de rivieres. Qu'est-ce que c'est que des rivieres ?

EMILIE.

C'est de l'eau.

LA MERE.

Mais voilà de l'eau dans cette carafe, est-elle une riviere ?

EMILIE.

Non, Maman; mais une riviere c'est *pourtant* de l'eau.

LA MERE.

C'est-à-dire qu'il y a de l'eau dans une riviere; mais pour que cette eau forme une riviere, qu'est-ce qu'il faut ?

EMILIE.

Ah, je le ſais, je m'en ſouviens, ma bonne me l'a dit. D'abord l'eau ſort de terre, elle forme un petit ruiſſeau; & puis ce petit ruiſſeau augmente, augmente; & puis, quand il eſt bien grand, on l'appelle riviere. N'eſt-ce pas cela, Maman?

LA MERE.

A la bonne heure. Une riviere eſt donc compoſée d'une grande quantité d'eau qui ſuit ſon cours....

EMILIE.

Qu'eſt-ce que cela veut dire *qui ſuit ſon cours?*

LA MERE.

Cela veut dire qu'elle coule dans ſon lit, & qu'elle ne ſe perd pas dans la terre depuis l'endroit où elle en eſt ſortie, qui s'appelle la ſource, juſqu'à ce qu'elle trouve une autre riviere où elle tombe, & où elle ſe perd, en confondant ſes eaux dans les ſiennes.

EMILIE.

Ah, ah! Et la Seine où est-ce qu'elle se perd?

LA MERE.

La Seine va tomber dans la mer, & à cause de cela on l'appelle un fleuve. Voilà la différence des fleuves aux rivieres; les fleuves tombent dans la mer, & les rivieres dans d'autres fleuves ou rivieres.

EMILIE.

Mais on dit pourtant la riviere de Seine?

LA MERE.

On le dit; mais c'est un fleuve. Ah ça, il y a une heure que nous parlons d'eau, & il n'est pas bien sûr encore que nous sachions ce que c'est.

EMILIE.

C'est ce qui sert à boire, à faire du thé.

LA MERE.

Vous me dites-là son usage; mais vous ne me dites pas ce que c'est.

EMILIE.

Maman, je ne le ſais pas, je vous prie de vouloir bien me le dire.

LA MERE.

Comment, votre ſcience reſſemble à celle des perroquets? Dès qu'on vous change la demande, vous n'y êtes plus? Ce ſerait une preuve que vous n'attachez nulle idée préciſe à ce que vous dites. Vous m'avez dit tout-à-l'heure que l'eau eſt un des quatre élémens de la nature.

EMILIE.

Ah, cela eſt vrai.

LA MERE.

Et ſa principale qualité, celle qui la diſtingue des autres?

EMILIE.

Maman, je ne ſais.

LA MERE.

C'eſt d'être liquide, fluide.

EMILIE.

Ah, c'eſt vrai.

LA MERE.

Et avec de l'attention vous l'auriez découvert toute ſeule.

EMILIE.

Vous le croyez, Maman ?

LA MERE.

Un corps liquide eſt l'oppoſé d'un corps ſolide, qui ne ſe laiſſe pas pénétrer & ſéparer comme l'autre.

EMILIE.

J'entends. Mais nos quatre élémens qui font aller le monde ?

LA MERE.

A propos ! Et comment s'y prennent-ils pour le faire aller ?

EMILIE.

Ah, Maman, cela n'y était pas.

LA MERE.

Comment cela n'y était pas ? Où cela n'était-il pas ?

EMILIE.

Dans le livre où j'ai appris.

LA MERE.

Vous avez appris dans un livre ?

EMILIE.

Oui, Maman.

LA MERE.

Emilie, ſonnez. Qu'on nous apporte de l'eau froide dans une petite jate.

EMILIE.

Pourquoi faire, Maman ?

LA MERE.

Vous allez voir. (*On apporte une jate d'eau ſur la table.*) Venez ici, Emilie, approchez votre main, & voyez comme cette eau eſt froide.

EMILIE.

Oui, c'eſt bien froid.

LA MERE.

Je vais mettre mes mains dans cette jate, & je les y laiſſerai tandis que nous allons parler d'autres choſes ; enſuite vous verrez. Dites-moi ce que c'eſt que ce livre qui vous a rendu ſi habile ?

EMILIE.

Maman, vous ſavez bien qu'hier, quand vous m'avez amenée à Paris, vous m'avez deſcendue au Palais royal avec ma bonne, pendant que vous alliez à vos affaires.

LA MERE.

Eh bien ?

EMILIE.

J'ai trouvé Mademoiſelle de Saly ; c'eſt ma bonne amie, Maman, vous ſavez bien. Elle m'a montré un joli petit livre qu'on lui a donné pour apprendre & pour s'amuſer. Il eſt joli... il eſt tout bleu... & il y avait cela dedans, & moi je l'ai appris bien vîte, parce que j'ai dit : Maman ſera bien ſurpriſe, & cela lui fera plaiſir.

LA MERE.

Emilie, ſi nous faiſions bien, je crois que nous ne nous quitterions jamais, & vous ne ſortiriez plus ſans moi.

EMILIE.

Ah, Maman, que je ſerais aiſe ! Oh je vais être bien ſage ! Mais pourquoi me dites-vous cela à préſent ? Etes-vous fâchée de ce que j'ai appris les élémens & les . . . . les quoi donc ? Comment eſt-ce que l'on appelle ce que j'ai appris encore ?

LA MERE.

Je n'en ſuis pas fâchée ; mais je voudrais bien que vous ne devinſſiez pas un perroquet.

EMILIE.

Un perroquet ! C'eſt un oiſeau ?

LA MERE.

Oui, c'eſt un oiſeau qui répete les mots qu'il a entendus, mais qui ne ſait ce qu'il dit, parce qu'il ne peut pas comprendre les mots qu'il prononce ; & quand de jeunes perſonnes répetent à tort & à travers ce qu'elles entendent dire, ou ce qu'elles ont lu,

comme

comme cela leur arrive souvent, elles sont comme des perroquets.

EMILIE.

Mais, Maman, quand je demande l'explication des choses que je n'entends pas, je ne fais pas comme un perroquet.

LA MERE.

Cela est vrai; mais il y a des choses que l'on ne saurait vous expliquer, parce que vous n'êtes point en âge de les comprendre; ce que l'on pourrait vous dire ne servirait qu'à brouiller vos idées, ou vous en donnerait de fausses.

EMILIE.

Comment cela, Maman?

LA MERE.

Par exemple, vous savez très-bien lire à présent.

EMILIE.

Pas mal.

LA MERE.

Mais avant que vous le sussiez, si

l'on avait commencé à vous faire lire un mot en entier, sans vous faire connaître vos lettres, qu'est-ce qui en serait arrivé ?

EMILIE.

Je crois que je n'aurais pas pu.

LA MERE.

Pardonnez-moi. Le mot *Maman*, par exemple, à force de vous le montrer & de vous le faire prononcer, toutes les fois que vous auriez retrouvé ce mot dans un livre, vous l'auriez enfin reconnu, & vous auriez dit : *c'est Maman ;* mais vous n'auriez pas su que par-tout où vous auriez trouvé une *M* & un *a*, cela faisait *Ma ;* que par-tout où vous auriez trouvé *m*, *a*, *n*, cela faisait *man*. De même, si l'on commence par vous expliquer aujourd'hui nombre de mots qui demandent des connaissances que vous n'avez point encore, vous croirez avoir appris quelque chose, & cependant vous ne

ſaurez véritablement rien ; vous n'en ſerez pas plus avancée que ſi l'on vous avait fait lire par routine & par mémoire, ſans vous apprendre à épeler.

EMILIE.

Ah, cela eſt vrai, Maman, je comprends cela.

LA MERE.

Voilà pourquoi je dirige le choix de vos lectures, & ne vous laiſſe pas lire dans tous les livres indiſtinctement ; & voilà pourquoi je n'aime pas que vous cauſiez avec toutes ſortes de perſonnes. Et voilà pourquoi, ma chere Emilie, je vous recommande tant de ne jamais vous ſervir de termes & de mots que vous ne comprenez pas, avant de m'en avoir demandé l'explication, ſoit que vous les ayez lus, ſoit que vous les ayez entendu dire.

EMILIE.

Et pourquoi, Maman, ne faut-il demander qu'à vous ?

LA MERE.

C'eſt que je ne connais perſonne qui prenne à vous un auſſi grand intérêt que moi. C'eſt que les queſtions des enfans fatiguent & importunent communément tout autre que leur mere ; & pour s'en débarraſſer, on leur répond ſouvent la premiere choſe qui vient en tête, qu'elle ſoit juſte ou non.

EMILIE.

Fort bien ! On m'attrape donc, quand je demande aux autres ce que je n'entends pas ?

LA MERE.

Cela arrive très-ſouvent ; & lorſque l'on a une fois une idée fauſſe dans la tête, il eſt très-difficile de la détruire, ſur-tout à votre âge, où l'on n'eſt pas encore en état d'en ſentir le côté faux.

EMILIE.

Maman, voilà qui eſt fait, je ne paſſerai plus un mot que je n'entends pas, ſans vous le demander ; & je ne

le demanderai qu'à vous, puiſque vous voulez bien m'inſtruire.

LA MERE.

Voilà ce qui s'appelle de la raiſon.

EMILIE.

Et puis, vous ne m'attrapez pas, vous, Maman ; vous ne m'avez jamais trompée, & vous ne vous ennuyez jamais de mes queſtions.

LA MERE.

Au contraire, elles me font toujours plaiſir.

EMILIE.

Mais pourquoi donc avez-vous toujours les mains dans cette eau ?

LA MERE.

Vous ſouvenez-vous comme elle était froide, quand on l'a apportée ?

EMILIE.

Oui, Maman, elle était bien froide.

LA MERE.

Eh bien, touchez-la à préſent.

EMILIE.

Ah, elle ne l'eſt plus; vos mains l'ont échauffée.

LA MERE.

Et comment cela s'eſt-il fait?

EMILIE.

C'eſt que vous aviez chaud.

LA MERE.

Mais qu'eſt-ce qui fait que j'avais chaud?

EMILIE.

Je ne ſais pas.

LA MERE.

Qu'eſt-ce qui vous réchauffe, quand vous avez froid?

EMILIE.

C'eſt le feu. Mais on n'a pas du feu dans le corps.

LA MERE.

Pardonnez-moi, on y a du feu; & ſi l'on n'en avait pas, on ne pourroit pas vivre; le ſang ſe glacerait dans les veines, & l'on mourrait. Ce feu s'ac-

croît & ensuite diminue avec l'âge ; & voilà pourquoi le vieux bon homme que vous avez vu l'autre jour, ne pouvait se réchauffer, quoique nous souffrions presque de la chaleur.

EMILIE.

Ah, ce pauvre bon homme, je m'en souviens, comme il tremblait ! Ma bonne lui fit boire du vin. Il n'avait donc plus de feu dans le corps ? Et moi, je suis donc un brasier ?

LA MERE.

Sans doute.

EMILIE.

Cependant je ne sens pas mon corps embrasé ?

LA MERE.

C'est que vous y avez aussi de l'eau.

EMILIE.

Bon !

LA MERE.

Sûrement. Quand vous pleurez, qu'est-ce qui tombe de vos yeux ?

EMILIE.

Ah, cela est vrai; les larmes, c'est de l'eau.

LA MERE.

Si nous n'avions pas ce liquide dans le corps, (car vous vous rappellez que la principale qualité de l'eau, c'est d'être liquide ou fluide,) il faudrait mourir desséché, comme les plantes que vous voyez flétries & prêtes à périr, quand la pluie leur manque.

EMILIE.

Voilà pourquoi vous les arrosez, n'est-ce pas, Maman?

LA MERE.

Et voilà pourquoi vous buvez.

EMILIE.

Ah!... Mais, Maman, j'ai de l'eau dans le corps; je ne devrais pas avoir soif.

LA MERE.

Quand vous courez vîte ou longtemps, qu'est-ce qui vous arrive?

EMILIE.

J'ai chaud.

LA MERE.

Vous avez augmenté par le mouvement le feu qui vous anime : on a plus ou moins de soif, suivant que ce feu est plus ou moins fort.

EMILIE.

C'est donc pour l'éteindre, qu'on boit ?

LA MERE.

Si vous l'éteignez, vous mourez.

EMILIE.

Ah, oui, c'est vrai. Mais éteindre pas tout-à-fait.

LA MERE.

C'est pour rétablir & maintenir l'équilibre nécessaire à la vie entre les solides & les liquides.

EMILIE.

Je n'entends pas bien cela, Maman.

LA MERE.

Vous savez cependant ce que c'est

qu'un corps solide & un corps liquide.

EMILIE.

Oui ; mais c'est cet équilibre qui me chifone.

LA MERE.

Je le crois bien ; aussi je ne vous ai répondu que pour vous faire voir qu'il y a des choses au dessus de votre entendement, & dont il vaut mieux remettre l'explication à un autre temps. Si nous voulions nous perdre dans l'équilibre nécessaire à la vie, je ne sais ce qui arriverait de notre conversation. Reprenons où nous en étions. Vous voyez que le feu & l'eau sont nécessaires à la vie.

EMILIE.

Oui, Maman.

LA MERE.

A présent retenez votre respiration. Fermez-vous bien la bouche & le nez.

EMILIE.

Maman, j'étoufe, je ne peux pas.

LA MERE.

Vous voyez donc bien qu'il faut encore autre chose à la vie que le feu & l'eau.

EMILIE.

Ah, c'est l'air.

LA MERE.

Ce n'est pas tout : notre chair est une matiere qui est sujete à la corruption, & lorsqu'elle est desséchée, elle tombe en poussiere & redevient terre.

EMILIE.

Oui, Maman, j'ai vu cela dans mon catéchisme historique.

LA MERE.

Eh bien, cette terre, le feu, l'air & l'eau sont essentiels à la vie. Si vous étiez privée d'une de ces choses, vous ne pourriez pas vivre, comme je vous l'ai fait voir.

EMILIE.

Cela est vrai.

LA MERE.

Et ces quatre choses, le feu, l'eau, la terre & l'air sont ce qui conserve la vie à tout ce qui existe dans la nature.

EMILIE.

Mais ce n'est donc pas des élémens, comme dit ce livre ?

LA MERE.

Pardonnez-moi. On appelle la terre, le feu, l'air & l'eau les quatre élémens de la nature, parce qu'élément veut dire principe d'une chose, ou ce qui lui fait être ce qu'elle est. A présent vous entendez bien qu'élément veut dire principe d'une chose ?

EMILIE.

Oui, Maman.

LA MERE.

On dit aussi les élémens d'une science, les élémens d'un art, les élémens de l'écriture. Qu'est-ce que cela veut dire, par exemple, les élémens de l'écriture ?

EMILIE.

Mais ce n'eſt pas le feu, la terre ...

LA MERE.

Non, ce ſont les élémens de la nature, ceux-là.

EMILIE.

Mais on ne m'a pas dit les autres.

LA MERE.

Qu'eſt-ce que nous ſommes convenues qu'*élémens* vouloient dire ?

EMILIE.

Elémens veut dire principes.

LA MERE.

Eh bien, qu'eſt-ce que les élémens de l'écriture ?

EMILIE.

Ah, c'eſt-à-dire, les principes de l'écriture.

LA MERE.

Cela eſt vrai. Quand on dit les élémens d'une ſcience, on entend les principes d'une ſcience; & quand on dit les quatre élémens de la nature,

on entend les principes dont les choses créées sont composées.

EMILIE.

A présent j'entends bien, & je ne l'oublierai pas.... Maman, vous avez donc lu tous les livres ?

LA MERE.

Pas tous ; mais je ne vous en donne point à lire sans l'avoir lu, & je vous en ai dit la raison.

EMILIE.

Je m'en suis bien apperçue ; car l'autre jour, en lisant l'histoire de *la Mauvaise Fille*, vous saviez que cette dame que je trouvais si méchante, n'avait pas d'enfans.... A propos, Maman, pourquoi n'est-il pas nécessaire que nous fassions lire cette histoire à un certain monsieur qui polissone toujours avec moi ?

LA MERE.

C'est que j'espere que vous serez

bien-tôt assez raisonnable pour qu'on ne polissone plus avec vous.

EMILIE.

Mais, Maman, si vous lui disiez que vous ne le voulez pas ?

LA MERE.

Et pourquoi ne prenez-vous pas ce soin vous-même ?

EMILIE.

C'est que vos paroles lui feront plus d'impression que les miennes.

LA MERE.

On n'a pas toujours besoin de paroles pour se faire comprendre.

EMILIE.

Comment donc ?

LA MERE.

Par exemple, si vous ne faisiez pas attention aux plaisanteries de ce monsieur, il sentirait bientôt que vous ne les aimez pas, qu'elles vous sont à charge.

EMILIE.

Ah, c'eſt vrai.... Mais c'eſt que, Maman, à vous dire la vérité, je m'en amuſe beaucoup.

LA MERE.

Il ne faut donc pas dire qu'elles vous ſont déſagréables ; vous ſavez qu'une porte ne peut être ouverte & fermée à la fois.

EMILIE.

Mais ce n'eſt pas moi qui les trouve mauvaiſes, c'eſt le livre. Il dit qu'il faut ſe faire reſpecter. Cela eſt-il gai, Maman ? Je crois que cet homme n'aime pas les gens qui s'occupent des enfans.

LA MERE.

Quand il dit qu'il faut ſe faire reſpecter, il ne prétend pas qu'une petite morveuſe de votre âge puiſſe être reſpectable ; mais il veut dire qu'il faut faire reſpecter ſon ſexe. Ce ſexe étant faible par ſa nature, n'a d'autres

moyens de se faire respécter que la réserve & la modestie. Pour le reste, c'est à vous de juger si le livre a tort ou raison.

EMILIE.

J'aime mieux, Maman, que vous en jugiez, parce que suivant ce que vous me direz, je me conduirai avec ce monsieur aux oranges.... vous savez bien ?

LA MERE.

Mais d'abord, j'ai remarqué que ce monsieur ne donne à la société que très-peu d'instans, que ses occupations lui laissent. Je trouve qu'il est bien naturel que pendant ces instans il cherche à s'amuser, à se délasser.

EMILIE.

Eh bien, Maman, c'est ce que j'ai toujours pensé.

LA MERE.

Je crois qu'il aime beaucoup les enfans.

EMILIE.

Oh ſûrement.

LA MERE.

Il ne vous voit qu'à vos heures de récréation ; & peut-être à cauſe de l'affection qu'il vous porte, eſt-il bien aiſe d'y contribuer.

EMILIE.

Je vous aſſure, Maman, que vous l'avez deviné.

LA MERE.

Si en s'amuſant, il veut bien vous amuſer, il y a donc double profit ; & ſi vous n'en abuſez pas, il n'y a point de mal.

EMILIE.

Ma chere Maman, vous avez raiſon. C'eſt ſingulier comme vous dites toujours vrai ! Ce livre m'avait barbouillé la tête ; je ne ſavais plus où j'en étais, ni ſur quel pied danſer.

LA MERE.

Un livre peut bien ou mal dire. Il

ne faut pas adopter sans réflexion ce qu'on lit.

EMILIE.

Comment adopter ?

LA MERE.

Cela veut dire faire son opinion de celle du livre qu'on lit. Votre opinion doit être le résultat de vos réflexions.

EMILIE.

Eh bien, mes réflexions me disent de n'être pas de l'avis du livre d'hier.

LA MERE.

Et qu'il vaut mieux s'amuser, rire & folâtrer que d'être raisonnable.

EMILIE.

Mais non, Maman, cela ne vaudrait rien.... J'ai donc tort de n'être pas de l'avis du livre ?

LA MERE.

Peut-être le mal n'est-il pas si grand de se livrer à la gaieté, à la légéreté, & même à l'étourderie du premier âge. Il s'agit, je crois, de bien con-

naître les limites. Tant qu'on reste en-deçà, tout est bien ; dès qu'on les franchit, tout devient mal : & une fille bien née ne les franchit jamais.

EMILIE.

Qu'est-ce qu'une fille bien née ?

LA MERE.

C'est celle que non-seulement ses dispositions naturelles portent au bien ; mais qui au milieu de la pétulance & de l'effervescence du premier âge, donne cependant des symptômes de discernement, conserve un certain maintien qui prévient en sa faveur, & sait garder la mesure en toutes choses, avec un tact qui lui promet, pour un âge plus avancé, tous les avantages de la raison & de la sagesse.

EMILIE.

Eh bien, Maman, suis-je une fille bien née ?

LA MERE.

Je l'espere.

EMILIE.

J'ai donc du tact ?

LA MERE.

C'est à vous à me le faire voir.

EMILIE.

Et comment ?

LA MERE.

En me prouvant que vous sentez en toute occasion la convenance des lieux, des temps, des personnes : car ce qui est bien dans un moment est très-déplacé dans un autre ; en montrant de la réserve & de la réflexion jusques dans vos folies. Le tact se manifeste machinalement dans les plus petites choses. Par exemple, si ce monsieur qui a la complaisance de s'occuper de vous, vous regardait comme une marionete, le livre aurait raison, & j'en serais fort affligée, parce qu'il me rappellerait Mademoiselle d'Orville.

EMILIE.

N'ayez pas peur, ma chere Maman. Il me traite comme un enfant, & non pas comme une marionete.

LA MERE.

En ce cas tout est bien; mais par où le jugez-vous?

EMILIE.

C'est que, quoique nous jouions toujours ensemble, il s'intéresse vraiment à mes progrès. Voyez comme il assiste à mes exercices des premiers du mois, & comme il est content, quand j'ai mérité la croix: à voir son air de satisfaction, on croirait que c'est lui qui va la porter.

LA MERE.

Oh pour le coup, voilà des faits; & je vois bien que je puis être tranquille, & qu'il n'est pas nécessaire que je me mêle de vos affaires avec lui.

EMILIE.

Et puis, laissez-moi faire. Je m'en

vais à l'avenir prendre bien garde aussi à mon maintien.... Cela m'ennuiera peut-être un peu ; mais n'importe, pourvu que je vous plaise... Ah, Maman, vraiment, voilà ce que c'est que de jaser.... J'ai oublié.... Ma bonne m'a dit de vous prier, si vous envoyez à Paris, de faire passer chez la couturiere.

LA MERE.

Voilà un terrible tort de ces quatre élémens & de tout ce qui s'en est suivi, de nous avoir fait oublier la couturiere.

EMILIE.

C'est qu'elle n'a pas apporté ma robe neuve, & elle l'avait promise pour aujourd'hui.

LA MERE.

Eh bien, apparemment qu'elle n'est pas finie ; ce sera pour un autre jour.

EMILIE.

Oh, c'eſt que je ſerai bien heureuſe, quand j'aurai ma robe neuve.

LA MERE.

Et qu'eſt-ce qu'une robe neuve peut faire au bonheur ?

EMILIE.

C'eſt que je ne ſuis pas fâchée d'être parée.

LA MERE.

Eſt-ce que vous n'avez jamais eu de chagrin les jours où vous avez été parée ? N'avez-vous jamais pleuré avec une robe neuve ?

EMILIE.

Pardonnez-moi, je ſais bien qu'elle ne fait rien aux chagrins.

LA MERE.

Eſt-ce que l'on vous accorde tout ce que vous voulez les jours de parure ?

EMILIE.

Non pas toujours.

LA MERE.

Eſt-ce que mes amis ou moi-même, nous faiſons plus d'attention à vous, quand vous avez une belle robe ?

EMILIE.

Mais non, Maman.

LA MERE.

Quelles ſont donc les occaſions où l'on s'occupe le plus de vous, où l'on vous accorde le plus facilement ce que vous déſirez, & où vous éprouvez cette ſatisfaction intérieure qui fait que vous êtes ſi contente de vous, de moi & des autres ?

EMILIE.

C'eſt, je crois, quand j'ai bien rempli tous mes devoirs, là tout couramment, ſans chercher midi à quatorze heures.

LA MERE.

En ce cas une robe neuve ne rend pas heureuſe; car on a beau être parée, on n'en a pas moins de chagrin,

quand on a des reproches à se faire. Et je vous ai vu souvent très-gaie, très-contente avec un petit foureau de toile, quelquefois même vers la fin du jour assez sale.

EMILIE.

Cependant, Maman, je vous assure qu'on a du plaisir à être parée. Demandez plutôt à Mademoiselle de Léry.

LA MERE.

Oui, un plaisir de vanité, auquel les petites filles attachent beaucoup de prix.

EMILIE.

Mais ne peut-on pas prendre le plaisir & laisser la vanité? Un plaisir est toujours une bonne chose.

LA MERE.

Oui, quand il est honnête & sensé, & qu'on le prend pour ce qu'il est.

EMILIE.

Comment pour ce qu'il est?

LA MERE.

C'est-à-dire, quand on ne le prend pas pour le bonheur.

EMILIE.

Oh le bonheur, c'est plus sérieux.

LA MERE.

Eh bien, puisque nous y sommes, cherchons un peu les conditions nécessaires au bonheur.

EMILIE.

Oui, cherchons.... J'allais dire quelque chose, mais je crois que je me trompe.

LA MERE.

Qu'est-ce que cela fait? Dites toujours. Ce n'est qu'en me disant ce qui vous passe par la tête, que vous apprendrez à penser juste.

EMILIE.

Oui, Maman; mais si je dis mal?

LA MERE.

Alors je vous en avertirai.

EMILIE.

Maman, c'eſt que je voulais dire : Cherchons les élémens du bonheur.

LA MERE.

Eh bien, vous auriez bien dit ; car c'eſt préciſément ce que je veux que vous trouviez.

EMILIE.

Mais le bonheur c'eſt une choſe.... Je voudrais le ſavoir.... Mais non, ce n'eſt pas une ſcience.

LA MERE.

Je crois que c'eſt la premiere de toutes les ſciences, celle qu'il importe le plus aux hommes de connaître.

EMILIE.

Eſt-elle bien difficile à apprendre ?

LA MERE.

Très-difficile & même impoſſible aux méchans ; mais très-aiſée pour ceux qui ſe ſervent de leur raiſon.

EMILIE.

Ah, Maman, j'eſpere qu'elle ne ſera pas difficile pour moi.

LA MERE.

Je l'eſpere auſſi. Nous avons déja vu que les beaux habits ne rendaient point heureux. Votre bonne n'a pas de fort beaux habits, elle n'eſt point riche : la croyez-vous heureuſe ?

EMILIE.

Oh ſûrement, Maman, car elle rit & chante toujours ; je ne l'ai jamais vu triſte.

LA MERE.

Tous ces payſans, tous ces domeſtiques que vous voyez danſer les dimanches à la porte du bois de Boulogne, vous les voyez contens, vous les voyez rire. Ils ne ſont cependant pas riches ; ce n'eſt qu'à force de travailler toute la ſemaine, qu'ils gagnent de quoi ſe nourrir & s'entretenir, eux & leurs enfans. Vous m'avez ſouvent

parlé de leur gaieté. Nous pouvons donc conclure que les richesses ne sont sûrement pas nécessaires au bonheur.

EMILIE.

Mais qu'est-ce qui fait que tous ces pauvres gens sont contens ?

LA MERE.

Voyez, dites-moi votre idée.

EMILIE.

Mais je crois que c'est parce qu'ils ont bien travaillé, & parce que l'on est content d'eux.

LA MERE.

Vous avez raison. Eh bien, quel sera donc le premier élément du bonheur dans tous les âges & dans toutes les conditions ?

EMILIE.

Ce sera d'avoir rempli son devoir & d'être content de soi; n'est-ce pas, Maman ?

LA MERE.

Cela est certain. On peut jouir de

tous les avantages extérieurs, de grandes richesses, d'une bonne santé, & cependant n'être point heureux. Mais sans biens, avec une santé faible, telle que vous m'en voyez, on peut se trouver heureux : car le vrai bonheur dépend de nous-mêmes.

EMILIE.

Oui, il n'y a qu'à être bien sage.

LA MERE.

Et il n'y a pas de bonheur sans sagesse ou quand on n'a pas rempli ses devoirs, parce qu'alors on n'est content ni de soi ni des autres.

EMILIE.

Voilà pourquoi les méchans ne sont pas heureux, n'est-ce pas, Maman?... Bon, voilà du monde!

LA MERE.

Je n'en suis pas fâchée, nous avons assez jasé aujourd'hui; il est temps de songer à vos petits devoirs, puisqu'il n'y a point de bonheur sans eux.

EMILIE.

Maman, j'ai encore quelque chose à vous dire sur le bonheur que je n'entends pas bien ; demain vous me permettrez de vous le dire, n'est-ce pas ?

LA MERE.

Oui, vous savez que je cause tant qu'on veut.

EMILIE.

En attendant je vais apprendre mon évangile.



SEPTIEME CONVERSATION.

LA MERE.

Eh bien, Emilie, qu'est-ce que vous vouliez me dire ?

EMILIE.

Quoi, Maman ? Je ne sais pas.

LA MERE.

Il y avait quelque chose sur le bonheur que vous n'entendiez pas.

EMILIE.

Maman, je ne m'en souviens plus.

LA MERE.

Ce sera pour quand vous vous en souviendrez.

EMILIE.

Si vous eussiez eu la bonté de causer hier & avant-hier avec moi, ma chere

Maman, je m'en ferais fouvenue; mais à préfent.....

LA MERE.

Et qu'eft-ce qui m'en a empêchée ?

EMILIE.

Maman, je le fais bien, c'eft ma faute, c'eft que je ne l'ai pas mérité.

LA MERE.

Ah, ah! Je croyais tout fimplement en avoir été empêchée par mes affaires. Vous m'apprenez que je vous ai boudée.

EMILIE.

Mais oui, Maman. N'avez-vous pas remarqué que j'ai tourné longtemps pour entamer une converfation? Vous m'avez toujours dit d'un air diftrait : *Allez, Mademoifelle, je n'ai rien à vous dire pour le préfent.* Eft-ce que les affaires donnent ce ton de féchereffe ?

LA MERE.

Je ne me le rappelle pas; mais je ne

ſois pas fâchée que vous regardiez nos petites cauſeries comme une récompenſe, & que vous vous en appercevicz lorſqu'elle vous manque.

EMILIE.

Je vous aſſure, Maman, que cela ne fait pas plaiſir.

LA MERE.

Je le ſais. Tout a donc été aſſez de travers ces deux jours paſſés ?

EMILIE.

J'avais pourtant grande envie de bien faire ; mais je n'ai jamais pu.

LA MERE.

Et pourquoi n'avez-vous pas pu ?

EMILIE.

Je l'ignore, Maman, je n'étais pas en train de rien faire ; quand je voulais mettre les yeux ſur mon livre, mon eſprit galopait & s'en allait, je ne ſais où.

LA MERE.

Mais, mon enfant, s'il n'y avait

qu'à dire : Je ne suis pas en train, on ne ferait presque jamais rien. Quand on se sent moins de disposition, on a une raison de plus pour s'appliquer davantage, pour se donner plus de peine, pour redoubler d'efforts & d'attention.

EMILIE.

Mais, Maman, on n'est pas toujours également disposé, Papa vous l'a dit.

LA MERE.

Cela excuse, mais ne justifie pas. Croyez-vous que je sois toujours disposée à causer ou à jouer avec vous ? Vous m'avez vu souvent malade & souffrante, j'ai souvent la tête remplie d'affaires ; eh bien, je les oublie pour m'occuper, même de vos amusemens. Si j'écoutais alors mes dispositions, je vous renverrais, vous, votre poupée & votre petit ménage.

EMILIE.

C'est que vous avez trop de bonté pour votre petite Emilie.

LA MERE.

C'eſt qu'on ne mérite point d'eſtime, ſi l'on ne ſait pas ſe vaincre. Que dirait-on de Monſieur le Premier Préſident, ſi au moment où l'audience eſt aſſemblée pour entendre & juger un procès, il faiſait dire qu'il n'eſt pas en train, & qu'il n'y a qu'à revenir ſous huit jours? Que diriez-vous du cuiſinier, ſi lorſque vous attendez votre dîner, il vous faiſait dire qu'il n'eſt pas en train, & que ce ſera pour une autre fois? Vous voyez que dans les fonctions les plus importantes de la ſociété, comme dans les plus ordinaires de la vie, perſonne n'eſt en droit de ſe conſulter, s'il eſt en train pour faire ſon devoir.

EMILIE.

Mais comment donc faire?

LA MERE.

On s'accoutume dès l'enfance à vaincre ſa pareſſe & à faire ce que l'on

doit faire, quelque chose qu'il en coûte; car quand on est Premier Président, il n'en est plus temps. Je vous l'ai déja dit, c'est cet effort que l'on fait sur soi-même, qui devient vertu, & qui forme peu-à-peu le caractere.

EMILIE.

Eh bien, Maman, je formerai mon caractere, je vous le promets.

LA MERE.

Il faut, lorsque vous vous sentez portée à la distraction, vous placer de maniere que vous ne voyiez rien de ce qui se passe autour de vous; il faut, si vous apprenez par cœur, apprendre tout haut, afin qu'on vous avertisse, s'il vous prend une distraction, & si vous cessez de répéter sans vous en appercevoir; il faut enfin montrer de la bonne volonté, si l'on veut obtenir de l'indulgence. S'il ne dépend pas de vous d'être bien ou mal disposée, il dépend toujours de vous de ne

pas vous laisser aller à l'humeur à cause de vos propres torts.

EMILIE.

Cela est bien vrai; mais c'est qu'on est si mécontent, si mal à son aise! vous ne sauriez croire comme on passe mal son temps. Je suis bien heureuse, Maman, que vous n'ayez pas reçu de visites, car j'aurais fait une triste figure; & je suis bien sûre que vous me gardez le secret de mes bêtises.

LA MERE.

Oh certainement. La bonne réputation d'une jeune personne est son bien le plus précieux, c'est ce qu'elle doit chérir comme sa vie; & lorsqu'une fois l'on est prévenu contre elle, il lui est si difficile de la rétablir, que je n'ai garde d'aller dire vos défauts, tant que je conserverai l'espérance de vous en voir corrigée.

EMILIE.

Pourquoi la bonne réputation d'une

jeune perſonne eſt-elle ce qu'elle doit chérir le plus, Maman ?

LA MERE.

Pourquoi êtes-vous ſi fâchée, quand on parle des fautes que vous avez faites ?

EMILIE.

C'eſt que je voudrais qu'on dît toujours du bien de moi.

LA MERE.

Et pourquoi ?

EMILIE.

Mais, ſi l'on s'imagine que j'ai l'habitude de mal faire, on croira que je ne vaux rien.

LA MERE.

Eh bien, la bonne réputation eſt donc précieuſe, parce qu'on ne peut ſe paſſer de la bonne opinion des autres.

EMILIE.

Cela eſt vrai; mais pourquoi ne peut-on s'en paſſer ?

LA MERE.

Je vous le demande, puiſque vous craignez ſi fort qu'on ne ſuppoſe que vous ne valez rien. Ne ſommes-nous pas convenues ces jours paſſés que les hommes avaient beſoin les uns des autres ?

EMILIE.

Oui, Maman.

LA MERE.

Or ſi ceux dont vous avez beſoin n'ont pas bonne opinion de vous ?

EMILIE.

Cela ſera fâcheux.

LA MERE.

Croyez-vous qu'ils mettront le même intérêt aux ſervices que vous en attendez, que s'ils vous croyaient une perſonne accomplie ?

EMILIE.

Non, Maman.

LA MERE.

Vos maîtres, par exemple, vous

en attendez quelques soins, je pense?

EMILIE.

Oui, certes.

LA MERE.

Croyez-vous qu'ils mettent autant de zele & d'empressement à enseigner un enfant maussade qu'un enfant aimable & appliqué?

EMILIE.

Non sûrement.

LA MERE.

Vous ne vous souciez donc pas d'être l'enfant maussade?

EMILIE.

Dieu m'en préserve!

LA MERE.

Pourriez-vous être à votre aise avec quelqu'un qui aurait mauvaise opinion de vous?

EMILIE.

Je ne le crois pas.

LA MERE.

L'opinion que l'on a d'une personne

décide, pour ainsi dire, de sa destinée dans la tête des autres ; c'est sur elle qu'on mesure l'estime ou l'amitié qu'on lui réserve ; c'est elle qui établit la réputation : or une jeune personne n'est connue que par sa réputation.

EMILIE.

Comment cela, Maman ?

LA MERE.

C'est qu'elle ne paraît dans le monde que rarement, & toujours sous la sauve-garde de ses parens ; on ne l'entend presque pas parler, on ne la voit jamais agir ; on ne peut donc se former une opinion sur elle que d'après ce que l'on en entend dire par ceux qui l'approchent dans l'intérieur de la maison.

EMILIE.

Oui, par les domestiques.

LA MERE.

Par les domestiques, par les maîtres, par tous ceux qui la voient de près.

EMILIE.

Mais ſi tous ces gens-là ne diſent pas vrai ?

LA MERE.

Quel intérêt auraient-ils à déguiſer la vérité ? N'y a-t-il pas bien plus de plaiſir à dire le bien qu'à découvrir le mal ? Et qui oſerait inventer ou ſuppoſer le mal qui n'exiſte pas ? Le menſonge eſt un vice ſi affreux qu'il ne ſe rencontre pas communément ; contre un menteur la vérité trouve dans tous les honnêtes gens des défenſeurs qui le démaſquent.

EMILIE.

Qui le démaſquent ! Eſt-ce que le menſonge met un maſque ?

LA MERE.

Non, c'eſt une façon de parler. Vous ſavez bien qu'un maſque cache les traits du viſage.

EMILIE.

Oui, Maman.

LA MERE.

Eh bien, le mensonge cache ainsi les traits de la vérité ; & comme un menteur veut être cru, on dit qu'il les emprunte & qu'il les contrefait.

EMILIE.

Ah oui, & ceux qui prouvent qu'il a menti, le démasquent. Mais, Maman, est-ce qu'un mensonge est toujours découvert ?

LA MERE.

Toujours.

EMILIE.

C'est donc bête de mentir ?

LA MERE.

Sans doute, parce qu'un peu plutôt, un peu plus tard, la vérité se découvre nécessairement.

EMILIE.

Et puis le menteur est bien sot & bien attrapé ; n'est-ce pas ?

LA MERE.

Attrapé & puni autant qu'il le mé-

rite; car il est bête, comme vous dites, de croire qu'on pourra long-temps faire passer le mensonge pour la vérité. Et puis, personne ne veut avoir à faire à un menteur; il est déshonoré; il perd la confiance de tout le monde; on ne le croit plus sur rien.

EMILIE.

Mais pourquoi déshonoré?

LA MERE.

Parce qu'il s'est placé lui-même, de son propre choix, parmi les hommes les plus méprisables. Le mensonge est un vice si bas, si avilissant, qu'on ne se permet pas même d'en soupçonner un homme, quelque abject qu'il soit, bien moins encore les gens bien nés.

EMILIE.

Qu'est-ce que c'est que des gens bien nés?

LA MERE.

Je vous l'ai déja dit, ce sont ceux qui naissent avec le penchant à la

vertu. On se sert aussi de cette expression pour désigner ceux qui ne sont pas nés dans une condition obscure ou basse.

EMILIE.

Et qu'est-ce que c'est que d'être déshonoré ?

LA MERE.

C'est avoir perdu l'estime de ses semblables, soit par ses actions, soit par sa façon de penser ; c'est s'être dégradé, & avoir mérité de descendre dans l'opinion des autres au dessous de l'état où le sort nous a mis.

EMILIE.

Mais, Maman, vos gens diront ce que vous voudrez.... Si vous les priiez de ne rien dire de fâcheux sur mon compte.

LA MERE.

Comment, vous pourriez vous abaisser jusqu'à prier des domestiques

de ne pas parler de vous ? Voyez comme une faute peut avilir.

EMILIE.

Mais, s'ils en parlent, cela me fera tort.

LA MERE.

Eh bien, c'eſt la ſuite néceſſaire des fautes. La peut-on prévenir par une baſſeſſe ? C'eſt ajouter à une premiere faute une faute plus grave & bien plus humiliante.

EMILIE.

Il n'y a point de profit à cela.

LA MERE.

Il y a celui que les gens dont on redoute l'indiſcrétion, au lieu d'une faute, en ont deux à divulguer. Car vous croyez bien qu'ils ſe vanteront des inſtances qu'on leur aura faites pour obtenir leur ſilence.

EMILIE.

Voilà un cruel inconvénient, auquel je n'avais pas penſé.

LA

LA MERE.

Ne penséz-vous pas qu'il est plus court de ne pas faire de fautes, de faire bien, là tout simplement, tout naturellement ?

EMILIE.

En vérité, Maman, je le pensais en ce moment.

LA MERE.

Voyez comme c'est commode. On n'a rien à cacher, rien à déguiser. On dort bien tranquillement, & le lendemain on se leve la tête haute ; on ne craint pas qu'on parle de nous, ou si quelqu'un en veut parler absolument, tant mieux, il n'aura que du bien à dire.

EMILIE.

Ah, si je n'avais pas eu la bêtise de pleurer comme une petite folle, personne n'en aurait rien su.

LA MERE.

Et si on ne l'avait pas su, vous n'auriez pas été répréhensible ?

EMILIE.

Mais, pardonnez-moi.

LA MERE.

Le mal eſt-il qu'on ait ſu votre faute, ou que vous l'ayez commiſe?

EMILIE.

Le premier mal c'eſt bien de l'avoir faite; mais qu'elle ait été connue, c'en eſt un ſecond.

LA MERE.

Et qui n'exiſterait pas ſans le premier.

EMILIE.

Cela eſt vrai.

LA MERE.

Et puis, croyez-vous qu'il ſoit aiſé de ſe pardonner d'avoir mal fait, quand même la faute reſterait ignorée? Ne penſez-vous pas que ſi l'on prend l'habitude de faire des fautes ignorées, on en fera bientôt de publiques?

EMILIE.

Pourquoi cela, Maman?

LA MERE.

Parce que l'habitude, mon enfant, devient une seconde nature, dit le proverbe. Le premier jour que nous arrivons à la campagne & que nous quittons Paris, êtes-vous aussi en train de courir & de vous promener que quand nous y avons passé plusieurs mois, & que vous vous êtes promenée tous les jours ?

EMILIE.

Non, Maman.

LA MERE.

La premiere fois que vous avez joué au volant, y avez-vous joué aussi bien, & avez-vous jetté votre volant aussi haut que vous l'avez fait depuis ?

EMILIE.

Non, Maman.

LA MERE.

Qui donc vous a donné la facilité d'y jouer comme vous le faites à pré-

ſent, & de faire des promenades auſſi longues ſans vous fatiguer ?

EMILIE.

Je ne ſais pas.

LA MERE.

C'eſt qu'en vous promenant habituellement, vous acquérez la force de faire tous les jours un peu plus de chemin, & vous parvenez enfin à faire de très-grandes courſes ſans vous fatiguer, parce que vous fortifiez votre corps par un exercice continuel.

EMILIE.

Si j'étais pluſieurs jours ſans marcher, je ne pourrais donc plus aller à Saint-Cloud ?

LA MERE.

Cela vous ſerait beaucoup plus difficile, & vous reviendriez ſi laſſe que cela vous dégoûterait peut-être de la promenade. Vous éprouvez la même choſe pour vos leçons ; quand vous avez été quelques jours ſans apprendre

par cœur, vous n'apprenez plus aussi facilement.

ÉMILIE.

Oui, parce que j'en ai perdu l'habitude; n'est-ce pas ?

LA MERE.

Tout juste; & il en est de l'exercice des vertus, comme de l'exercice du corps & de l'esprit.

ÉMILIE.

Bon!

LA MERE.

Sans doute. Si vous ne vous exercez pas seule & volontairement à bien remplir vos devoirs, sans prendre garde à la disposition où vous vous trouvez, & sans penser au blâme ou à l'éloge qui pourra vous en revenir; si vous n'aimez pas à mériter votre propre approbation autant que la mienne ou celle de tout le monde, vous n'acquerrez jamais de force sur vous-même; vous ferez des fautes en

public, parce que vous n'aurez pas contracté l'habitude de bien faire étant seule, & vous finirez par n'avoir l'approbation de personne.

EMILIE.

Et bien, je sens cela par exemple; cela est vrai; quand j'ai bien fait plusieurs jours de suite, j'ai moins de peine à étudier; & quand j'ai bien étudié, je n'ai pas d'humeur.

LA MERE.

C'est que rien n'en donne comme d'être mécontent de soi.

EMILIE.

Cela pourrait bien être.

LA MERE.

A votre place je prendrais l'habitude de faire toujours le mieux qu'il me serait possible.

EMILIE.

C'est bien mon projet.

LA MERE.

D'autant que vos devoirs ne sont

pas si pénibles, & que je ne connais point d'enfant moins accablé de leçons & d'études.

EMILIE.

Mais, Maman, ce n'est pas ma faute. Vous me refusez la moitié des maîtres que je vous demande.

LA MERE.

J'aime mieux qu'on fasse peu & bien.

EMILIE.

Et qu'il reste du temps pour sauter, danser, travailler au potager, arroser le parterre; n'est-ce pas?

LA MERE.

Et m'importuner. Lorsque vous aurez douze ou quatorze ans & une santé de fer, je vous donnerai tous les maîtres que vous désirerez.

EMILIE.

Allons, c'est me renvoyer bien loin, il faut prendre patience.... Mais, Maman, comment fait-on pour se

garantir du danger des fautes cachées ?

LA MERE.

Quand on eſt jeune, on a une amie éclairée & tendre, à laquelle on ne cache rien de ce qu'on fait, que ce ſoit bien ou mal.

EMILIE.

Ah, Maman, je l'ai cette amie ; je vous promets que je vous dirai tout.

LA MERE.

N'avez-vous jamais remarqué une choſe ?

EMILIE.

Quoi, Maman ?

LA MERE.

C'eſt qu'une faute a toujours des ſuites fâcheuſes, & qu'on n'en eſt pas quitte pour dire : Je ne la ferai plus.

EMILIE.

Je n'avais jamais remarqué cela.

LA MERE.

Voyez vous-même. Repaſſez dans votre eſprit tous les torts que vous

avez eus, & vous connaîtrez bientôt que quand même votre faute serait restée ignorée, vous n'en auriez pas pour cela évité les suites.

EMILIE.

Mais, quand j'ai eu de l'humeur & de l'impatience, si on ne l'avait pas su, qu'est-ce qui m'en serait arrivé?

LA MERE.

Premiérement que l'humeur & l'impatience nuisent à la santé. Que tout ce que l'on fait avec humeur & impatience est mal fait & maussade, & que c'est par conséquent à recommencer. Que quand on s'y laisse aller, on prend par dépit & par déraison toujours le plus mauvais parti dans ce que l'on a à faire. Il en serait de même si vous restiez étourdie, inappliquée, indocile. Supposé que personne ne sût rien de votre conduite, tout le monde, en vous voyant, n'en devinerait pas moins

que vous n'avez pas répondu à l'éducation qu'on vous a donnée.

EMILIE.

Ainsi tout se fait ou se devine?

LA MERE.

Oui, tôt ou tard, tout ce qui est, se découvre & se fait.

EMILIE.

Hier, Maman, quand je me suis levée, j'ai dit à ma bonne : *Aujourd'hui je jouerai toute la journée, & je serai bien heureuse*; & point du tout, toutes les fois que je dis cela, tout va de travers.

LA MERE.

Ce n'est pas de faire le projet d'être heureuse qui vous porte malheur; c'est que vous vous trompez sur les moyens.

EMILIE.

Comment se trompe-t-on sur les moyens?

LA MERE.

Quand vous voulez aller promptement de la porte de Boulogne à la Muette, quel chemin prenez-vous ?

EMILIE.

Je vais tout droit au rond de Mortemar, & puis encore tout droit à la Muette.

LA MERE.

Et si, voulant arriver promptement, vous preniez d'abord le chemin de la porte Maillot, pour vous rendre par des allées détournées au rond de Mortemar ?

EMILIE.

Mais, je n'y arriverais pas si vîte.

LA MERE.

Et pourquoi ?

EMILIE.

C'est qu'il y a plus de chemin.

LA MERE.

Ainsi vous vous seriez trompée sur les moyens d'arriver promptement à

la Muette. C'eſt à-peu-près de même que vous vous trompez ſur les moyens d'arriver au bonheur ; il eſt à droite ; & vous prenez à gauche.

EMILIE.

Mais comment ſe trompe-t-on à ce point ?

LA MERE.

Par légéreté, par ignorance. C'eſt que vous n'avez pas des idées aſſez juſtes ſur ce qui vous eſt utile, & que vous entendez mal vos intérêts.

EMILIE.

Mais comment fait-on pour les bien entendre ?

LA MERE.

On cauſe avec ſon amie en queſtion; on réfléchit, & l'on fait ſon profit de ce que l'on entend & qu'on ſent être vrai.

EMILIE.

Voilà un remede fort agréable, ma chere Maman... Mais à propos, ſavez-vous qu'on dit que ce petit Dupleſſis

n'écoute jamais sa mere, & que son pere le bat toute la journée. Au reste, je ne l'ai pas vu. Je ne sais pas ce que font les laquais. Vous m'avez dit qu'il ne fallait pas leur parler sans nécessité... Maman... Bon! je ne sais plus ce que je voulais dire... Irons-nous promener aujourd'hui?

LA MERE.

S'il fait beau.

EMILIE.

Oh, je crois qu'il fera beau, il faut aller bien loin, bien loin... Ah, si vous vouliez, Maman, nous irions boire du lait à cette ferme, & puis vous me diriez comment il faut faire pour ne me plus tromper sur les moyens.

LA MERE.

Et sur quels moyens voulez-vous apprendre à ne vous plus tromper?

EMILIE.

Mais sur ce que nous avons dit,

Maman; c'eſt pour n'être pas attrapée quand je veux être heureuſe, quand je me propoſe, par exemple, de jouer toute la journée.

LA MERE.

Mais premiérement, c'eſt qu'on n'eſt pas heureuſe, en jouant toute la journée.

EMILIE.

Pourquoi donc?

LA MERE.

Parce que le jeu ne fait plaiſir qu'autant qu'il délaſſe d'une occupation ſérieuſe.

EMILIE.

Bon! Je croyais que rien n'était ſi joli que de jouer toujours.

LA MERE.

Et moi je crois qu'il n'y a rien de ſi ennuyeux que de vouloir toujours s'amuſer. Si vous n'aviez autre choſe pour votre amuſement que votre pou-

pêe & votre petit ménage, n'en feriez-vous pas bientôt laffe ?

EMILIE.

Oui ; mais je change de jeu.

LA MERE.

Et après l'avoir changé, vous vous en laffez de même.

EMILIE.

Ah, cela eft vrai pourtant. Quand j'ai quelquefois joué toute la journée, il y a des momens où je ne fais plus que faire de mon corps.

LA MERE.

Savez-vous pourquoi ?

EMILIE.

Non, Maman.

LA MERE.

Parce que vous n'avez rien fu faire de votre efprit qui demande auffi à travailler. Et moi, je vous ai laiffé faire, & je me fuis dit : Son expérience lui apprendra mieux que moi que le nombre des amufemens eft très-borné,

que pour y trouver toujours un plaisir sûr, il faut les faire précéder de travail, & que ce n'est qu'à ce prix qu'on n'est jamais ni désœuvré ni ennuyé.

EMILIE.

Je vous jure, Maman, que vous parlez comme l'évangile.

LA MERE.

Parce que vous avez été quelquefois heureuse, en jouant après avoir bien rempli vos devoirs, vous dites, il n'y a qu'à toujours jouer. Cela est-il sensé?

EMILIE.

Mais, Maman, vous savez donc tout ce que je pense?

LA MERE.

A-peu-près.

EMILIE.

Et comment faites-vous?

LA MERE.

Je tâche de me rappeller ce que je pensais à votre âge.

EMILIE.

Bon ! Eſt-ce que vous me reſſembliez ?

LA MERE.

Mais les enfans ſe reſſemblent beaucoup. N'eſt-il pas vrai que l'objet de tous vos déſirs eſt de vous éviter de la peine & de vous procurer du plaiſir ?

EMILIE.

Oui, Maman.

LA MERE.

Quand vous faites vos devoirs avec négligence, avec pareſſe, quelle eſt l'idée qui vous occupe ?

EMILIE.

C'eſt que je redoute la peine qu'il faut que je me donne.

LA MERE.

Et que vous aimeriez mieux jouer, chanter, danſer, ou, ce qui pis eſt, baguenauder.

EMILIE.

Cela eſt vrai.

LA MERE.

C'eſt donc pour éviter la peine & pour avoir du plaiſir plus vîte, que vous faites mal. Qu'en arrive-t-il ?

EMILIE.

Ah, il en arrive tout le contraire.

LA MERE.

Mal faire prend plus de temps que de bien faire; n'eſt-il pas vrai ?

EMILIE.

Et puis l'humeur me gagne.

LA MERE.

Et dès ce moment, on fait tout de travers, & l'on eſt, je crois, bien contente de ſoi.

EMILIE.

Oh, à faire pitié. Et puis, quand on eſt dans cet état, il faut ſe préſenter devant vous.

LA MERE.

Et moi, je vous demande : Emilie, êtes-vous contente ?

EMILIE.

Maman, c'eſt une terrible queſtion. Et puis, mon coup-d'œil vous répond. Et puis, il vous prend un ſilence. Ah le cruel ſilence! Pourquoi donc ne me grondez-vous pas bien fort?

LA MERE.

C'eſt que je ne ſais pas gronder quand je ſuis affligée.

EMILIE.

Cependant cela me ferait bien plaiſir. Mais vous n'avez pas pitié de votre Emilie.

LA MERE.

Parce que je ne la gronde pas?

EMILIE.

Mais oui; cela fait durer la peine tout le jour, & ſouvent une partie de la nuit.

LA MERE.

Et adieu les jeux & les plaiſirs.

EMILIE.

Et le contentement.

LA MERE.

Et tout cela, pour s'éviter de la peine & pour ſe procurer du plaiſir !

EMILIE.

C'eſt que ce que je veux me ferait plaiſir, au moins ſuivant mon idée, & que ce qu'on exige de moi, ne m'en fait pas.

LA MERE.

Mais ſi vous diſiez : Allons, courage ! un mauvais quart-d'heure eſt bientôt paſſé. Ne ſoyons pas diſtraite. Un peu d'attention, un peu d'application ! Allons ! allons !

EMILIE.

Ah, quand cela m'arrive, mes devoirs ſont faits dans un clin-d'œil ; je ſuis heureuſe, heureuſe... Tenez, ma petite Maman, je ſens là quelque choſe dans mon cœur qui me rend ſi aiſe, ſi aiſe !... Oh, comme je ſuis gaie & contente !

LA MERE.

Ainsi, quand vous faites le contraire, vous vous trompez évidemment sur les moyens qui menent au bonheur. Ne ferait-il pas plus sage, dans ce cas, de se dire : Au lieu du bien que je cherche, il va m'arriver malheur, si je me laisse aller à ma fantaisie ; & si au contraire je sais la vaincre, je jouirai d'un bonheur plus grand que celui auquel je renonce.

EMILIE.

Et lequel donc ?

LA MERE.

Le plus grand de tous, celui qu'il n'est au pouvoir de personne de vous faire perdre, quand une fois vous l'avez.

EMILIE.

Maman, apprenez-moi donc vîte ce que c'est.

LA MERE.

Mais c'est vous qui me l'avez appris.

C'eſt d'être contente de vous, de ſentir là au cœur ce qui vous rend ſi aiſe. Je ne ſais comment on a le courage de ſe priver d'un ſi grand bonheur.

EMILIE.

Oh, c'eſt vrai, c'eſt le plus grand plaiſir quand j'ai là au cœur je ne ſais quoi qui me fait rire toute ſeule. Comment cela s'appelle-t-il, Maman?

LA MERE.

Cela s'appelle la joie de la bonne conſcience.

EMILIE.

Qu'eſt-ce que c'eſt que la conſcience?

LA MERE.

C'eſt un ſentiment intérieur qui nous avertit, malgré nous, de notre conduite.

EMILIE.

Quoi, eſt-ce que cela parle?

LA MERE.

Non-ſeulement cela parle, mais cela crie au dedans de nous, & nous met

fort mal à notre aiſe, quand nous avons fait une faute, même ignorée ; cela nous fait auſſi rougir des louanges qu'on nous donne, quand nous ne les méritons pas.

EMILIE.

Et quand nous les méritons, qu'eſt-ce que dit la conſcience ?

LA MERE.

Elle approuve, & c'eſt ſon approbation qui nous rend la louange vraiment agréable. Car puiſqu'elle nous rend heureux toute ſeule, & indépendament de l'approbation des autres, & que celle-ci au contraire ne nous flatte pas un inſtant ſi notre conſcience la contredit, vous jugez combien il eſt important qu'elle ſoit contente. Vous ſentez auſſi pourquoi une faute n'eſt pas moins fâcheuſe quand elle eſt ignorée, que lorſqu'elle eſt connue ; & pourquoi une bonne action nous procure tout autant de ſatisfaction quand

elle eſt cachée, que lorſqu'elle eſt ſue. C'eſt qu'au moment où l'on s'y attend le moins, notre conſcience ſe met à crier, nous fait des reproches, ou nous approuve, & nous met par conſéquent bien ou mal à notre aiſe.

EMILIE.

Je l'ai entendue quelquefois, Maman; mais il me ſemble qu'elle ne crie pas ſi fort quand elle loue que lorſqu'elle blâme.

LA MERE.

Et elle fait très-bien. Quand elle a loué, il ne reſte rien à faire qu'à jouir de ſa louange; mais quand elle blâme, il reſte à ſe corriger, & ſi elle criait moins fort, peut-être ne s'y déterminerait-on pas, du moins tout de ſuite.

EMILIE.

Il faut donc toujours l'écouter?

LA MERE.

Et chercher à entendre ce qu'elle dit. C'eſt un guide ſûr, qui ne nous

abandonne pas; c'eſt une amie que nous avons toujours avec nous, & qu'on ne ſaurait trop ménager. Il ne ſuffit pas de l'écouter, il faut s'accoutumer à queſtionner cette amie pluſieurs fois dans le jour, & la prier de nous dire ſon avis ſur nos actions.

EMILIE.

C'eſt drôle, quelque choſe qui parle comme cela tout bas en nous-mêmes! Je vous promets, Maman, que je lui parlerai tous les jours, je lui demanderai bien exactement: *Ma conſcience, êtes-vous contente?*

LA MERE.

Et ſi elle répond: *Non, Mademoiſelle?*

EMILIE.

Oh, je lui apprendrai bien à dire, & encore bien haut: *Oui.*

HUITIEME CONVERSATION.

EMILIE.

MAMAN, savez-vous que le petit Duplessis est mort ?

LA MERE.

Oui, je le sais.

EMILIE.

C'est donc pour cela que sa mere est venue ce matin ?

LA MERE.

Oui. Et savez-vous la cause de la mort de son fils ?

EMILIE.

Non, Maman.

LA MERE.

Il est mort pour s'être obstiné à cacher à sa mere une faute qu'il avait faite.

EMILIE.

Comment donc cela, Maman ?

LA MERE.

Il y a environ cinq ou six semaines que cette pauvre femme, ayant à sortir, avait enfermé cet enfant dans sa chambre suivant son usage.

EMILIE.

Voilà un usage que je n'approuve pas.

LA MERE.

Ni moi non plus ; mais les pauvres gens y sont bien forcés quand leurs affaires l'exigent. La mere du petit Duplessis lui avait défendu de monter sur les chaises. Dès qu'il fut seul, il monta sur un fauteuil, & de là sur la commode, pour prendre un pot de confitures qu'il avait vu mettre sur une planche. Il en mangea tant qu'il put : en descendant il tomba sur la tête, & se fit grand mal ; mais il n'en voulut rien dire, de peur d'être grondé. Quel-

que temps après il lui prit de grands maux de tête & de la fievre. On le questionna beaucoup, pour savoir s'il n'avait pas fait de chute. N'en prévoyant pas la conséquence, il soutint toujours qu'il ne lui était rien arrivé: enfin deux jours avant sa mort il avoua tout, mais trop tard; le dépôt était formé dans la tête, & le mal sans remede.

EMILIE.

Et s'il l'avait dit tout de suite?

LA MERE.

On l'aurait sauvé sans doute.

EMILIE.

Et comment aurait-on fait?

LA MERE.

Une saignée immédiatement après la chute prévient le danger.

EMILIE.

Voilà une triste avanture!

LA MERE.

Vous voyez qu'une faute cachée

n'en eſt pas moins une faute, & pour être ignorée, n'en a pas moins ſes effets dont un enfant ne peut pas prévoir les conſéquences ſouvent funeſtes.

EMILIE.

Ah, je le vois de reſte, Maman; cela parle de ſoi-même, & d'une maniere aſſez frapante. Il eſt bon d'avoir cette amie.... vous ſavez bien?... à laquelle on puiſſe confier toutes ſes ſotiſes ſans ſcrupule.

LA MERE.

Et qui juge pour nous des ſuites qu'elles peuvent avoir, & qu'il eſt important de nous faire connaître.

EMILIE.

Afin de nous préſerver de notre perte; n'eſt-ce pas? Mais, Maman, puiſque cet enfant était ſi méchant, pourquoi ſa mere eſt-elle ſi affligée?

LA MERE.

C'eſt que la nature eſt plus forte que la raiſon; c'eſt que la tendreſſe

maternelle eſt le plus indomptable de tous les ſentimens ; c'eſt qu'une mere eſpere toujours que ſon enfant ſe corrigera, tant par les avis qu'il reçoit, que par ſa propre expérience.

EMILIE.

Maman, voulez-vous bien me dire ce que c'eſt que l'expérience ?

LA MERE.

Ce ſont les connaiſſances que nous acquérons par le ſouvenir de ce qui nous eſt arrivé. Par exemple, votre expérience vous a déja appris qu'il ne faut pas grimper ſur les échelles luiſantes, & qu'on eſt malheureux quand on ne fait pas le ſacrifice de ſes fantaiſies à ſes devoirs.

EMILIE.

Bon, voilà encore un mot que je n'entends pas. Qu'eſt-ce que c'eſt qu'un ſacrifice ?

LA MERE.

Vous faites donc des ſacrifices,

comme le Bourgeois Gentilhomme de la prose, sans le savoir ? Des sacrifices on en fait pour soi & pour les autres. Ceux que l'on fait pour soi consistent à renoncer à un avantage présent & souvent imaginaire, dont on s'est éxagéré le prix, pour s'en procurer un autre plus éloigné, mais plus grand, plus sûr & plus durable.

EMILIE.

Comment cela, Maman ?

LA MERE.

Quand vous quittez vos jeux pour aller travailler de grand cœur, vous faites le sacrifice d'un plaisir présent, pour vous en procurer un plus grand, plus éloigné, mais plus réel & plus solide.

EMILIE.

Lequel donc ?

LA MERE.

Celui de pouvoir aspirer un jour à être comptée parmi les personnes de

votre ſexe les plus eſtimées & les plus aimables peut-être.

EMILIE.

Ah, je comprends cela fort bien à préſent, & cela vaut bien la peine.

LA MERE.

Cela s'appelle ſacrifier ſon plaiſir à ſon devoir; & vous voyez que c'eſt un bon calcul; car le profit eſt au bout.

EMILIE.

Mais, Maman, je ſerai donc un jour aimable peut-être?

LA MERE.

Peut-être, ſi vous continuez à cultiver votre eſprit & les talens que la nature peut vous avoir donnés. Car je n'ai jamais oui dire qu'on devînt aimable à force de pareſſe & d'inapplication.

EMILIE.

Ni moi non plus. Et les ſacrifices que l'on fait aux autres?

LA MERE.

Consistent à renoncer à un plaisir ou à un avantage personnel pour leur en procurer. C'est ce qu'on appelle la bonté. Quelquefois même on consent à son propre domage, on s'attire volontairement des peines pour en épargner aux autres, ou pour leur procurer un très-grand bien ; & cela s'appelle ou de la générosité, ou même de l'héroïsme, suivant que l'objet du sacrifice est plus ou moins grand.

EMILIE.

Et le profit est-il aussi au bout ?

LA MERE.

Sans doute, puisque la conscience avec laquelle, comme vous savez, il *nous* importe si fort d'être bien, nous inspire alors un grand fond d'estime pour nous-mêmes.

EMILIE.

Elle nous le dit tout bas ?

LA MERE.

Et elle ajoute que les autres ont raison de faire cas de nous. Et cette certitude d'avoir satisfait à l'élévation de notre ame & à la dignité de notre nature est une source de jouissances délicieuses.

EMILIE.

Maman, me permettez-vous de vous demander une chose ?

LA MERE.

Dites.

EMILIE.

Pourquoi avez-vous fait entrer la femme de Duplessis dans votre cabinet ?

LA MERE.

Que trouvez-vous de singulier à cela ?

EMILIE.

Mais vous l'avez fait asseoir.

LA MERE.

Eh bien ?

EMILIE.

Mais vous lui avez donné votre main. Elle s'est mise à pleurer ; les larmes vous sont venues aux yeux, & vous l'avez appellée mon enfant.

LA MERE.

Que concluez-vous de tout cela ?

EMILIE.

Je crois qu'elle était bien affligée, & que vous vouliez la consoler.

LA MERE.

Cela est vrai.

EMILIE.

Mais je croyais qu'il ne fallait pas causer avec les domestiques.

LA MERE.

Et pourquoi ne faut-il pas causer avec eux ?

EMILIE.

C'est qu'il n'y a pas grand profit à tirer de leur conversation.

LA MERE.

Mais lorsqu'il s'agit de leur bien,

lorſqu'il s'agit de les conſoler dans leurs peines ?

EMILIE.

Ah, cela change la theſe.

LA MERE.

Emilie n'a pas beſoin de cauſer avec eux; car comme ils n'ont pas eu les moyens d'être bien élevés, que pourrait-elle apprendre dans leur commerce ? Et moi, j'ai grand beſoin de cauſer avec eux, ſur-tout quand ils ſont affligés. Qui peut mieux les conſoler que moi ? Qui connaît mieux leur ſituation ? Rien ne rapproche les conditions comme le malheur. Demain je peux perdre mon enfant, & être plus malheureuſe que la femme de Dupleſſis ; & alors cette bonne femme ferait vraiſemblablement beaucoup plus affligée que je ne le ſuis de la perte de ſon fils.

EMILIE.

Et pourquoi cela, Maman ?

LA MERE.

Parce que les bons domeſtiques s'attachent plus à leur maître, qu'un bon maître ne peut s'attacher à eux. Nous avons trop d'objets d'attachement ſupérieurs à eux; ils n'en ont pas d'autre que nous. Voilà pourquoi un bon domeſtique mérite beaucoup d'eſtime.

EMILIE.

Je conçois cela.

LA MERE.

Son devoir eſt de nous ſervir, d'être ſoumis à nos ordres, exact & fidele; le nôtre, de le bien payer, de le traiter avec douceur & juſtice. Mais s'il nous donne journellement des preuves de zele, s'il nous ſert avec affection & attachement, n'eſt-il pas bien juſte que nous nous chargions de ſon bonheur autant qu'il dépend de nous?

EMILIE.

Cela eſt vrai. Mais comment faire,

puisqu'on ne peut jouer avec eux ?

LA MERE.

Ce n'est pas ce bonheur qu'ils attendent de nous. Ils n'ont besoin ni de jouer avec nous, ni d'être assis à côté de nous. Mais puisqu'ils nous servent bien, ils ont le droit d'être bien payés. Puisque leur état nous est nécessaire & qu'il les rapproche de la servitude, nous ne devons pas exiger d'eux au-delà de ce qu'ils peuvent faire. Puisque nous disposons d'eux entiérement en temps de santé, nous devons les soigner dans leurs maladies. Puisqu'ils sont hommes comme nous, nous devons les consoler quand ils ont de la peine. Puisqu'enfin nous leur sommes supérieurs en tout, notre conduite doit être pour eux une leçon continuelle de justice, d'ordre, de probité. Nous leur manquons, lorsque nous leur permettons de s'écarter de leur devoir. Notre exemple doit les tenir dans le

respect. En un mot, nous devons nous conduire avec eux comme un pere juste & bon se conduit avec ses enfans.

EMILIE.

Vous êtes donc ainsi le pere de toute la maison ?

LA MERE.

Votre pere & moi, nous sommes les chefs de la maison ; je suis votre mere, & j'en tiens lieu à tous ceux qui sont sous mes ordres.

EMILIE.

Voilà pourquoi tout le monde vous obéit ?

LA MERE.

Chaque maison compose une famille plus ou moins grande ; chaque famille a un chef qui la gouverne & la protege ; à qui l'on est convenu de s'en rapporter, qui veille aux intérêts de chacun, & à qui chacun est soumis.

EMILIE.

Et moi, Maman, qu'eſt-ce que je ſuis ?

LA MERE.

Vous êtes un des membres de la famille.

EMILIE.

Comment un des membres ? Je ſuis un membre, moi ?

LA MERE.

C'eſt une façon de parler. Comme on déſigne celui qui eſt le premier de la famille & qui la gouverne, par le *chef* qui veut dire *tête*, on continue la comparaiſon, & l'on appelle *membres* les autres perſonnes qui compoſent la famille.

EMILIE.

Les domeſtiques ſont donc auſſi des membres ?

LA MERE.

Sans doute, chacun dans ſa ſphere & dans la place qui lui eſt échue.

Ensuite, comme hommes, nous sommes tous à côté les uns des autres, c'est-à-dire, que toute créature humaine mérite notre bienveillance.

EMILIE.

Que veut dire bienveillance ?

LA MERE.

Le mot vous l'explique : *Bien vouloir, vouloir du bien.*

EMILIE.

Ah, c'est vrai ! Eh bien, Maman, il faut donc vouloir du bien à tout le monde ?

LA MERE.

Il me le semble, sur-tout si vous désirez que tout le monde vous veuille aussi du bien. Mais comme il y a différens états, différentes classes dans la société, que chaque classe vit entre elle dans l'égalité ; lorsque nous avons à faire aux hommes d'une autre classe que la nôtre, nous nous conduisons avec eux suivant leur rang. S'ils sont

d'une classe au dessus de la nôtre ; nous leur devons de la déférence, du respect ; s'ils sont au dessous, nous leur marquons de la politesse, des égards, de la bonté.

EMILIE.

Les classes, c'est comme au couvent ; n'est-ce pas ?

LA MERE.

Pourquoi pas ? Cela en peut du moins donner une idée. Au couvent c'est l'âge qui sépare les différentes classes ; il y a les grandes pensionaires, il y a les petites, il y a la classe des novices ; & vous savez que l'âge met une grande différence dans les égards qu'on se doit. Dans le monde il y a aussi différentes classes, & c'est la naissance & l'importance des fonctions qui décident du rang que chaque classe tient dans la société. Il y a la classe des gens de la cour, celle des

militaires, celle de la magiſtrature, celle du commerce; & l'on range dans la même claſſe les perſonnes de la même profeſſion. Par exemple, la profeſſion des armes eſt réſervée à la nobleſſe.

EMILIE.

Tous les militaires ſont donc de la même claſſe que mon papa?

LA MERE.

Oui, quoique dans le ſervice militaire il y ait différens grades & diverſes décorations.

EMILIE.

Qu'eſt-ce que c'eſt que des décorations?

LA MERE.

Des diſtinctions extérieures, le droit de porter les ordres du Roi, le cordon bleu, le cordon rouge, &c.

EMILIE.

A propos, Maman, qu'eſt-ce que

c'eſt que le Roi ? Il y a long-temps que je veux vous le demander.

LA MERE.

C'eſt le chef d'une grande famille.

EMILIE.

Ah, ah ! Voilà pourquoi tout le monde eſt obligé de lui obéir ? Eſt-ce que nous ſommes de ſa famille ? Tout le monde eſt-il de ſa famille ?

LA MERE.

Nous ſommes une des familles qu'il gouverne.

EMILIE.

Bon ! Il eſt donc le chef de toutes ſes familles ?

LA MERE.

Les habitans d'une ville ou d'un village ſont partagés par familles ; un pays eſt compoſé de beaucoup de villes & de villages ; un royaume eſt compoſé de pluſieurs pays ou provinces ; & le Roi eſt le chef de tout ſon royaume.

EMILIE.

Quoi, de toutes les familles ?

LA MERE.

Oui.

EMILIE.

Il a donc bien des affaires ?

LA MERE.

Il en a tant qu'il ne peut pas les faire ſeul.

EMILIE.

Et comment fait-il ?

LA MERE.

Il choiſit des perſonnes qu'il juge dignes de ſa confiance, & qui gouvernent ſon royaume ſous ſes ordres; & l'on eſt obligé de leur obéir, lorſqu'ils parlent au nom du Roi.

EMILIE.

Tenez, c'eſt comme votre maître d'hôtel à qui vous dites le matin tout ce que vous voulez qu'on faſſe dans la maiſon.

LA MERE.

Précisément. La comparaiſon n'eſt pas des plus nobles, mais n'importe.

EMILIE.

Et ceux qui gouvernent pour le Roi, les appelle-t-on auſſi des maîtres d'hôtel?

LA MERE.

Non, à moins qu'ils ne gouvernent ſa table; mais ce ſont des miniſtres, des gouverneurs, des commandans, des intendans, qui gouvernent les affaires de ſon royaume. Ils ont différens titres ſuivant leurs diverſes fonctions.

EMILIE.

Mais eſt-ce que tout ſon royaume eſt obligé de venir tous les matins ſavoir de ſes nouvelles, comme je viens ſavoir des vôtres?

LA MERE.

Avec un peu de réflexion vous verriez que cela eſt impoſſible.

EMILIE.

Aussi, Maman, je badine.

LA MERE.

Tous ses sujets ne peuvent être admis à cet honneur, & n'en ont pas besoin. Le droit de lui faire la cour est réservé aux Princes de son sang, c'est-à-dire, à ses parens; à ses ministres, aux premieres dignités & à la noblesse de son royaume.

EMILIE.

On lui doit donc bien du respect?

LA MERE.

Autant que vous m'en devez, & par la même raison.

EMILIE.

Et Monsieur le Dauphin, c'est son fils?

LA MERE.

Dauphin est le titre qu'on donne à l'héritier du trône de France, c'est-à-dire, à celui qui en ligne directe doit être Roi après celui qui regne.

EMILIE.

C'eſt beau d'être Roi ?

LA MERE.

Et ſur-tout de mériter le titre de bon Roi.

EMILIE.

Et pourquoi cela eſt-il ſi beau ?

LA MERE.

Parce qu'un bon Roi eſt le pere de ſon peuple, qu'il eſt ſouverainement juſte, qu'il fait la gloire de ſa nation, & que le bien public, c'eſt-à-dire, de tous les ordres de citoyens eſt ſon ouvrage, comme le bonheur d'une famille eſt l'ouvrage & l'occupation d'un bon pere.

EMILIE.

Le Roi eſt donc bien heureux ?

LA MERE.

Sans doute. Puiſque le bonheur eſt la récompenſe de tous ceux qui font du bien dans leur claſſe, jugez du bonheur de celui qui fait le bien général !

EMILIE.

EMILIE.

Il doit être bien aimable aussi ?

LA MERE.

Par la même raison. Mieux on remplit ses devoirs, plus on est heureux ; & plus on est content de soi, plus on est aimable pour les autres. Or quand on a rempli de tous les devoirs le plus important, je pense qu'on doit être souverainement aimable.

EMILIE.

Eh bien, je l'aime, sans l'avoir jamais vu. Pourquoi ne vient-il pas vous voir, Maman, puisque vous allez bien lui faire votre cour ?

LA MERE.

Le Roi ne va voir personne.

EMILIE.

Pourquoi ? Est-ce qu'il est malade ?

LA MERE.

C'est qu'il est par sa dignité si fort au dessus des autres, qu'il n'est pas

d'usage qu'il accorde cet honneur à des particuliers.

EMILIE.

Il a tort. Nous tâcherions de l'amuser ici, puisqu'il est bon & que nous l'aimons.

LA MERE.

Et s'il n'a pas besoin de nous pour s'amuser ?

EMILIE.

J'entends ; il a sa société comme vous avez la vôtre.

LA MERE.

Et sur-tout plus d'affaires que vous & moi.

EMILIE.

Eh bien, pourvu qu'il soit heureux, je suis aussi contente.

LA MERE.

D'autant que je verrais, je crois, ma petite jaseuse dans un bel embarras, si le Roi entrait ici.

EMILIE.

Mais oui, cela pourrait bien être... Le respect.... Et puis, Maman, quand on ne se connaît pas.... Le Roi est bien autre chose qu'un Maréchal de France.... Mais qu'est-ce qui fait qu'on est Roi ? Tout le monde peut-il être Roi ?

LA MERE.

C'est suivant les pays. En France c'est le plus proche parent du Roi en ligne directe qui lui succede ; ou pour vous dire la même chose dans les termes d'usage, en France, comme en beaucoup d'autres royaumes, la couronne est héréditaire. Il y a des pays où le peuple se choisit & s'élit un Roi ; c'est ce qui s'appelle un royaume électif. Chaque état a ses loix & ses usages.

EMILIE.

Maman, est-ce que Papa ne tient pas aussi lieu de pere à ses domestiques ?

connaissance fait quelquefois ; ils parlent au hazard.

EMILIE.

Oh, je m'en corrigerai, je ne parlerai plus de ce que je n'entends pas ; j'ai mon avis, & mon avis, c'est que je ne veux pas qu'on m'appelle Mademoiselle Gobemouche.... Ah, je voulais encore vous demander autre chose. Maman, quand est-ce que je lirai l'histoire de Titus & celle de Domitien ?

LA MERE.

Tout à l'heure, si vous voulez ; dès que vous aurez fini votre ouvrage.

EMILIE.

Oh, Maman, j'en ai encore un grand bout à finir : si vous vouliez, je lirais à présent, car cela ne sera pas fait d'une demi-heure.

LA MERE.

Je conviens que tout en jasant vous avez été assise assez long-temps ; je

voudrais cependant qu'avant de changer de place, vous finiffiez votre ouvrage.

EMILIE.

Maman, je vais le finir; mais pourquoi ne puis-je pas lire à préfent? Car il me femble que je finirais tout auffi bien mon ouvrage après avoir lu.

LA MERE.

Dans quelques années je ferai peut-être de votre avis; mais aujourd'hui je ne le puis pas encore.

EMILIE.

Pourquoi cela, Maman?

LA MERE.

C'eft que je crois que l'habitude de ne point interrompre ce que l'on fait, eft bonne & même très-effentielle à prendre de bonne heure, parce qu'elle peut influer fur toute votre vie. Or vous êtes tout jufte dans l'âge où l'on prend les habitudes que l'on conferve;

& si vous n'en prenez pas de bonnes, comment ferez-vous par la suite ?

EMILIE.

Allons, je vois bien que vous avez encore raison.

LA MERE.

Je conçois qu'à votre âge on aime à varier son travail : cependant il ne faut pas sauter d'une occupation à une autre sans cesse & sans raison.

EMILIE.

Oui, quand je joue, par exemple, il ne faut pas m'interrompre pour travailler ; & quand je travaille, il ne faut plus penser à jouer.

LA MERE.

Vous parlez comme un oracle. Et quand on quitte son ouvrage, il faut le serrer de même que quand on quitte ses jeux. Notre petit code dit : *Ne laissez rien traîner de tout ce qui a servi à votre amusement.*

EMILIE.

Oui. *Remettez chaque chose à sa place ; cela donne l'esprit d'ordre.* Vous voyez bien, Maman, que je retiens ce que dit le code.

LA MERE.

Mais il ne suffit pas d'en retenir les mots, il faut les mettre en pratique.

EMILIE.

Maman, cela viendra.

LA MERE.

Ma fille, cela ne viendra pas, si vous ne commencez pas dès à présent.

EMILIE.

Maman, cela est peut-être déja un peu venu ; mais le petit code dit aussi qu'il ne faut pas se vanter.

LA MERE.

J'entends : c'est la modestie qui vous fait si bien cacher ce qui est venu, que moi-même je le croyais encore à venir.

EMILIE.

Mais, Maman, à quoi sert d'avoir l'esprit d'ordre ?

LA MERE.

A tout. Point d'esprit de conduite sans l'esprit d'ordre. Or que pensez-vous de quelqu'un qui ne sait pas se conduire ? Ordre & regle sont synonymes en fait de conduite. L'esprit d'ordre regle tout & assigne à chaque chose sa véritable place. Sans lui on ne sait jamais ce que l'on fait, sans compter que rien n'est si commode que l'esprit d'ordre. Il vous fait sur-tout gagner du temps, & vous savez que le temps est la chose du monde la plus précieuse.

EMILIE.

Comment vous fait-il gagner du temps ?

LA MERE.

Quand vous laissez traîner toutes les choses qui servent, soit à votre tra-

vail, ſoit à votre amuſement, qu'eſt-qui vous arrive, lorſque vous voulez les retrouver ?

EMILIE.

Que je ne ſais plus où elles ſont, parce que les domeſtiques les ont rangées je ne ſais où, & que je ne ſais plus où les prendre.

LA MERE.

Et comment faites-vous pour les retrouver ?

EMILIE.

Je les cherche.

LA MERE.

Mais ne perdez-vous pas du temps en les cherchant ?

EMILIE.

Cela eſt vrai.

LA MERE.

Et ce temps eſt-il bien employé ?

EMILIE.

Non.

LA MERE.

Or si vous eussiez rangé vos affaires la veille, vous les retrouveriez tout de suite.

EMILIE.

Cela est vrai.

LA MERE.

Et bien plus commode.

EMILIE.

Oui, sur-tout le lendemain.

LA MERE.

Mais une personne prudente songe au lendemain. Et puis, retrouvez-vous toujours vos affaires ?

EMILIE.

Non, il y en a souvent de perdues.

LA MERE.

Et vous n'avez peut-être jamais pensé que c'était par votre faute.

EMILIE.

Mais pourquoi les gens ne rangent-ils pas ce qu'ils trouvent ?

LA MERE.

Et pourquoi voulez-vous qu'ils mettent plus d'importance aux choſes qui vous appartiennent, que vous n'y en mettez vous-même ? Ils ne ſont pas fondés à croire que ce que vous laiſſez traîner, mérite d'être conſervé.

EMILIE.

Cela eſt encore vrai.

LA MERE.

Ainſi une petite étourdie s'expoſe à perdre par ſa négligence & ſon manque de ſoins, les choſes qui lui appartiennent, & peut encore commettre l'injuſtice de s'en prendre aux autres de ſes propres fautes. Eh bien, quand on n'a pas l'eſprit d'ordre, les idées ſe perdent & ſe confondent dans la tête, comme vos joujoux dans votre chambre ; on ne ſait ce qu'on dit, on ne ſait ce que l'on veut, & l'on paſſe la moitié du temps pour une folle ou pour une hébêtée. Comprenez-vous à préſent à quoi l'eſprit d'ordre eſt bon ?

EMILIE.

Cela est plus sérieux que je ne croyais.

LA MERE.

Et cependant, voilà ce grand bout de votre ouvrage qui devait durer si long-temps, achevé.

EMILIE.

C'est que les enfans ne savent pas toujours ce qu'ils disent ni ce qu'ils veulent.

LA MERE.

Veulent-ils lire l'histoire des deux empereurs avant la promenade ?

EMILIE.

Ah oui, ma chere Maman, je n'y pensais déja plus. Voilà ce que c'est pourtant que l'esprit d'ordre !

LA MERE.

C'est l'esprit de l'enfance que vous voulez dire.



NEUVIEME
CONVERSATION.

EMILIE.

AH, Maman, qu'il fait beau à ſe promener!.. Il y a bien long-temps que vous ne m'avez conté d'hiſtoire.

LA MERE.

Il eſt vrai.

EMILIE.

... Si vous vouliez avoir la complaiſance de m'en dire une. Le voulez-vous, chere Maman?

LA MERE.

Mais cela vous ennuyera peut-être. Il y a toujours un peu de morale dans mes contes.

EMILIE.

La morale n'ennuie que quand on a fait des fautes.

LA MERE.

C'eſt-à-dire, que quand elle ne nous regarde pas, & qu'elle ne touche que les autres, on peut la ſupporter ?

EMILIE.

Mais non, Maman, ce n'eſt pas ce que je voulais dire.

LA MERE.

Quoi donc ?

EMILIE.

Faut-il que la morale faſſe toujours des reproches ?

LA MERE.

Non, elle peut nous avertir d'un danger avant que nous ayons fait la faute d'y tomber.

EMILIE.

Alors, Maman, je l'aime.

LA MERE.

Nous verrons ſi vous aimerez la morale de mon conte.

EMILIE.

Eſt-ce une belle hiſtoire, votre conte ?

LA MERE.

Vous allez en juger. Tout en nous promenant, je vous conterai l'avanture de deux petits meſſieurs, & vous me direz ce que vous penſez de leur conduite.

EMILIE.

Oh oui, Maman, je vous le promets. Etaient-ils bien aimables, bien ſages ?

LA MERE.

Vous le verrez. Prenons par ce ſentier; le chemin eſt beau, & nous ne rencontrerons perſonne qui nous interrompe.

EMILIE.

Eh bien, Maman ?

LA MERE.

Eh bien, ma fille! J'ai connu en province deux peres de famille d'une condition médiocre, mais honnête & aiſée. Ils avaient chacun un fils.

EMILIE.

Maman, voilà un beau commencement.

LA MERE.

Ma fille, j'en ſuis bien aiſe.

EMILIE.

Ils avaient donc chacun un fils ?

LA MERE.

Et ces deux jeunes gens étoient liés d'amitié à l'exemple de leurs parens... ou plutôt de connaiſſance : car comme chacun avait une grande idée de ſon propre mérite, ils n'avaient guere de confiance l'un pour l'autre.

EMILIE.

Ah, ah !

LA MERE.

Un jour il leur prend fantaiſie, à chacun de ſon côté, de quitter la maiſon paternelle, & ſans ſe communiquer leur deſſein, ils réſolurent, chacun par devers lui, de s'échaper & d'aller chercher fortune à Paris.

EMILIE.

La maiſon paternelle, c'eſt la maiſon de ſon papa, n'eſt-ce pas, Maman?

LA MERE.

Oui.

EMILIE.

Comment, ils voulaient s'en aller ſans permiſſion? Mais cela était bien mal!.. Et s'en aller tout ſeuls, tout ſeuls? Ils étaient donc fous? Qu'eſt-ce qu'ils voulaient devenir?

LA MERE.

Ce qui vous ſurprendra, c'eſt qu'ils avaient tous deux une raiſon bien forte pour reſter chez eux.

EMILIE.

Quoi donc, Maman?

LA MERE.

L'un était ſourd; l'autre, ſans être tout-à-fait aveugle, voyait à peine à ſe conduire.

EMILIE.

Ah, les pauvres enfans!

LA MERE.

Il eût été à propos de remédier à ces accidens avant que de se mettre en route : pour vivre dans le monde, on n'a pas trop de ses deux yeux & de ses deux oreilles.

EMILIE.

Oh je crois que non. Je parie que ces deux petits messieurs ne valaient pas grand'chose ; n'est-ce pas, Maman ?

LA MERE.

Vous jugez bien vîte. Voudriez-vous qu'on décidât de votre conduite & de votre caractere sur une folie qui vous aurait passé un moment par la tête ?

EMILIE.

Non, Maman.

LA MERE.

Attendez donc que vous sachiez leur histoire, pour avoir une opinion sur eux ; & si elle doit leur être défavorable, vous ferez encore très-bien de

ſuppoſer que leurs torts ont pu être exagérés.

EMILIE.

Pourquoi cela, Maman ?

LA MERE.

Ne penſez-vous pas qu'on ne connaît jamais la ſituation des autres comme on connaît la ſienne ?

EMILIE.

Je le crois, Maman.

LA MERE.

Il faut donc juger leurs actions avec beaucoup de réſerve & d'indulgence, parce qu'on ne ſait pas tout ce qu'ils ont à dire pour leur excuſe.

EMILIE.

Cela me paraît juſte.

LA MERE.

Et ſur-tout réfléchir & examiner long-temps avant de condamner. Ne déſirez-vous pas qu'on en agiſſe ainſi à votre égard ?

EMILIE.

Oui, sûrement, Maman. Ainsi je suspends mon jugement; c'est le plus court.

LA MERE.

Et le plus sûr.

EMILIE.

Eh bien, que firent-ils?

LA MERE.

Quoique leur infirmité, d'abord peu considérable, augmentât de jour en jour, elle ne put arrêter leur projet. La jeunesse est ardente, & souffre impatiemment les conseils. Elle ne doute de rien. Son imagination lui répond de ses succès, & la raison est presque toujours la derniere consultée.

EMILIE.

Voilà de la morale. Est-ce pour moi que vous dites cela, Maman?

LA MERE.

C'est mon conte qui dit cela pour les personnes qui aiment à consulter

leur raison, & qui trouveront qu'il dit vrai.

EMILIE.

La raison est comme la conscience peut-être ? Parle-t-elle aussi ?

LA MERE.

Réfléchir sur les avis qu'on reçoit, & les suivre quand on les trouve bons, c'est écouter la raison. Mais ce n'était pas l'usage de mon sourd, qui au reste s'appellait Mercourt.

EMILIE.

Ah, j'avais bien envie de savoir son nom, & je suis bien aise de ne le pas connaître.

LA MERE.

Que ferai-je, disait-il, dans la maison de mon pere ? Puis-je espérer ici un sort digne de moi ? Je suis grand, bien fait ; j'ai du mérite & de l'esprit. Faut-il vivre ignoré, & sous le prétexte que j'ai l'oreille un peu difficile, prétend-on me borner à une vie obscure ?

On me reproche ma ſurdité, pour me refuſer les éclairciſſemens que je demande, mais je ſaurai m'en paſſer ; je ne perdrai plus mon temps à queſtionner, & je ferai mon chemin par moi-même.

EMILIE.

Il a bonne opinion de lui, ce Monſieur de Mercourt. Il ne veut plus perdre ſon temps à écouter !

LA MERE.

J'en connais qui ne le diſent pas, mais qui font de même.

EMILIE.

Qui donc, Maman ?

LA MERE.

Mais, par exemple, ceux qui ne profitent pas des bons avis. C'eſt comme ſi l'on diſait qu'on ne veut pas perdre ſon temps à écouter.

EMILIE.

J'eſpere que je ne connais perſonne dans ce cas.

LA MERE.

Il arriverait à ces personnes de condamner dans les autres les mêmes fautes dont elles sont coupables, sans avoir l'air de le savoir.

EMILIE.

J'entends bien, Maman.

LA MERE.

Pour Mercourt, comme il n'entendait pas, il s'était persuadé qu'on ne lui parlait jamais; il se moquait des défauts de son camarade, & il ne voyait pas les siens. Si j'étais aveugle, disait-il, je ne me plaindrais pas d'être négligé. Sans yeux on n'est bon à rien. Mon pauvre aveugle ne sait guere que ce qu'il a appris de moi, & il ne peut se flatter d'en savoir jamais davantage. Son accident d'ailleurs ne peut se cacher, & l'on peut très-bien ignorer le mien. La nature m'en a dédommagé, par une pénétration d'esprit peu

commune. Je parie que la plupart de ceux que je fréquente, sont encore à s'appercevoir de ma prétendue surdité. Il y a une maniere de prendre part à tout, sans y rien concevoir. Un sourire, un signe de tête, un mot jeté à propos suivant l'air & le geste de ceux qui parlent, tout cela m'a donné la réputation d'un homme qui entend très-finement.

EMILIE.

Ah, il faisait comme Monsieur Gobémouche?

LA MERE.

Précisément. J'ai vu souvent, continuait-il, les gens les plus graves rire de mes bons mots; & le seul reproche que j'aie eu à faire à mes oreilles, c'est de n'avoir pas toujours entendu l'éloge qu'on faisait de moi.

EMILIE.

Voilà un drôle de corps! Je parie qu'il faisait bien des quiproquo.

LA MERE.

Est-ce que vous savez ce que c'est qu'un quiproquo ?

EMILIE.

Oui, Maman, c'est un coq-à-l'âne.

LA MERE.

Et qu'est-ce que c'est qu'un coq-à-l'âne ?

EMILIE.

Mais c'est de dire une chose qui n'est pas ce qu'on dit.

LA MERE.

Vous trouvez cette définition apparemment bien claire ? Tâchez cependant de vous expliquer d'une maniere un peu plus précise ; vous savez que je ne comprens pas aisément.

EMILIE.

Ah, Maman, vous comprenez très-bien ce que je veux dire.

LA MERE.

Mais quand cela serait, je n'en serais pas plus contente. Puisqu'on ne parle

que pour être entendu, il me semble qu'il faut s'accoutumer à parler avec clarté, netteté & précision. Je ne trouve aucune de ces qualités dans votre explication.

EMILIE.

Mais, tenez, Maman, c'est quand vous dites une chose, & que moi je me trompe & j'en entends une autre, & je réponds à ce que j'ai entendu.

LA MERE.

Cela devient un peu plus clair. Voyons, peut-être un exemple me rendra votre idée plus sensible,

EMILIE.

Eh bien, Maman, si vous disiez, par exemple, ou une autre, en parlant de moi : *Voilà une petite demoiselle qui fera honneur à son éducation;* & puis il passerait une autre petite demoiselle qui croirait que vous parlez d'elle, & qui dirait, en faisant la révé-

rence : *Madame, vous avez bien de la bonté*, elle ferait un quiproquo. N'est-ce pas cela, Maman ?

LA MERE.

Ou si on l'avait dit d'elle, & que vous eussiez fait la révérence, c'est vous qui auriez fait le quiproquo ou la méprise.

EMILIE.

Ah oui ; mais je n'aurais pas fait la révérence.

LA MERE.

Et pourquoi pas ?

EMILIE.

Mais, Maman, c'est que je crois qu'il ne faut pas être si prompte à s'appliquer les éloges.

LA MERE.

Vous avez raison. Il vaut mieux les mériter effectivement, que croire trop légérement les avoir mérités.

EMILIE.

Et notre histoire, Maman ?

LA MERE.

A propos !.. Tandis que Mercourt s'occupait de ses projets, *Sainville*, c'était le nom de l'aveugle, tenait conseil de son côté. La surdité de mon voisin m'afflige, disait-il, il sera obligé de passer sa vie chez son pere. Que faire dans le monde quand on n'entend point ?

EMILIE.

Fort bien ! En voilà encore un qui voit le défaut de l'autre, & je parie qu'il ne voit pas le sien.

LA MERE.

Cela pourrait bien être. Pour moi, disait-il, si j'ai la vue un peu faible, j'ai en revanche écouté de toutes mes oreilles. J'ai de la mémoire, j'ai acquis des connaissances. Mercourt est orgueilleux & opiniâtre ; je suis docile & me soumets sans peine aux volontés des autres. Par là j'ai trouvé le secret

de me servir de leurs yeux. Ils voient pour moi, & me dispensent du soin de me gouverner. Avec le secours de bons guides, je me tirerai toujours d'affaire : on peut compter sur l'assistance des autres, quand on sait s'y fier.

EMILIE.

Hem!

LA MERE.

Leur plan ainsi arrêté, ils ne tarderent pas à le mettre en exécution. Quittant sans bruit la maison paternelle, ils prirent chacun une route différente; l'aveugle muni d'un guide, & le sourd se reposant sur son mérite.

EMILIE.

Ah, voyons ce qu'ils vont devenir.

LA MERE.

La premiere journée Sainville accusa son guide d'avoir choisi le chemin le plus long & le plus pénible; mais étant arrivé le soir à la ville, où il devait prendre place dans un car-

rosse public, il se reprocha le peu de confiance qu'il avait dans les hommes, & se sut mauvais gré d'avoir mal pensé de son conducteur.

Comme ses occupations pendant la route se réduisaient à monter en carosse le matin & à en descendre le soir, il se confirma dans l'idée que dans un pays policé, il était fort aisé de se passer de ses yeux.

EMILIE.

Qu'est-ce que c'est qu'un pays policé?

LA MERE.

C'est un pays où chacun vit en sûreté, sans crainte que son voisin lui nuise & trouble l'ordre.

EMILIE.

L'ordre de qui?

LA MERE.

L'ordre public, le bon ordre. On appelle ainsi la paix & la tranquillité qui résulte des bonnes loix, & de la

vigilance & des ſoins de ceux qui gouvernent.

EMILIE.

Comment, eſt-ce que nous ſommes gouvernés ? Je ne m'en doutais pas.

LA MERE.

C'eſt qu'à votre âge on ne s'occupe guere ni du mal dont on eſt préſervé, ni de la ſource d'où nous vient le bien. Cependant nous parlions l'autre jour du Roi & de ſes miniſtres.

EMILIE.

Ah oui, vraiment... Mais il y a quelque choſe que je n'entends pas : Maman, dites-moi, je vous prie, quel rapport le Roi & ſes miniſtres ont-ils à ce que nous diſions tout à l'heure ?

LA MÉRE.

Je vous le demande. A qui compariez-vous le Roi ?

EMILIE.

Oui, oui, c'eſt le pere d'une grande famille.

LA MERE.

Qu'eſt-ce que fait un pere de famille dans ſa maiſon ?

EMILIE.

Il gouverne tout.

LA MERE.

Et en gouvernant tout, il preſcrit à chacun ſes devoirs, il établit les regles de conduite, ce qui fait que l'ordre & la tranquillité ſont établis dans ſa maiſon.

EMILIE.

C'eſt donc cela qui s'appelle policé ?

LA MERE.

C'eſt ce qui s'appelle la police & le gouvernement; & l'on dit qu'un état eſt bien ou mal gouverné, une ville bien ou mal policée, ſuivant que ſes loix ſont bonnes ou mauvaiſes, ou que les bonnes loix y ſont en vigueur ou négligées. Dans chaque ville il y a un magiſtrat, qui s'appelle en France

Lieutenant de Police, & qui est chargé du soin de veiller à la sûreté publique & à celle des particuliers ; & par conséquent de punir ceux qui cherchent à la troubler, comme les voleurs, par exemple.

EMILIE.

J'entends toujours parler de voleurs. Quel mal font-ils ?

LA MERE.

Ils s'emparent par force ou par adresse de ce qui ne leur appartient pas. Or comme le premier fondement de la société exige que chacun jouisse en toute sûreté & tranquillité de ce qui lui appartient, vous concevez que le vol est un des crimes les plus punissables, & qu'il doit être sévérement réprimé par les loix.

EMILIE.

Maman, & qu'est-ce que vous disiez de Monsieur de Sainville ? Je ne m'en souviens plus.

LA MERE.

Je disais, qu'il croyait qu'on pouvait très-bien se passer de ses yeux dans un pays bien policé.

EMILIE.

Mais pourquoi cela ?

LA MERE.

Parce que, disait-il, ce serait une peine de plus que d'en avoir de bons. Il faudrait en faire usage pour obliger ceux qui ont, comme moi, la vue faible, & qui sont en cela bien plus heureux qu'on ne pense, puisqu'ils sont débarassés de tous ces soins.

EMILIE.

Il était donc bien paresseux ?

LA MERE.

Avec ces réflexions il lui prit fantaisie un jour de faire de l'exercice à pied. Pour rejoindre le carosse à l'endroit où l'on devait dîner, il s'était assuré d'un guide ; sans souci du côté

des accidens, il marchait gaiment, écoutait les propos de son conducteur qui ne déparla point. Il parla tant qu'à la fin la fatigue apprit à Sainville qu'ils avaient marché longtemps. Son guide n'avait jamais fait cette route, & ne savait au juste où ils étaient; mais appercevant quelques maisons, il espéra d'y apprendre le chemin qu'il faudrait tenir.

EMILIE.

Je prévois, Maman, que ce Sainville fera une triste fin.

LA MERE.

En ce cas, je vais vous abréger son histoire. En arrivant dans le hameau, ils se trouverent détournés de la route de plus de quatre lieues. Heureusement ils rencontrerent un bon vieillard, qui ne connaissant pas les torts de notre aveugle, & le croyant dans la nécessité de voyager, le prit en pitié,

le retint à dîner, le débarassa de son guide étourdi & ignorant, & lui donna son propre fils pour le conduire avant la nuit à la ville où la diligence devait s'arrêter.

EMILIE.

Voilà un excellent homme !

LA MERE.

Son fils qui avait reçu une bonne éducation, ne fut pas long-temps à s'appercevoir de la légéreté & de l'imprudence de Sainville. Il crut devoir lui donner quelques conseils très-sages, dont celui-ci fut d'abord ennuyé, regrétant beaucoup son premier conducteur qui, tout en l'égarant, lui avait fait des contes très-agréables. Cependant, se faisant tout aussi vîte à la maniere de son nouveau compagnon, il ne tarda pas à lui trouver l'esprit profond, & à être enchanté de sa morale.

EMILIE.

Allons, il en profitera peut-être.

LA MERE.

Vous allez voir. Ayant rejoint le carosse par les soins de cet excellent jeune homme, vous croyez peut-être qu'il fut dégoûté pour long-temps de la promenade à pied? Point du tout. La compagnie du carosse lui paraissant assez maussade & peut-être avec raison; il n'est pas si fâcheux, dit-il, de s'exposer à quelques avantures; cela rompt l'uniformité de la vie, & à la fin du jour on retrouve toujours sa place dans la diligence. Ainsi le surlendemain il se remit de nouveau à marcher, & choisit un troisieme guide avec la prudence accoutumée. Celui-ci gagna encore plus promptement ses bonnes graces, parce qu'il lui marqua un très-grand intérêt, qu'il s'informa de tous ses moyens, de tous ses desseins dans le plus grand détail; il voulut

enfin ſavoir combien il avait amaſſé d'argent pour ſon voyage.

EMILIE.

Je trouve ce Monſieur de Sainville bien plus heureux que ſage avec ſes guides.

LA MERE.

Cette route eſt peu ſûre, lui dit-il, la diligence y a été attaquée plus d'une fois par des voleurs; vous êtes bien imprudent de garder votre argent. Si nous avons quelque fâcheuſe rencontre, vous êtes ſans défenſe; mais n'ayant rien ſur vous, il ne peut vous arriver aucun malheur; & avant qu'on s'en apperçoive, je ferai déja bien loin & j'aurai ſauvé votre argent: après quoi je demanderai main-forte au premier endroit pour vous délivrer, ou plutôt vous le ſerez déja; car un voleur ne perd pas ſon temps avec celui qui n'a rien, & je n'aurai que la peine de vous aller reprendre,

Sainville ne put ſe défendre d'un mouvement d'admiration de cette prévoyance. Eſt-il poſſible, s'écria-t-il, que mes guides n'aient pas été frapés d'un danger ſi évident, & qu'ils m'aient expoſé par leur imprudence, à perdre tout ce que j'ai ! Si je conſerve ma bourſe, ce n'eſt pas à eux que j'en aurai l'obligation. Il ſe hâta de la mettre en ſûreté entre les mains de ſon ami du jour, en lui confiant qu'il avait encore une lettre de change couſue par précaution dans la doublure de ſa veſte.

EMILIE.

Il commence à devenir plus ſage. Allons, il vaut mieux tard que jamais.

LA MERE.

Le guide loua ſa prudence, & l'avertit un moment après qu'il y avait devant eux un ruiſſeau aſſez large. Il faut nous déshabiller, dit-il ; je paſſerai d'abord vos habits, & puis je revien-

drai vous transporter aussi de l'autre côté. Sainville approuvant ce plan, se déshabilla sans balancer, & dans l'instant il se sentit saisi par le corps & plongé dans une riviere assez profonde. La frayeur & le danger lui ôterent l'usage des sens, il ne revint à lui que long-temps après. C'était dans une cabane de pêcheurs, auxquels il devait la vie & tous les secours qui la lui avaient conservée.

EMILIE.

Ah, Maman, je ne m'attendais pas à cette trahison. Ce pauvre garçon! Il fait pitié.

LA MERE.

Assez long-temps malade, il eut tout le loisir de faire des réflexions sur la méchanceté des gens qui voient clair. Ces réflexions le dégoûterent des voyages, & après avoir recouvré ses forces, il sollicita & obtint le pardon de sa fuite, dont son pere le

trouva suffisament puni. De retour dans la maison paternelle, il resta toute sa vie convaincu de trois vérités : la premiere, que le choix d'un conducteur est une chose très-difficile, mais en même temps très-essentielle pour un aveugle. La seconde, que quand on ne peut s'en passer, il vaut mieux rester chez soi. La troisieme, que quand on a trouvé un bon guide, il ne faut jamais s'en séparer.

EMILIE.

Ah, j'entends bien, Maman, c'est la morale de votre conte. Heureusement vous savez que je n'aime pas à voyager, & je vous promets que je n'irai pas voyager toute seule, quoique j'aie deux bons yeux.

LA MERE.

Mais vous voyagez peut-être sans remuer de votre chaise.

EMILIE.

Comment cela, Maman ?

LA MERE.

La vie ne vous paraît-elle pas un voyage ? Vous partez d'un point, c'est le moment de votre naissance ; vous avancez tous les jours, à toute heure, à chaque instant vers un autre point; celui où vous cesserez de vivre. Vous voyez que vous n'êtes pas deux minutes au même point, & que vous ne cessez de voyager, quoique vous ne changiez pas de place.

EMILIE.

Ah, Maman, c'est vrai. Imaginez que je n'avais jamais pensé à cela.

LA MERE.

Et croyez-vous, ma chere amie, qu'en commençant un voyage si important, on puisse se passer d'un guide éclairé & sûr ? Est-il bien certain que vous ayez deux bons yeux ?

EMILIE.

Vous voulez dire, Maman, qu'on a

besoin de bons conseils; n'est-ce pas?

LA MERE.

A quoi pensez-vous que servent les conseils?

EMILIE.

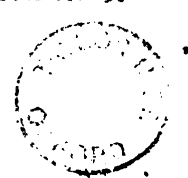
Mais à se bien conduire, à éviter les fautes, & puis aussi à apprendre ce que l'on ne sait pas.

LA MERE.

Vous sentez que les personnes qui ont déja fait une partie du chemin, sont plus instruites que celles qui ne font que commencer leur carriere. Elles ont acquis de l'expérience, ainsi elles peuvent être utiles à la jeunesse qui ne peut en avoir; & lorsque cette expérience est réunie à un esprit pénétrant & réfléchi, on est bien heureux de la rencontrer & d'en profiter.

EMILIE.

Oui, c'est bien commode.



LA MERE.

Commode ? Pas tant que vous croyez.

EMILIE.

Mais pardonnez-moi. On entend un bon conseil & on le suit ; voilà tout.

LA MERE.

Et comment sait-on qu'il est bon ?

EMILIE.

Mais cela se voit, je pense.

LA MERE.

Chaque conseil porte peut-être son écriteau avec ces mots : *Je suis bon*, ou bien : *Je suis mauvais.*

EMILIE.

Maman, vous voulez vous moquer de moi.

LA MERE.

Je ne prends pas cette liberté ; mais j'ai souvent oui dire que ce n'était pas une petite science que de savoir distinguer un bon conseil d'un mauvais ; qu'il fallait s'être accoutumé à examiner, à

réfléchir ; ce n'est donc pas précisément une affaire de paresse ou de commodité que de suivre par choix un bon conseil. Or vous avez vu qu'il est de la derniere importance de ne s'y pas tromper. Sainville reçoit de son jeune conducteur de très-bons conseils : il les approuve sans réflexion, & par conséquent les oublie tout aussitôt. Un moment après il reçoit un conseil très-pernicieux qui lui paraît excellent & à Emilie aussi ; il le suit, & en est la victime.

EMILIE.

Maman, promettez-moi de me dire une chose.

LA MERE.

Quoi ?

EMILIE.

Avez-vous changé la fin de votre histoire pour m'atraper, ou bien est-elle véritablement arrivée comme cela ?

LA MERE.

Comment, vous me ſoupçonnez de falſifier l'hiſtoire ?

EMILIE.

Oui, pour me faire niche.

LA MERE.

Quoi, j'aurais preſque noyé & fait périr ce pauvre Sainville, pour vous faire une niche, & cela parce qu'il eſt aveugle & étourdi !

EMILIE.

Enfin le voilà corrigé & bien corrigé.

LA MERE.

C'eſt ce que les fautes ont de bon ; elles corrigent bien mieux & pour bien plus long-temps que les conſeils.

EMILIE.

Oui ; cela donne de l'expérience ; n'eſt-ce pas ?

LA MERE.

Demandez à Sainville : perſonne au monde

monde n'eût réussi à le faire voyager une seconde fois.

EMILIE.

Et Mercourt, Maman, qu'est-ce que vous en voulez faire ?

LA MERE.

A propos ! Vraiment je ne sais plus où nous l'avons laissé. Il faut pourtant, avant de rentrer de notre promenade, tâcher qu'il ne reste pas sur le grand chemin.

EMILIE.

Ah, s'il y est, c'est qu'il l'a bien voulu.

LA MERE.

Il voyageait à cheval celui-là. La premiere journée se passa fort heureusement. Le soir, arrivé dans un bourg, il descend à l'hotélerie pour y passer la nuit. Les gens de l'auberge lui demandent ses ordres : point de réponse ; Mercourt n'aimait pas les questions.

EMILIE.

Je le crois bien ; il était fourd, & ne les entendait pas.

LA MERE.

Pour les éviter, il soupa vîte, & congédia son monde. Seul, il fit, comme de coutume, ses châteaux en Espagne. Cela le mena tard. Quand il voulut se coucher, il s'aperçut qu'il n'avait pas ses hardes.

EMILIE.

Et pourquoi faire, dès qu'il allait se coucher ?

LA MERE.

Il lui fallait au moins son bonet de nuit.

EMILIE.

Où était-il donc ?

LA MERE.

Dans son porte-manteau.

EMILIE.

Et son porte-manteau ?

LA MERE.

Etait resté sur le dos de son cheval.

EMILIE.

Ah, la pauvre bête!

LA MERE.

Tout le monde était couché; il fallut descendre & chercher ce qui lui était nécessaire. Le vent lui souffla d'abord sa lumiere. Dans l'obscurité il se heurta plus d'une fois, & fit du bruit qui éveilla les valets. On cria: *Qui va là?* Point de réponse.

EMILIE.

Ah, je sais bien.

LA MERE.

Les gens croyant avoir à faire à un voleur, agirent en conséquence, frapperent de droite & de gauche. Mercourt meurtri de coups, démêla, non sans difficulté, les causes d'un traitement si étrange.

EMILIE.

Comment, ils le batirent?

LA MERE.

Ils prirent cette liberté.

EMILIE.

Mais, c'est fort mal.

LA MERE.

Vous croyez que les valets d'une hôtelerie bien famée laisseront toucher la nuit aux effets d'un étranger qu'ils supposent bien endormi dans sa chambre ? Ils dirent : *Voilà un voleur* ; & le batirent comme il faut.

EMILIE.

Et quand ils le reconnurent, ils furent sûrement bien fâchés ?

LA MERE.

Peut-être ; mais l'homme était battu, & tout en lui faisant des excuses, on se moquait de son aventure.

EMILIE.

Et qu'est-ce que fit Mercourt ?

LA MERE.

Il se remit le lendemain en route

d'assez mauvaise humeur, jugeant que les valets d'auberge étaient des gens grossiers & sans éducation.

EMILIE.

Et les sourds ?

LA MERE.

Des gens très-avisés & pleins de pénétration.

EMILIE.

Je parie qu'il lui arrivera encore quelque malheur.

LA MERE.

Le hazard ne le servit pas mal pendant quelques jours. Il ne fit que peu d'étourderies; questionait beaucoup, devinait assez juste, & se persuada plus d'une fois qu'il entendait comme un autre. Mais ce bonheur dura peu. Le quatrieme jour de son voyage, les habitans d'un hameau écarté l'avertirent qu'il avait quité la bonne route, & lui conseillerent de la regagner

promptement, pour échaper aux brigands dont leur canton était investi. Mercourt prenant à son ordinaire cet avis pour un compliment, & s'applaudissant de son talent de deviner, remercia beaucoup ces bonnes gens, qui de leur côté crurent qu'il les avait bien compris.

EMILIE.

O le drôle de corps! il prend un conseil pour un compliment!... Maman, je suis lasse; voulez-vous que nous nous asseyions?

LA MERE.

Volontiers. Je suis aussi fatiguée de mon sourd, & je vais m'en débarasser. Il s'enfonça dans un bois, & se vit bientôt attaqué. Il n'est point de sourd qui n'entende le langage des voleurs.

EMILIE.

Comment est-ce qu'ils parlent donc?

LA MERE.

Ils ne parlent pas beaucoup ; ils fouillent dans les poches sans cérémonie. Mercourt fut dépouillé. Cette aventure l'affligea, & lui fit faire les premieres réflexions sensées : elles étaient tristes. Le cheval était parti avec les voleurs & la bourse, il fallut cheminer à pied & sans argent.

EMILIE.

On ne va pas loin.

LA MERE.

Il arriva cependant à Paris, exténué à la vérité de faim & de fatigue.

EMILIE.

Qu'y fera-t-il, le pauvre homme ?

LA MERE.

Il n'y sera pas long-temps. Arrivé je ne sais comment sur le Pont-neuf, il s'y arrêta, tristement appuyé sur un gros bâton qu'il avait ramassé dans le bois après sa mésaventure. Voilà

donc, dit-il, ce Paris fameux? Ah, je ne comptais pas y faire une si pauvre figure! Comme il était de bonne mine, grand & bien fait, il fut remarqué par un autre homme de bonne mine, qui s'approcha & lia conversation avec lui. Mercourt lui conta son malheur. L'inconnu le console. Suivez-moi, ajoute-t-il; il ne sera pas dit qu'un honnête homme reste dans la peine, quand il a fait connaissance avec moi.

EMILIE.

Maman, il y a pourtant de braves gens dans ce monde.

LA MERE.

Celui-ci recommanda à Mercourt d'être de bonne humeur, le mena à son auberge, lui donna à souper, dont il avait bon besoin, le fit boire à la santé du Roi, lui fit donner la signature de son nom pour pouvoir le servir dans l'occasion, lui prêta même dix écus;

parce qu'à Paris on ne pouvait pas rester sans argent ; & voilà mon sourd engagé au service du Roi.

EMILIE.

Comment engagé?

LA MERE.

Engagé comme soldat. Cet inconnu était un de ces racoleurs, qui font à Paris des recrues pour les régimens, par ruse & par surprise.

EMILIE.

Mais c'est fort mal. Maman, est-ce qu'il y a des gens comme cela?

LA MERE.

On le dit. Me voilà au dénoûment. Le lendemain on fait partir Mercourt pour le régiment avec d'autres recrues. Arrivé au régiment, on lui apprend l'exercice. Il fait le sourd.

EMILIE.

Mais, Maman, il l'était.

LA MERE.

Personne ne voulut le croire. On

avait depuis peu trouvé un remede pour apprendre l'exercice plus vîte.

EMILIE.

Quel était-il ?

LA MERE.

C'étaient des coups de bâton.

EMILIE.

Voilà un vilain remede !

LA MERE.

On ne l'administrait qu'à ceux qui faisaient les sourds. Il fit faire à Mercourt beaucoup de progrès en peu de temps. Il était déja très-habile, lorsque son capitaine qui avait été en semestre arriva au régiment.

EMILIE.

Comment en semestre ?

LA MÉRE.

Un semestre est la moitié d'une année, c'est-à-dire, six mois. Cet officier avait eu un congé de six mois, qu'on accorde en temps de paix tour à tour aux officiers, pour aller chez

eux vaquer à leurs affaires. Le ſergent fut empreſſé de montrer à ſon capitaine cette belle recrue, qui n'avait d'autre malice que de faire le ſourd.

EMILIE.

Et l'uniforme lui allait-il bien ?

LA MERE.

Très-bien. Mais à peine le capitaine l'aperçoit-il, qu'il s'écrie : *Quoi, malheureux, c'eſt vous ?*

EMILIE.

Comment donc ?

LA MERE.

C'eſt que cet officier était ſon compatriote & l'ami de ſon pere. Il avait paſſé ſon ſemeſtre dans ſa ville, & avait été témoin du chagrin que ce bon pere reſſentait de la fuite de ſon fils. Il s'empreſſa de rendre ce fils à ſon ami affligé ; & après avoir appris le précis de ſes aventures, il félicita ſon ami de retrouver un fils que ſon

voyage avait ſûrement rendu meilleur & plus ſage.

EMILIE.

Oui, il avait appris l'exercice. Mais, Maman, voilà encore un dénoûment auquel je ne m'attendais pas.

LA MERE.

Et comment trouvez-vous mon hiſtoire ?

EMILIE.

Votre double hiſtoire ? *Elle eſt* belle, Maman ; il y a de la morale, & je crois beaucoup de réflexions à faire ; mais je la trouve triſte, & il me ſemble que je ne m'en ſouviendrai pas avec plaiſir.

LA MERE.

Vous avez raiſon. Il eſt affligeant de conſidérer la nature humaine du côté de ſes imperfections & des malheurs qui en réſultent ; c'eſt un ſpectacle qui atriſte. Il eſt bien plus beau & plus conſolant d'écouter le récit des belles

actions, des actions grandes & fortes. Cela éleve l'ame, & nous rend notre existence chere.

EMILIE.

Et où est-ce qu'on trouve ce récit?

LA MERE.

Dans l'histoire.

EMILIE.

Dans l'histoire! L'autre jour M. de Sinclair vous disait que l'histoire était dégoûtante à force de crimes; c'étaient ses propres paroles, je m'en souviens.

LA MERE.

L'histoire est le miroir fidele de tout ce qui s'est fait de bien & de mal dans ce monde. Il n'y a qu'à tirer le rideau sur le mal, & ne rechercher que ce qui est beau, noble, grand, satisfaisant; c'est une source sûre de plaisir.

EMILIE.

Et quand est-ce que nous le recher-cherons?

LA MERE.

Tout vient à point à qui sait attendre. Quand votre corps sera bien fortifié, nous travaillerons à fortifier l'ame.

EMILIE.

Allons donc, fortifions.

LA MERE.

Emilie, si vous êtes reposée, nous nous en retournerons.

EMILIE.

Et je vous promets, Maman, de souper de bon appétit.

LA MERE.

Voici notre chemin.

EMILIE.

Ah, Maman, voyez-vous ces enfans comme ils courent?

LA MERE.

Ah, ce sont, je crois, les enfans de notre bon voisin, le pere Noël,

Courez après eux, mais doucement, légérement, comme le vent qui vous passe derriere l'oreille. Si vous les atrapez avant qu'ils s'en aperçoivent, je vous donne pour récompense le petit mouton du pere Noël que vous me tourmentez toujours de vous acheter.

EMILIE.

Ah, Placide, mon ami, je t'aurai enfin !

DIXIEME CONVERSATION.

EMILIE.

AH, vous voilà enfin ! Bon ſoir, ma chere Maman ! Que je ſuis aiſé de vous revoir ! Comment vous portez-vous à préſent ? Mieux que tantôt. Je vois cela à votre air, & je m'en vais danſer de joie. Tenez, je ne peux pas vous voir ſouffrir ; c'eſt au deſſus de mes forces : notez cela dans vos tabletes ; mais ne l'oubliez plus. Vous m'avez envoyée aux Tuileries : eh bien, j'y ai été & j'y ai vu quelque choſe de bien extraordinaire.

LA MERE.

Et quoi donc ?

EMILIE.

Une petite demoiſelle bien parée, qui n'était pas plus grande que moi, & qui regardait toujours ſes nœuds de manches, tournant toujours ſes yeux de la gauche à la droite, & de la droite à la gauche.

LA MERE.

Bon! On ne s'attend pas à un événement de cette importance.

EMILIE.

Elle ne regardait pas ſeulement autre choſe; auſſi tout le monde riait & ſe moquait d'elle.

LA MERE.

Comment, tout le monde s'occupait de ces nœuds de manches? Vous avez raiſon de vous vanter d'avoir vu quelque choſe d'extraordinaire.

EMILIE.

Eh bien, elle ne s'apercevait de rien de tout cela.

LA MERE.

Toujours à cauſe de ſes nœuds de manches ? Et vous, vous étiez du côté de tout le monde qui riait ?

EMILIE.

A vous dire la vérité, Maman, cela ne m'a pas paru bien plaiſant; mais j'entendais dire tout autour de moi que c'était bien ridicule.

LA MERE.

C'eſt que le ridicule n'eſt pas toujours plaiſant. Et vous ne connaiſſez pas cette petite demoiſelle aux nœuds de manches ?

EMILIE.

Non, Maman, je ne la connais pas, ni ma bonne non plus. Mais la bonne de Mademoiſelle de Solanges, que nous avons rencontrée à la promenade, a dit que c'était ſûrement la fille de quelque cuiſiniere, que ſa maîtreſſe s'était divertie à parer, parce

que si c'était une demoiselle de condition, elle ne serait pas si étonnée d'être bien mise & d'avoir des nœuds de manches.

LA MERE.

Vraiment voilà une remarque bien noble & bien belle !

EMILIE.

Et puis, elle s'est tout de suite retournée vers son éleve, & lui a dit avec un ton fort aigre : *Pour vous, Mademoiselle, c'est encore pis : car vous voyez fort bien quand on se moque de vous ; mais vous ne vous en souciez nullement, & vous allez toujours votre train.*

LA MERE.

Voilà après une remarque très-fine, une leçon de morale donnée très-à-propos ! Et vous, comment avez-vous trouvé cette remarque & cette morale ?

EMILIE.

Mais vous savez bien, Maman,

que ce ne sont pas mes principes qu'on reprene les enfans comme cela devant le monde. Cela ne peut faire plaisir ni à ceux à qui cela s'adresse, ni à ceux qui en sont témoins par occasion. Je crois que Mademoiselle de Solanges pense comme moi sur ce chapitre.

LA MERE.

A moins qu'elle ne soit comme sa bonne la dépeint, également insensible à l'éloge & à l'improbation.

EMILIE.

Cela serait bien triste. L'improbation est le contraire de l'approbation, n'est-ce pas?

LA MERE.

Oui, c'est le blâme, la critique. Mais vous, ma chere amie, avez-vous un peu pensé à vos nœuds de manches pendant ce temps-là?

EMILIE.

Comment mes noeuds de manches?

Vous voyez bien, Maman, qu'avec une robe à la polonaise, je n'en ai pas pu avoir.

LA MERE.

Je croyais que tout le monde avait les siens, c'est-à-dire, ses défauts, ses ridicules, & qu'il ne s'agissait que d'imiter la petite fille & de tenir les yeux fixés dessus.

EMILIE.

Ah, vous le prenez dans ce sens ? Vous êtes drôle, ma chere Maman, avec vos nœuds de manches.

LA MERE.

Je pense que si tout le monde fixait les yeux sur les siens, on ne verrait pas tant ceux des autres, & chacun s'en trouverait mieux.

EMILIE.

Cela rappelle la fable de la besace.

LA MERE.

Qu'est-ce qu'elle dit cette fable ?

EMILIE.

C'est celle où tous les animaux sont contens de leur figure ?

LA MERE.

Ils se trouvent tous parfaits & critiquent leurs camarades. Je voudrais me souvenir des derniers vers.

EMILIE.

Nous nous pardonnons tout, & rien aux autres hommes,
On se voit d'un autre œil qu'on ne voit son prochain.
Le fabricateur souverain
Nous créa besaciers tous de même maniere ;
Tant ceux du temps passé que du temps d'aujourd'hui :
Il fit pour nos défauts la poche de derriere,
Et celle de devant pour les défauts d'autrui.

LA MERE.

Voilà les nœuds de manches changés en besaces. La robe à la polonaise ne vous a pas empêchée, je pense, de porter vos deux besaces aux Tuileries ?

EMILIE.

Oui, oui, je vous entends, Maman.

LA MERE.

Et laquelle avez-vous rapporté la mieux garnie, celle de devant ou celle de derriere?

EMILIE.

En vérité, Maman, j'étais si pressée de vous revoir, que je n'y ai pas pris garde.

LA MERE.

Comme je vous ai fait un peu attendre, je croyais que vous aviez eu le loisir d'y regarder.

EMILIE.

J'y regarderai ce soir.

LA MERE.

Et pour y mieux voir, mettez la conscience de la partie. Je crois qu'il y a du temps que vous ne lui avez parlé. Elle est bonne à consulter; personne ne voit comme elle le fond d'une besace.

EMILIE.

Eh bien, ma chere Maman, ce soir je ferai avec elle un déménagement général de mes deux besaces. Tout ce qu'il y a dans la besace de derriere, je le logerai dans celle de devant, & avec ce qu'il y a dans celle-ci, je meublerai la besace de derriere.

LA MERE.

Si vous êtes capable d'effectuer ce déménagement, j'aurai une grande considération pour vous; & vous vous en trouverez d'ailleurs parfaitement bien. Les deux besaces deviendront tous les jours plus légeres. Vous ne mettrez presque jamais rien dans la besace des défauts d'autrui, parce que vous ne vous en occuperez point; & vous vuiderez insensiblement la besace de vos défauts, parce que les voyant sans cesse, vous voudrez les corriger.

EMILIE.

EMILIE.

Si cela arrive, Maman, jamais déménagement n'aura valu autant de profit.

LA MERE.

Ce qui m'en plaît, c'est que je m'apercevrai dès demain matin, si le déménagement a eu lieu.

EMILIE.

Jusqu'à présent, ma chere Maman, vous n'avez fait que vos exclamations sur mon histoire, & j'ai fort bien vu que vous vous moquiez de moi; mais dites-moi à présent, là sérieusement, comment vous la trouvez, & ce que vous pensez de cette petite fille.

LA MERE.

Je n'en pense rien du tout. Elle a peut-être eu des motifs particuliers & que nous ne pouvons pas deviner, pour regarder toujours à droite & à gauche; peut-être aussi est-ce une tête

bien vuide & bien vague, qui ne peut être fixée que par des nœuds de manches. Mais qu'est-ce que cela me fait, & pourquoi voulez-vous que je m'occupe d'une telle niaiserie ? Si nous avions été ensemble aux Tuileries, il y a à parier qu'elle aurait passé & repassé vingt fois devant nous, sans que je l'eusse remarqué, ni peut-être vous non plus.

EMILIE.

Cela pourrait bien être ; mais comme tout le monde là regardait, on ne pouvait pas s'empêcher de regarder aussi de ce côté-là.

LA MERE.

L'histoire de tout le monde me paraît bien plus singuliere que celle de la petite fille. Convenez que ce monde n'avait pas la tête moins vuide qu'elle, pour s'occuper d'un objet si frivole & si peu digne d'attention. Cela m'a même paru si extraordinaire que *j'étais*

tentée de croire un moment que tout ce monde se bornait à Emilie, Mademoiselle de Solanges & leurs deux bonnes.

EMILIE.

Non, je vous assure, Maman, que la moitié de l'allée regardait & en parlait.

LA MERE.

Il faut donc qu'elle ait eu dans sa figure ou dans son allure quelque chose de particulier, & qu'une action, en elle-même très-insipide & très-plate, en ait reçu un tour original & comique. Mais trouvez-vous un grand plaisir à vous amuser des ridicules des autres ?

EMILIE.

Moi, Maman ? Aucunement. Je vous avoue que cela me paraît triste.

LA MERE.

Et à moi aussi, à moins qu'il ne soit

question de mes propres ridicules ou de ceux de mes amis intimes, comme d'Emilie, par exemple; alors j'en plaisante volontiers.

EMILIE.

Ah oui, je sais bien; c'est pour me corriger.

LA MERE.

Je parle de tous mes amis intimes & de moi-même; mais pour les indifférens & les inconnus, j'avoue que je n'ai pas assez de temps de reste, pour m'occuper de leurs défauts.

EMILIE.

Je crois que dorénavant je n'en aurai pas non plus pour eux.

LA MERE.

Ne croyez-vous pas aussi qu'il faut bien autant d'esprit, de finesse & de tact pour saisir les belles & bonnes qualités d'une personne, que pour découvrir ses ridicules?

EMILIE.

Et vous, Maman, qu'en croyez-vous ?

LA MERE.

Moi, j'en ſuis convaincue, d'autant que j'ai vu des gens d'un eſprit très-commun & même très-borné, ſaiſir les ridicules dans la grande perfection, & que j'ai eu plus d'une fois occaſion de remarquer, qu'une des propriétés les plus conſtantes d'un eſprit lumineux & pénétrant, d'un grand eſprit, du véritable eſprit enfin, c'était de percer l'écorce pour découvrir le mérite & le bien, & que les hommes d'une certaine trempe mépriſaient trop les imperfections, pour en faire un objet d'occupation ou d'amuſement.

EMILIE.

Propriété veut dire *qualité* ; n'eſt-ce pas ?

LA MERE.

Oui, ma chere amie.

EMILIE.

Ah, je crois bien qu'il y a plus de plaisir à s'occuper du bien que du mal.

LA MERE.

Et plus de mérite aussi, parce que ses imperfections sautent aux yeux de tout le monde, tandis que la modestie cache souvent sous son voile, les bonnes, les grandes, les nobles, les touchantes qualités de l'ame.

EMILIE.

Je lui enleverai son voile, si je puis. Mais, Maman, comment trouvez-vous la conduite de la bonne de Mademoiselle de Solanges ?

LA MERE.

Je laisse à Madame de Solanges le soin de la trouver bonne ou mauvaise.

EMILIE.

Je ne m'en mêlerai donc pas non

plus. Mais vous n'approuvez pas au moins le ton aigre ?

LA MERE.

Ni moi, ni personne, je pense. Cependant avant de la condamner ici, il faudrait sçavoir jusqu'à quel point Mademoiselle de Solanges est acoutumée à exercer la patience de sa gouvernante. Car si par hasard elle en abusait continuellement, il ne faudrait pas s'étoner qu'à la fin la pauvre bonne se trouvât au bout de sa provision.

EMILIE.

Cela est vrai pourtant.

LA MERE.

Je crois qu'une jeune personne habituellement indocile & revêche à la raison peut changer le caractere d'une bonne gouvernante, & le rendre à la longue tout à fait mauvais.

EMILIE.

Mais non, Maman, c'est tout le

contraire ; il faut que la bonne change le mauvais caractere de son éleve.

LA MERE.

Oui, c'est là le but de l'éducation ; mais malheureusement il est plus aisé de faire tort à un bon arbre, que de redresser un méchant arbrisseau. Nos bonnes n'ont pas toujours reçu elles-mêmes des principes assez sûrs, une instruction & une éducation assez soignées pour venir à bout d'une besogne si difficile, & pour être en état de servir de modele parfait & irréprochable aux jeunes personnes qu'on leur confie.

EMILIE.

Mais tant pis, Maman, tant pis.

LA MERE.

J'en conviens ; mais il ne dépend pas de nous d'éviter cet écueil. J'ai oui dire qu'en pays étranger il était assez commun de trouver dans une certaine classe, des personnes bien

nées, bien élevées, qui ont reçu elles-mêmes une éducation éclairée & sensée, & qui se destinent ensuite au métier pénible & honorable de gouvernante; on peut donc leur confier ses enfans sans inquiétude. Nous n'avons pas chez nous le même avantage. Rarement une bonne qui se voue à cet emploi important, a reçu une meilleure éducation que celles que leur fortune condamne à la servitude domestique. Elles peuvent être honnêtes & fidelles; mais on n'en doit pas attendre ni exiger des services plus essentiels & plus élevés.

EMILIE.

Elles n'ont qu'à faire comme la bonne de Mademoiselle de Perseuil. Je parie, Maman, que vous ne trouvez rien à redire à celle-là, & qu'elle vous paraît comme une bonne en pays étranger.

LA MERE.

Il eſt vrai qu'elle a le maintien le plus décent & le plus convenable, & que je lui trouve tout à fait l'air d'une perſonne de mérite & bien élevée.

EMILIE.

Vous me l'avez dit, & je l'ai remarqué comme vous ; mais vous ne l'entendez pas parler à ſa petite amie. Maman, c'eſt avec une ſageſſe, une douceur ; il n'y a jamais ni trop, ni trop peu.

LA MERE.

Malheureuſement les perſonnes de ce mérite ſont preſqu'introuvables. Mais ſavez-vous à quoi cette diſete engage ?

EMILIE.

Je crois, ma chere Maman, que nous autres enfans nous n'avons qu'à être bien raiſonnables ; cela rend le métier de bonne plus aiſé.

LA MERE.

Je pense comme vous, qu'un enfant bien né peut rendre une gouvernante médiocre bonne. Voilà pour les enfans. Et les meres ?

EMILIE.

Ah, je ne me mêle pas des meres.

LA MERE.

Je crois qu'en France une mere a une obligation d'autant plus étroite de se former elle-même pour être en état de veiller sur l'éducation de ses enfans, qu'elle a moins de secours à attendre des personnes avec qui elle voudrait partager ce soin.

EMILIE.

Je vois que c'est un rôle bien difficile que celui d'une mere; mais ce ne sont pas mes affaires, dieu merci. Quant à ma bonne & moi, nous n'avons jamais de différend ensemble. Elle me dit : *C'est la volonté de Madame*

votre mere ; & c'eſt fini. Seulement elle me dit qu'elle s'ennuie de ne me pas voir davantage ; mais je lui réponds : *C'eſt là faute de Maman ; pardonnez-moi, ſi je ne m'ennuie pas d'être avec elle ;* & c'eſt fini.

LA MERE.

Je ſuis fort contente de votre bonne. Elle a tout le zele qu'il faut, & elle n'en a pas plus que je n'en déſire.

EMILIE.

Et moi auſſi j'en ſuis fort contente. Toutes les bonnes, au moins en ce pays-ci, ne peuvent pas reſſembler à celle de Mademoiſelle de Perſeuil... Mais à propos, Maman ; j'allais oublier le plus eſſentiel. J'ai lu hier une belle hiſtoire dans ce livre que vous m'avez prêté. J'étais venue ce matin pour vous en parler ; mais quand je vous ai vu ſoufrante... Oh, tenez ; ne penſons plus à çela. Parlons de

notre hiſtoire. Elle eſt belle, belle, belle. Savez-vous, Maman, qu'elle a fait pleurer mon frere ?

LA MERE.

Lequel ?

EMILIE.

Mon frere cadet.

LA MERE.

Et vous ?

EMILIE.

Moi, je n'ai pas pleuré !

LA MERE.

L'hiſtoire ne vous a donc pas paru touchante ?

EMILIE.

Ecoutez, Maman, je m'en vais vous la conter ; vous direz ſi j'ai mal fait de ne pas pleurer.

LA MERE.

Sans ſavoir votre hiſtoire, je vous dirai d'avance que vous avez bien fait de ne pas pleurer, dès qu'elle ne vous

a pas aſſez touchée pour provoquer vos larmes, & que votre frere a bien fait de pleurer, dès qu'il était atendri.

EMILIE.

Mais je n'entends pas cela. Nous n'avons pas fait la même choſe, & nous avons bien fait tous deux!

LA MERE.

Oui, parce que tous les deux vous avez ſuivi le mouvement de votre cœur. Le ſien s'eſt atendri, il l'a écouté; le vôtre ne vous a rien dit, vous ne pouviez donc pas pleurer.

EMILIE.

Reſte à ſavoir lequel de nos deux cœurs avait raiſon.

LA MERE.

Celui qui était le plus acceſſible à l'impreſſion de la vérité.

EMILIE.

Maman, que je vous conte mon hiſtoire que j'ai lue, & vous verrez.

LA MERE.

Je le veux bien.

EMILIE.

Or écoutez & ſoyez toute oreille.

LA MERE.

J'écoute au moins de toutes mes oreilles.

EMILIE.

Il y avait deux vieux bons hommes qui étoient une fois ſur les montagnes... les montagnes...

LA MERE.

Tout eſt-il écrit avec cette élégance?

EMILIE.

Mais, Maman, je n'ai pas retenu les mots, je vous conte les choſes d'après moi. J'ai oublié le nom de la montagne; mais c'eſt égal.

LA MERE.

Comment égal? Vous voulez me faire grimper ſur une montagne ſans nom?

EMILIE.

Mais je ne le ſais pas, Maman.

LA MERE.

En ce cas, dites-moi du moins dans quel pays elle eſt.

EMILIE.

Je ne m'en ſouviens plus.

LA MERE.

Je ne ſaurai donc pas la patrie de ces bons vieillards ?

EMILIE.

Ah, voilà que je m'en ſouviens. C'était au bord de la mer... Non, non, ils devaient y aller... Mais non, ils ſont reſtés dans les Alpes, proche de la Savoie, ſi je ne me trompe.

LA MERE.

Dieu merci, me voilà orientée ! A préſent je les vois d'ici, ces bonnes gens.

EMILIE.

Vous les voyez d'ici ? Je voudrais bien les voir auſſi.

LA MERE.

Ou, si je ne les vois pas, je sais au moins où les prendre; je sais mon chemin de Paris en Savoie.

EMILIE.

C'était tout ce que je désirais de savoir hier en lisant leur histoire?

LA MERE.

Une fois en Savoie & au pied des Alpes, je les découvrirai peut-être.

EMILIE.

Ou je vous aiderai à grimper la montagne : car s'il faut grimper, ma chere Maman, je crois que j'en sais plus long que vous. Mais c'est d'ici en Savoie que mon chemin m'embarasse. Est-il long, est-il court, je n'en sais rien.

LA MERE.

J'avais cependant oui dire que vous vous livriez à l'étude de la géographie.

EMILIE

Cela est vrai. J'avais prié mon frere

aîné de me la montrer un peu à votre insu : je voulais vous surprendre agréablement avec ma science ; mais c'est un mauvais maître, il n'a point de patience.

LA MERE.

Peut-être avec ceux qui n'ont point d'attention.

EMILIE.

Le fait est, ma chere Maman, que j'ai fort mal profité de ses leçons.

LA MERE.

Il faudra donc chercher un autre maître : car enfin il sera bientôt temps de savoir trouver son chemin d'ici en Savoie.

EMILIE.

Eh bien, Maman, ces deux vieillards étaient-là. Ils s'étaient fait une petite maison, & ils avaient un lit avec deux matelas & un sommier de crin, & puis des livres, & puis deux

chaises de paille ; & puis ils priaient le bon dieu, & puis...

L A M E R E.

Et ils étaient là avec tous ces *Et puis ?*

E M I L I E.

Mais non, Maman; c'est que je conte.

L A M E R E.

Je vous ai quelquefois conté des histoires, mais je ne me rappelle plus si je vous ai fait trébucher d'*Et puis* en *Et puis*. En ce cas ce serait une représaille de votre part, & j'aurais tort de vous chicaner.

E M I L I E.

Allons, allons, je m'en vais bien dire. Il leur était arrivé bien des malheurs à ces deux messieurs. Il y en avait un qui était bien riche, bien riche.

L A M E R E.

C'est un malheur dont on se console ordinairement.

EMILIE.

Oui; mais l'autre ne l'était pas.

LA MERE.

Et pourquoi ne l'était-il pas? Qu'est-ce qu'ils faisaient tous deux sur cette montagne avec un lit & des livres, l'un d'eux étant si riche?

EMILIE.

Mais non, Maman, un moment de patience; c'est qu'il ne l'était plus, comme vous allez voir.

LA MERE.

Voyons donc.

EMILIE.

C'est-à-dire, qu'il n'est devenu riche qu'à la fin de mon conte.

LA MERE.

Vous le commencez donc par la fin? Il fallait m'en prévenir, car ce n'est pas l'ordinaire.

EMILIE.

Oh Maman, cela n'y fait rien.

LA MERE.

Pour vous qui ſavez votre hiſtoire ; mais pour moi !

EMILIE.

Pardonnez-moi, Maman, vous la ſaurez auſſi.

LA MERE.

Mais ſi vous euſſiez commencé à la lire par la fin & à rebours, croyez-vous que vous l'euſſiez aſſez compriſe pour me la ſi bien conter, & que votre frere eût pu pleurer ?

EMILIE.

Fort bien, Maman, moquez-vous de moi ! Tout cela vient de ce que j'ai mal commencé. Mais auſſi pourquoi avez-vous voulu ſavoir le nom de la montagne tout de ſuite ? Cela m'a brouillée. Or, quand on embrouille ſes écheveaux en commençant, il n'y a plus de remede ; il faut couper avec les ciſeaux. Tenez, Maman, coupons.

J'ai toujours oui dire que les plus courtes ſotiſes ſont les meilleures. Si vous voulez, nous parlerons d'autre choſe.

LA MERE.

Comment, vous ſeriez capable de me laiſſer là au beau milieu des Alpes avec vos deux vieillards que je ne connais ni de près, ni de loin?

EMILIE.

Eh bien, Maman, contez-moi le commencement, ſeulement pour me remettre, & puis je vous dirai bien la fin.

LA MERE.

Vous voulez que je vous conte votre hiſtoire? Je n'en ſais ni le commencement ni la fin. Tâchez de vous remettre, & puis vous la recommencerez, là poſément.

EMILIE.

Ah, Maman, dieu m'en préſerve! Je craindrais de vous ennuyer à la

mort. Mais puisque vous ne pouvez pas vous détacher de ces deux messieurs, je vais continuer... J'ai beau me remettre, il ne me vient rien... Ah, j'y suis; je l'espere du moins... Celui qui était bien riche a tout donné, parce que l'autre n'avait rien. Il lui a dit : *Prends tout, mon frere.*

LA MERE.

Comment, ces messieurs étaient freres ?

EMILIE.

Sans doute, Maman. Vous ne saviez pas cela ?... Tenez, je m'en souviens à présent, ils ont essuyé une tempête, parce qu'ils étaient embarqués... Ah... C'est qu'ils demeuraient à Bruxelles, & ils voulaient se rendre en Italie.

LA MERE.

Ils sont allés de Bruxelles par mer sur les Alpes ?

EMILIE.

Mais, Maman, je ne suis pas obli-

gée de savoir toutes leurs allées & venues, je ne les connais que depuis hier au soir; d'ailleurs l'histoire est bien longue, & je n'aurais pas fini d'ici à demain si je voulais tout expliquer. L'essentiel, c'est qu'ils sont très-heureux sur cette montagne, excepté l'un d'eux qui est triste, parce qu'il a perdu sa femme, qui est morte dans la prison en nourissant son enfant. C'était son boulanger, *son boucher* & puis d'autres qui en étaient la cause... Ah, oui, son frere arriva malheureusement trop tard dans la prison, parce qu'elle était morte.

LA MERE.

La prison?

EMILIE.

Mon dieu, non, Maman, vous savez bien qui. Cette pauvre femme mourut; mais le frere emporta l'enfant.

LA

LA MERE.

Dieu merci, voilà déja un enfant sauvé. Si vous mettiez dans vos récits autant d'ordre & de clarté que de rapidité & de mouvement, je crois que vous feriez des chef-d'œuvres. Je ne vous ai jamais vu cette volubilité.

EMILIE.

C'est que je voudrais vous débarasser de mon conte; il doit vous paraître insupportable, tout beau qu'il était.... Ah, pardonnez-moi, j'y suis à présent. C'est le feu qui avait brûlé tout son bien la nuit, qui était dans son porte-feuille, & puis...

LA MERE.

La nuit était dans son porte-feuille?

EMILIE.

Mais non, Maman, c'était son bien qui était dans son porte-feuille. Mais tout est réparé: ils sont vieux, mais très-heureux & riches aussi. Vous disiez

qu'ils n'avaient qu'un lit & des livres. Détrompez-vous, Maman; ils ont des vaches, des chevres, une laiterie. Je voudrais que nous pussions leur demander à goûter. C'est la meilleure crême & le meilleur beurre à vingt lieues à la ronde. Et l'enfant n'est plus un enfant. Il s'est marié, & sa femme a soin de son vieux pere, qui pleure tous les jours d'atendrissement, & qui vivra cent ans, quoiqu'il ait eu bien des chagrins; mais ils sont oubliés, & les deux vieillards disent tous les soirs à leurs enfans, quand gens & bêtes se portent bien : *La providence de dieu soit bénie! Elle est au dessus de la sagesse humaine*... Ah!

LA MERE.

Je ne doute pas, ma chere amie, qu'avec tous ces ingrédiens; une montagne, une tempête, une prison, un boulanger, un boucher, un porte-feuille brûlé, un *Prends tout, mon frere;*

des vaches, des chevres, une laiterie, un vieillard qui pleure d'atendrissement, & de petits enfans qui jouent entre ses jambes, on ne puisse faire une histoire fort intéressante. Il ne s'agit que de trouver un joueur d'échecs assez habile pour nous aider à mettre chacune de ces pieces à sa véritable place.

EMILIE.

Je parie, Maman, que vous l'aurez fait, avant que nous nous couchions.

LA MERE.

Non, je vous assure ; je ne suis pas assez habile pour cela.

EMILIE.

Tenez, Maman, je vous dirai franchement, cette petite fille aux noeuds de manches, & puis ces gouvernantes qu'on ne trouve qu'en pays étranger... & puis encore avant toutes choses votre mauvaise conduite de ce

matin, tout cela m'a barbouillé la tête au point que je n'ai rien dit qui vaille.

LA MERE.

Il est vrai que je ne me rappelle pas de vous avoir vu la tête dans un pareil désordre; vous avez inventé le modele du décousu & du galimatias.

EMILIE.

C'est que, pour vous dire mon secret, j'étais excédée de cette histoire, & je voulais m'en débarasser vîte, vîte.

LA MERE.

Vous n'avez pas choisi le plus sûr moyen. Mais qui vous obligeait à me faire ce conte? Moi, j'étais à cent lieues de votre montagne; vous m'y avez entraînée avec une admiration qui vous a saisie subitement, & que je me flatais de gagner aussi.

EMILIE.

Cela serait arrivé, Maman; mais

malheureusement je n'étais pas en train; mais c'est que je n'en savais rien, sans quoi je n'aurais pas commencé. Quand on a commencé, il faut sauter le fossé, dit Monsieur de Boisy; on ne peut plus reculer.

LA MERE.

Si vous voulez savoir la vérité, je vous dirai que ce ne sont ni les nœuds de manches, ni les gouvernantes des pays étrangers qui vous ont si fort embrouillé votre histoire.

EMILIE.

Qui donc?

LA MERE.

Vous toute seule, parce que vous l'avez lue hier sans aucune attention.

EMILIE.

Hem! Cela pourrait bien être. Mais dites-moi donc, Maman, comment vous faites pour tout deviner; car vous n'y étiez point, & vous m'appre-

nez là un fait que je ne savais pas moi-même.

LA MERE.

Il ne faut pas être sorciere pour deviner que, si vous aviez lu avec attention, vous auriez conté avec clarté & néteté.

EMILIE.

A présent je me rappelle comment tout cela s'est passé. Quand j'ai vû mon frere pleurer, je me suis reproché de n'avoir pas lu avec plus d'attention... Car c'était moi qui lisais, mais ma tête trotait toujours... Je me suis dit : *Si je n'étais pas si étourdie, je pleurerais aussi à présent.* Mais il n'y avait plus moyen, car nous étions déja à la providence de dieu, quand cette réflexion m'est venue.

LA MERE.

Mais au moins ne fallait-il pas avoir l'étourderie de vouloir me conter une histoire que vous ne saviez pas.

EMILIE.

Autre sotise! J'ai cru qu'en l'annonçant comme très-belle, cela me la ferait retrouver, parce que quand on est engagé, il faut s'en tirer avec honneur.

LA MERE.

Cette ressource serait excellente, si elle pouvait réparer les distractions passées; mais on ne peut retrouver ce qu'on n'a jamais possédé.

EMILIE.

Aussi vous voyez comme je m'en suis tirée?

LA MERE.

Vous ignorez, je crois, un plus grand danger que vous avez couru.

EMILIE.

Quel danger donc?

LA MERE.

Celui de prendre de l'humeur.

EMILIE.

Moi de l'humeur, Maman; & quand

je ſuis avec vous ! Jamais, jamais. C'eſt trop laid cela. Tenez, cela ne peut pas arriver ; l'humeur eſt tout ce que je déteſte le plus au monde.

LA MERE.

Il eſt vrai que je ne vous y ai pas vu fort diſpoſée juſqu'à préſent ; & je vous en félicite. Malgré cela, il y a des momens où je crains que vous ne ſoyez menacée de cette maladie.

EMILIE.

Comment pouvez-vous craindre de ces choſes-là ?

LA MERE.

Tenez, de votre volubilité, de la rapidité que vous avez miſe dans votre narration, à l'impatience ; & de l'impatience à l'humeur, il n'y avait qu'un pas.

EMILIE.

Cela ſe peut, Maman ; mais je ne l'ai pas fait ce pas.

LA MERE.

Je vous rends cètte juſtice.

EMILIE.

Je me le rappelle à préſent, Maman, vous m'avez dit l'autre jour que l'humeur eſt toujours un aveu de notre faibleſſe. Croyez-vous qu'on ſoit bien curieuſe de s'avouer & de montrer aux autres qu'on eſt ſi faible ?

LA MERE.

Non ſûrement; mais ce que vous redoutez ſi fort & avec raiſon, peut vous arriver par un côté d'où vous ne l'attendez point du tout.

EMILIE.

Voyons donc ce côté, Maman, & fermons-le vîte : car je ne me ſoucie pas, mais abſolument pas d'être mauſſade.

LA MERE.

Je m'en vais vous l'indiquer. C'eſt que je vous crois naturellement un peu pareſſeuſe.

EMILIE.

Penfez-vous cela, Maman ? Cela ferait fâcheux. Je vais pourtant toujours de bon cœur à mes devoirs.

LA MERE.

J'en conviens ; mais dès qu'il s'agit de faire un léger éfort de mémoire ou d'application, il me femble que la force vous abandonne.

EMILIE.

Mais auffi quand je l'ai fait cet éfort, j'avance comme un petit ange enfuite.

LA MERE.

Dans vos jeux, qu'il vous arrive la plus petite contrariété, vous aimez mieux les quiter que de la furmonter.

EMILIE.

Vous avez obfervé cela ?

LA MERE.

N'eft-ce pas là l'allure d'un efprit pareffeux ?

EMILIE.

Je le crains ; mais, Maman, quand cela ferait, quelle liaiſon y a-t-il entre la pareſſe & l'humeur ? Elles ne ſont pas même parentes de loin.

LA MERE.

Vous vous trompez, elles ſont tout au contraire très-proches parentes, comme vous allez voir. C'eſt un fait certain, & vous l'avez éprouvé plus d'une fois, que rien ne rend heureux comme l'occupation, rien ne rend triſte comme l'oiſiveté. Or il n'y a point d'occupation ſans application, ſans une certaine contention de la tête.

EMILIE.

Et qu'eſt-ce que c'eſt que la contention ?

LA MERE.

C'eſt la plus forte attention dont une tête eſt capable. Un eſprit actif trouve un grand contentement à dé-

ployer cette attention, parce qu'elle lui fait faire des progrès, qu'elle lui fait découvrir tous les jours des objets nouveaux, & qu'elle lui procure encore le sentiment très-satisfaisant de ses propres forces. Un esprit paresseux ne connaît aucun de ces plaisirs. La moindre peine qu'il faut prendre l'éfarouche; la moindre difficulté qu'il faut vaincre le décourage. Avec cette disposition il est impossible de faire le moindre progrès. Ainsi, à la place des plaisirs que procure l'occupation, arrivent l'humiliation, l'ennui, le dégoût & l'humeur.

EMILIE.

Maman, voilà une vilaine généalogie.

LA MERE.

C'est la même histoire avec les contradictions. Vous savez que la vie en est remplie. Un esprit actif les surmonte, & parvient à son but en dépit

d'elles ; il jouit par conséquent de sa victoire. Un esprit paresseux n'ose rien entreprendre, la moindre contradiction l'arrête & l'abat, & le force de renoncer à ses projets : pour toute consolation il lui reste l'humeur.

EMILIE.

Fort bien ! Et deux ! Mais pourquoi dites-vous donc quelquefois que le sage se soumet aux contradictions de la vie sans murmure ? Je n'ai qu'à me faire sage, & n'ayant point de murmure, je n'aurai point d'humeur.

LA MERE.

A merveille : mais savez-vous quand & pourquoi le sage se soumet aux contradictions sans murmure ?

EMILIE.

Non.

LA MERE.

Parce qu'avant de s'y soumettre, il a essayé tous les moyens de les vain-

cre. Il ne s'y ſoumet qu'après s'être convaincu qu'il n'eſt pas en ſon pouvoir de les ſurmonter. Alors la raiſon lui dit que l'homme doit ſe réſigner à ce qu'il ne peut changer.

EMILIE.

Il n'y a point d'humiliation à cela.

LA MERE.

Ni d'humeur à avoir. J'ai connu une petite perſonne qui s'occupait beaucoup dans ſa journée de *rubans*, de pompons, d'ajuſtemens.

EMILIE.

Mais, Maman, ce n'était pas pour elle. Vous ſavez bien qu'elle avait une poupée, dame de qualité, dont c'était ſon devoir de faire la toilete. Quand on eſt en condition, on ne choiſit pas ſes occupations.

LA MERE.

Je conviens que ce n'eſt pas pour elle que la jeune perſonne s'occupait

de chifons, mais ce n'était pas non plus pour sa poupée.

EMILIE.

Pourquoi donc, Maman ?

LA MERE.

Parce qu'elle était paresseuse.

EMILIE.

Je ne comprends pas cela, par exemple.

LA MERE.

C'est que pour penser à ces fadaises, son esprit, sa mémoire n'avaient aucun éfort à faire, & par conséquent sa paresse espérait y trouver son compte. Mais sa paresse la trompait ; car son esprit, quoique paresseux, désirait une nouriture plus solide & plus active. Ainsi, quand elle avait donné beaucoup de temps à ces niaiseries, elle était toute étonée de n'y pas trouver la satisfaction qu'elle s'en était promise ; elle sentait du vuide, de

l'ennui, c'eſt-à-dire, qu'elle était toute diſpoſée à l'humeur.

EMILIE.

Allons, nous y voilà encore. Mais, Maman, pourquoi ſa mere (car je crois qu'elle en avait une & bien tendre,) ne l'a-t-elle pas empêchée de perdre ſon temps avec les chifons ?

LA MERE.

Sa mere diſait : Si je l'en empêche, ſi je lui dis : *Emilie, ne faites pas cela, par amitié pour moi*, elle ſe conformera de bon cœur à ma volonté ; mais elle croira que je lui ai enlevé un grand ſujet de ſatisfaction, une ſource de plaiſirs raviſſans. Il vaut mieux que ſa propre expérience la déſabuſe, & qu'elle voie que le bonheur n'eſt pas là. Il y aura un peu de temps perdu de cette façon ; mais auſſi elle ne ſera pas obligée de me croire ſur ma parole, & elle ſera détrompée pour ſa vie.

EMILIE.

Et voilà peut-être pourquoi la poupée eſt allée paſſer l'été dans une de ſes terres, & la jeune perſonne eſt reſtée à Paris auprès de la plus aimable mere du monde.

LA MERE.

Cette mere m'a dit : Ce n'eſt pas moi qui empêcherai la poupée de quiter ſa terre & de revenir ici diſpoſer des momens perdus de la petite perſonne ; car je hais trop la tyrannie pour l'exercer même contre les poupées.

EMILIE.

Si celle-ci revient l'hiver prochain à cauſe des longues ſoirées, j'eſpere qu'elle aura perdu la moitié de ſa paſſion pour les chifons & les ajuſtemens, & que je ne ſerai plus obligée de m'en occuper par état.

LA MERE.

Quoi qu'il en ſoit, vous voyez tou-

jours clairement que dans les contradictions de la vie, dans les occupations sérieuses, & même dans les occupations frivoles & dans les amusemens, la paresse est tout ce qu'il y a de plus nuisible au bonheur, & que ce n'est pas lui faire tort en lui reprochant l'humeur que vous détestez si fort, comme sa plus proche parente.

EMILIE.

Mais vous la retrouvez *donc toujours* cette vilaine parente ?

LA MERE.

C'est que je voudrais bien qu'elle n'approchât jamais de la maison.

EMILIE.

Savez-vous, Maman, ce que nous ferons ? Nous mettrons la paresse à la porte; les deux parentes se *rencontreront* dans la rue, & s'en iront ensemble bien loin d'ici.

LA MERE.

C'est sans contredit le meilleur parti :

car aussi long-temps qu'une d'elles sera dans la maison, on ne peut répondre qu'elle n'ouvre la porte à l'autre; & si elles deviennent une fois maîtresses ici, adieu la joie, le bonheur & tous les vrais plaisirs de la vie.

EMILIE.

Mes freres, Maman, sont-ils paresseux ou actifs?

LA MERE.

Vraiment, voilà une question de conscience. Mais si vos freres avaient des défauts, je pense qu'ils désireraient qu'on leur en parlât & non à leur soeur.

EMILIE.

Eh bien, je ne vous demande que leurs bonnes qualités.

LA MERE.

Si vous mettez la paresse à la porte, comme c'est votre projet, je suis persuadée qu'avec un peu de soin vous

n'aurez pas besoin de moi pour découvrir les bonnes qualités de vos freres. Ils sont plus âgés & par conséquent plus formés que vous ; ainsi leurs bonnes & mauvaises qualités doivent se remarquer plus aisément.

EMILIE.

Mais aussi je les ai déja remarquées ; je voulais seulement savoir, ma chere Maman, si nous étions, vous & moi, du même avis là dessus.

LA MERE.

Eh bien, un jour, pendant une de nos promenades, nous éplucherons toutes leurs bonnes qualités, & nous verrons si nous sommes d'acord.

EMILIE.

Maman, je crois qu'on aime mieux mes freres que moi.

LA MERE.

Qui croyez-vous qui aime mieux vos freres que vous ?

EMILIE.

Mais tous ceux qui viennent ici. On vous fait ſouvent leur éloge, & de moi l'on ne dit mot.

LA MERE.

C'eſt que mes amis ne ſont pas acoutumés à louer en face. Peut-être, lorſque vous n'y êtes pas, votre éloge les occupe-t-il auſſi.

EMILIE.

Cela ſerait-il poſſible? Me dites-vous vrai, ma chere Maman? Ah, répétez-moi cela encore fois.

LA MERE.

Ce n'eſt pas moi qui peux vous l'aſſurer; mais comme vous devez avoir ce ſoir une entrevue avec votre conſcience, & faire un déménagement de beſaces fort important; ſi elle vous certifie que vous annoncez quelques heureuſes diſpoſitions, que vous donnez quelques eſpérances fondées,

vous pouvez compter que mes amis s'intéressent trop à ma satisfaction pour ne l'avoir pas remarqué.

EMILIE.

En ce cas, c'est bien heureux que persone ne m'ait entendu conter mon barbouillage.

LA MERE.

Il est vrai qu'on n'y aurait pas remarqué un grand talent pour l'histoire, & que l'effet n'en eût pas été bien brillant.

EMILIE.

Ni par conséquent l'éloge bien pompeux, quand j'aurais eu le dos tourné. Maman, vous n'en direz rien à mon frere; n'est-ce pas ?

LA MERE.

Non, je vous le promets; mais si vous le voulez, après souper, pendant notre petite assemblée de famille, nous proposerons que chacun de nous conte une histoire. Votre frere ayant

encore les yeux tout humides d'hier au soir, ne manquera pas de nous conter l'histoire des deux vieillards, qui l'a tant fait pleurer. Moi, je ne ferai pas semblant d'en avoir la moindre notion, & de cette maniere je l'apprendrai tout naturellement : car je vous avoue que je voudrais avoir le cœur net sur ces bonnes gens de la montagne.

EMILIE.

Et vous, Maman, vous conterez donc aussi une histoire ?

LA MERE.

Il le faudra bien.

EMILIE.

Oh, cela sera charmant !.. Mais moi qu'est-ce que je ferai ?

LA MERE.

Vous en conterez une également. Nous ne ferons grace à persone.

EMILIE.

Et comment ferai-je ? Je ne sais pas

d'autre histoire que celle qui a fait pleurer mon frère.

LA MERE.

Comme celle-là ne vous promet pas un grand succès, je vous conseille d'en aller lire une à présent dans le livre que je vous ai prêté. Vous nous la conterez, & vos freres seront tout étonés que vous en sachiez une qui leur est inconnue.

EMILIE.

C'est bien dit, Maman, c'est bien dit. Vous auriez fait un bon médecin; car vous savez toujours remede à tout. Allons, je m'en vais bien vîte, pour briller ce soir, & vous faire oublier mon pot-pourri de la montagne.

(*Elle s'en va & revient sur ses pas.*)

Maman, vous pourriez me rendre un grand service & me faire un grand plaisir.

LA MERE.

Quoi donc?

EMILIE.

Contez-moi une petite hiſtoire, ſeulement longue comme cela. Je verrai comment vous faites, cela me mettra en train, & je conterai ce ſoir comme un petit ange.

LA MERE.

Soit. Vous vous y prenez fort à propos. Votre papa m'a dit ce qui lui eſt arrivé ce matin, & je vais vous le redire.

EMILIE.

En ce cas je rirai, car les contes de mon papa ſont toujours gais.

LA MERE.

Vous verrez, & vous me direz votre ſentiment... Cependant, ſi je vous dis mon conte à préſent, qu'eſt-ce que je conterai à notre aſſemblée ?

EMILIE.

Bon, Maman, vous en direz un autre. Vous en ſavez plus, je parie,

que nous n'avons de doigts entre nous deux.

LA MERE.

Eh bien, soit. Aussi bien l'histoire que vous allez apprendre est si courte qu'il n'y aurait pas de quoi briller convenablement dans l'assemblée de famille.

EMILIE.

Voyons donc, recueillons-nous, & observons comment il faut conter.

LA MERE.

Cela sera bientôt vu, car mon conte n'a pas autant d'ingrédiens que celui que vous m'avez fait. C'est, comme je vous ai dit, un fait arrivé à votre pere; vous savez qu'il est succinct dans ses récits.

EMILIE.

Succinct, c'est-à-dire, précis & bref?

LA MERE.

Il a couru ce matin à pied pour ses affaires; il a voulu passer l'eau pour

revenir de l'esplanade des Invalides à la place de Louis XV. En montant dans le bateau, il a vu accourir une femme du peuple qui lui a demandé la permission de profiter de l'occasion. Pendant que le batelier les passe, votre pere, par désœuvrement, demande à la femme où elle demeure. — Au Gros-Caillou. — Ce qu'elle fait. — Elle éleve trois enfans, elle file, & son mari travaille dans les carrieres. — Et qu'allez-vous faire de l'autre côté de la riviere ? — Je vais au Roule chercher du pain chez mon boulanger. — Votre boulanger demeure bien loin de votre quartier. — J'y vais tous les trois jours réguliérement, & n'achete jamais mon pain ailleurs. — C'est donc pour perdre votre temps ? — Monsieur, Monsieur, vous jugez bien vîte. Mon boulanger est un brave homme. Il demeurait autrefois au Gros-Caillou. Mon pauvre mari tomba malade ;

nous étions dans la peine, abandonnés de tout le monde. Mon boulanger seul m'a dit : *Que cela ne vous inquiete pas, brave femme.* Il nous a fourni pendant trois mois le pain à crédit. La bénédiction divine est revenue; nous l'avons payé, graces à dieu. Depuis, les circonstances l'ont forcé de quiter notre quartier & d'aller s'établir au Roule. Il n'y est pas encore achalandé comme chez nous, & j'y vais porter mon argent & chercher mon pain; & eût-il la pratique du Roi, j'irais chercher mon pain chez lui. — Voilà mon conte, ma chere amie, ou plutôt celui de votre pere.

EMILIE.

O les braves gens !

LA MERE.

Qui ?

EMILIE.

Mais le boulanger, & puis la femme aussi.

LA MERE.

Mais votre pere a eu un grand tort.

EMILIE.

Quoi donc ?

LA MERE.

Il lui a dit : Brave femme, combien avez-vous d'enfans ? — Deux garçons & une fille. — Et moi aussi, brave femme, j'ai deux garçons & une fille. Tenez, à cause de vos trois enfans & des trois mois de crédit, il faut que je vous avance l'argent de votre pain pour trois mois. J'ai aussi une brave femme chez moi, venez la voir & ses trois enfans.

EMILIE.

Il est drôle, mon papa, avec sa brave femme & ses trois enfans.

LA MERE.

Et il lui a donné son adresse.

EMILIE.

Eh bien, Maman, quel tort trouvez-vous donc à mon papa ? Serez-

vous bien fâchée de voir arriver chez vous la brave femme ?

LA MERE.

Ne voyez-vous pas que c'est son adresse qu'il fallait lui demander, & lui donner la nôtre ? La brave femme ne passe la riviere que pour aller chez son boulanger ; je parie qu'elle ne quitera pas ses trois enfans pour venir nous chercher.

EMILIE.

Vous croyez, Maman ? Oh que j'en serais fâchée !

LA MERE.

Si nous savions où la prendre ; nous lui aurions fait une visite en nous promenant.

EMILIE.

Oh, Maman, tâchons de la découvrir. Il faut que mon papa, pour sa pénitence, se mette à sa piste. De quoi s'avise-t-il aussi d'être étourdi comme sa fille ?

LA MERE.

C'eſt qu'il ne s'attendait pas à un ſi beau paſſage de la riviere.

EMILIE.

Vous avez bien raiſon, Maman, voilà véritablement un beau paſſage & une belle hiſtoire !

LA MERE.

Eh bien, il faut que celle que vous nous conterez ſoit encore plus belle.

EMILIE.

Ah ciel, j'étais à cent lieues de mon hiſtoire que je ne ſais pas encore ! Courons vîte, il n'y a pas un inſtant à perdre.

LA MERE.

Mais ſi en faiſant de ces ſauts, vous vous caſſez le cou, adieu l'hiſtoire & l'hiſtoriene.

ONZIEME CONVERSATION.

EMILIE

(*frape doucement à la porte du cabinet.*)

LA MERE.

Qui est là ?

EMILIE.

Maman, c'est la petite persone qui vient sur la pointe des pieds.

LA MERE.

Et que me veut la petite persone sur la pointe des pieds ?

EMILIE.

Ah, vous écrivez... J'en suis fâchée.

LA MERE.

Pourquoi ?

EMILIE.

Mais à qui écrivez-vous donc ?

LA MERE.

C'eſt à quelqu'un à qui j'ai à faire & que vous ne connaiſſez pas.

EMILIE.

Et qu'eſt-ce que vous lui mandez ?

LA MERE.

Ah, la petite perſone eſt curieuſe ! Et qu'eſt-ce que cela vous fait ?

EMILIE.

Rien ; mais c'eſt pour le ſavoir.

LA MERE.

Ah, ah ! Et trouvez-vous cette curioſité bien placée ? Car ſi par hazard elle était indiſcrete & ſans objet, cela ſerait fâcheux.

EMILIE.

Comment donc, Maman ?

LA MERE.

Lorſque vous me parlez tout bas de choſes qui vous intéreſſent, ſi une de vos petites amies, de vos compagnes du Palais royal, venait vous

interrompre & vous demander de quoi il s'agit, que diriez-vous ?

EMILIE.

Ah, c'eſt différent, je dirais qu'elle eſt bien curieuſe, & que cela ne la regarde pas.

LA MERE.

Vous croyez donc qu'elle commettrait une faute contre la politeſſe & la diſcrétion ?

EMILIE.

Sans doute, Maman.

LA MERE.

Je meurs de peur que la petite perſone n'ait commis la même faute avec moi ; & cependant elle me doit bien autant d'égards que votre petite amie vous en doit. Ne le penſez-vous pas ?

EMILIE.

Mais vous ne cauſiez pas tout bas, ma chere Maman, vous écriviez.

LA MERE.

C'eſt-à-dire, que je cauſais tout bas

avec un absent. L'ecriture est la conversation avec les absens. On n'a pas d'autre moyen de leur communiquer ses pensées. On confie ses secrets au papier ; & voilà pourquoi ce qui est écrit est sacré. On ne peut pas plus se permettre de lire les papiers que l'on trouve sous sa main, quand ils ne nous sont pas adressés, que d'écouter deux persones qui parlent bas.

EMILIE.

Il n'est donc pas bien d'écouter deux persones qui se parlent ?

LA MERE.

Non, à moins qu'on ne vous en prie.

EMILIE.

Eh bien, je ne le savais pas. Moi, je n'écoutais pas, parce que je n'en avais pas envie. Vous m'apprenez, Maman, qu'il ne le faut pas.

LA MERE.

Votre réflexion vous l'aurait appris

bien mieux. Si vous aviez jamais écouté avec le désir de savoir ce que les autres ne veulent pas que vous sachiez, ce serait un vice de caractere qu'il faudrait déraciner.

EMILIE.

Lequel donc ?

LA MERE.

Un très-grand vice, celui de la curiosité.

EMILIE.

Allons, Maman, déracinons bien vîte.

LA MERE.

Heureusement cela sera aisé, car je me persuade que vous n'avez pas ce vice. Mais écouter par étourderie, par légéreté, par inadvertance ou faute d'égards pour les autres, est aussi un tort & un grand tort.

EMILIE.

Bon ! Quand je verrai deux perso-

nes ſe parler, je me mettrai à courir de toutes mes forces.

LA MERE.

Il n'eſt pas beſoin de s'eſſoufler. La diſcrétion n'eſt pas ſi bruyante. On s'éloigne ſans affectation, ſans que cela faſſe événement. Deux pas ſuffiſent pour vous mettre hors de portée d'écouter ce que l'on dit avec le deſſein de n'être pas entendu.

EMILIE.

J'en ferai trois, ſans faire ſemblant de rien.

LA MERE.

Puis donc qu'il ne faut pas écouter, il eſt clair que ce ſerait manquer à la probité & à toutes les loix de l'honneur & de la ſociété, que de lire un papier qui ne s'adreſſe pas à vous, ou qui eſt adreſſé à un autre.

EMILIE.

C'eſt donc une choſe bien importante qu'un chifon de papier?

LA MERE.

Si importante que quelquefois la vie, la fortune, ou du moins la tranquillité, le bonheur & le malheur de la vie peuvent en dépendre.

EMILIE.

Maman, cela fait trembler. Mais souvent aussi, je le crois du moins, le chifon de papier est indifférent.

LA MERE.

J'en conviens; mais comme *on ne* peut le savoir d'avance, la *loi* qui défend d'y toucher reste la même.

EMILIE.

Oui, c'est le plus court.

LA MERE.

Votre pensée est-elle à vous? Peut-on vous empêcher de penser?

EMILIE.

Non, on ne peut pas m'empêcher de penser à ce que je veux.

LA MERE.

Ni vous obliger de dire votre pen-

ſée, que lorſque cela vous convient & à qui vous jugez à propos. Or, qu'eſt-ce que vous écrivez ſur le papier ?

EMILIE.

Mais ce que je veux, ce qui me paſſe par la tête.

LA MERE.

C'eſt-à-dire, vos penſées. Et quelqu'autre que vous peut-il ſavoir ſi votre intention eſt qu'on connaiſſe vos penſées, ou ſi vous voulez les tenir cachées, ou ne les confier qu'à une telle perſone ?

EMILIE.

Non, à moins que je ne le diſe, on ne le ſait pas.

LA MERE.

On ſait encore moins de quelle importance il peut être pour vous que votre penſée ne ſoit connue que de la perſone à laquelle elle s'adreſſe,

parce que persone ne sait nos affaires comme nous-mêmes.

EMILIE.

Cela est vrai.

LA MERE.

Ainsi notre pensée est notre propriété la plus sacrée, la plus intime. Et lire un chifon de papier, comme vous disiez, qui ne nous apartient pas, qui renferme des pensées qui ne s'adressent pas à nous, c'est faire une chose qui peut avoir toute la difformité d'une trahison, d'une bassesse, d'une infamie; enfin de ce qu'il y a de plus vil & de plus déshonorant au monde.

EMILIE.

Mais, Maman, on fait cela par étourderie.

LA MERE.

Cela vous prouve à quel blâme l'étourderie & le défaut de réflexion peuvent exposer.

EMILIE.

Oh, je ne parle pas pour moi. Je vous promets, Maman, que pour rien au monde on ne me fera plus toucher à un papier qui n'eſt pas à moi.

LA MERE.

Je l'eſpere, parce que je me flate qu'Emilie aura des principes; & voilà, par exemple, un de ces principes qu'une perſone bien née n'oublie jamais.

EMILIE.

Oh, qu'il faut ſavoir de choſes, Maman, pour être bien née! Tous les jours j'apprends quelque choſe de nouveau en y penſant, & même ſans beaucoup y penſer.

LA MERE.

Mais ce n'eſt pas pour apprendre du nouveau, ni même pour ſavoir à qui j'écrivais, que vous êtes venue?

EMILIE.

Mon dieu non. Je voulais vous

dire, Maman... Mais je crois que cela pourrait nous faire causer bien long-temps, bien long-temps; & si votre lettre est pressée...

LA MERE.

Elle ne l'est pas. Attendez-moi ici, je vais revenir.

EMILIE.

Vous allez donc serrer vos papiers? Mais vous ne serez pas long-temps, Maman?

LA MERE.

Non.

EMILIE.

C'est bon, je vais rêver pendant ce temps-là à ce que je voulais dire...

LA MERE.

Allons, prenons notre ouvrage, & voyons ce qui vous occupe.

EMILIE.

C'est bien dit, Maman, voyons...

Premiérement... je venais vous dire... que je vous aime de tout mon cœur.

LA MERE.

Mademoiselle, je vous suis très obligée.

EMILIE.

Madame, vous êtes bien bonne, il n'y a pas de quoi.

LA MERE.

Après.

EMILIE.

Oui, j'y suis... Ce chifon de papier que je vois toujours là, dans ma tête, pour n'y pas toucher, m'a un peu barbouillé mes idées... Ah!.. N'avons-nous pas dit l'autre jour qu'il fallait avoir une confiance entiere en vous?

LA MERE.

Moi? Je ne vous ai jamais dit cela.

EMILIE.

Comment, vous ne voulez pas que j'aie de la confiance en vous?

LA MERE.

Pour vouloir, oui, je vous assure que je le veux bien fort.

EMILIE.

Mais, ma chere Maman, expliquez-vous donc. Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée.

LA MERE.

Je voudrais mériter votre confiance, je ne penserai jamais à l'exiger.

EMILIE.

Mais c'est la même chose, puisque vous l'avez.

LA MERE.

Point du tout, cela est fort différent. La confiance est le don le plus libre qui existe; on peut l'acorder à celui qui nous l'inspire, mais elle ne peut s'exiger. Si j'ai votre confiance, comme vous dites, c'est que vous avez remarqué sans doute que j'en ai beaucoup en vous; c'est que les pre-

miers essais que vous avez faits en me confiant vos petites affaires, vous ont apparemment réussi ; que vous vous en êtes bien trouvée. Point d'inconvénient, & très-souvent peut-être du profit ; c'est une bonne affaire que cela. Cette expérience a fortifié & augmenté de jour en jour votre confiance en moi.

EMILIE.

Maman, c'est vrai à la lettre.

LA MERE.

Si au lieu de m'en remettre à votre expérience, je vous avais commandé ; *Mademoiselle, il me faut votre confiance, je la veux toute entiere ; il faut que je sache tout ce qui vous passe par la tête...*

EMILIE.

Eh bien, je crois que vous l'auriez encore eue de cette façon-là.

LA MERE.

Et moi, je crois que non. Je pense que chacun aime à être maître dans

son intérieur, & les petites persones plus que les autres.

EMILIE.

Comment cela, Maman?

LA MERE.

C'est-à-dire, que chacun aime à disposer de ses pensées, comme bon lui semble & en faveur de qui lui plaît, & que le mot *Il faut* n'est pas celui qu'il faut pour en avoir sa part.

EMILIE.

Cela est vrai, Maman. *Il faut* n'est pas doux à l'oreille.

LA MERE.

Il faut cependant, ma chere amie, prendre garde aux termes dont on se sert dans la conversation, sans quoi on brouille toutes ses idées. Ce n'est pas là une affaire de liberté & de confiance; *il faut* est de rigueur ici, parce qu'enfin il ne faut pas que la conversation reste inintelligible. Si vous ex-

primez mal votre idée, comme vous venez de faire, par exemple, celui qui vous écoute ne la comprendra pas, ou la comprendra mal.

EMILIE.

Et oui, & puis le barbouillage.

LA MERE.

Ainſi, déſirer & exiger la confiance, ſont deux idées tout à fait diverſes.

EMILIE.

Eh bien, je ne l'aurais pas ſu ſans vous, ma chere Maman.

LA MERE.

Avec de l'attention & de la réflexion on apprend à démêler ſes idées; comme avec un peu d'attention & d'adreſſe on démêle un écheveau de ſoie. Et puis, quand on a une amie de confiance & qu'on eſt embaraſſée ſur la ſignification préciſe d'un terme, on la lui demande.

EMILIE.

Cela est vrai; mais c'est que je les sais tous à-peu-près.

LA MERE.

Me voilà encore embrouillée. Vous voulez dire apparemment que vous comprenez à-peu-près la signification de tous les mots dont vous vous servez, & ce n'est pas ce que vous dites: car on peut fort bien savoir un mot, un terme, sans comprendre *toute* l'étendue de sa signification. Mais laissons cela; vous me trouveriez enfin chicaneuse, si je me permettais d'éplucher ainsi vos discours, & il pourrait m'en coûter une partie de votre confiance. Revenons à nos moutons. Vous disiez donc? . . .

EMILIE.

Je vous disais, ma chere Maman, que sans savoir si vous avez désiré ou exigé ma confiance, toujours est-il constant que vous la possédez toute entiere,

entiere, & que je vous dis tout, mais tout ce qui me passe par la tête. Or j'ai remarqué...

LA MERE.

Et qu'avez-vous remarqué ?

EMILIE.

Ah, j'ai remarqué quelque chose....

LA MERE.

Et c'est ?

EMILIE.

Vous venez de dire une chose qui m'a beaucoup frapée.

LA MERE.

Eh, mon dieu, voyons donc.

EMILIE.

Ah, je ne sais si c'est bien vrai.

LA MERE.

Ah, que vous me faites languir !

EMILIE.

Allons, allons, je m'en vais vous le dire... Vous m'avez dit tout à l'heure que vous aviez beaucoup de confiance en moi.

LA MERE.

En doutez-vous ?

EMILIE.

Non, Maman, puisque vous le dites ; mais tenez, franchement, je ne m'en étais pas apperçue. Au reste, je ne vous en fais point de reproche au moins. Je sais à présent que la confiance doit se mériter & ne peut s'exiger. Vous n'avez pas besoin de mes conseils comme *j'ai besoin des vôtres.* Mais pourquoi dites-vous que vous avez de la confiance en moi ?

LA MERE.

Parce que cela est vrai ; & si vous n'étiez pas si précipitée dans vos jugemens, si vous réfléchissiez un peu, vous verriez qu'à tout instant je vous donne des preuves de ma confiance.

EMILIE.

Et moi, j'ai remarqué au contraire, il y a long-temps, que vous ne me

difiez pas tout... Bien entendu que la confiance ne s'exige pas.

LA MERE.

Et qu'eft-ce que je ne vous ai pas dit ?

EMILIE.

Mais je ne fais pas...

LA MERE.

Mais encore ?

EMILIE.

Mais, Maman.

LA MERE.

Il me femble, quand on accufe, qu'il faut parler clair, & avoir fes preuves toutes prêtes.

EMILIE.

Maman, je ne vous accufe de rien ; mais dites vrai : vous avez bien des liaifons, bien des affaires ; vous recevez beaucoup de lettres : eh bien, vous ne me dites jamais rien de tout cela.

LA MERE.

Et voilà mes torts prouvés en fait

de confiance ? Mais lorſque vous parlez à vos petites amies, ſur-tout lorſque vous leur parlez bas, eſt-ce que j'écoute ou que je vous queſtione ?

EMILIE.

C'eſt que cela ne vous intéreſſe pas.

LA MERE.

Plus que vous ne penſez.

EMILIE.

Vrai ?

LA MERE.

Vous pouvez m'en croire.

EMILIE.

Eh bien, ma chere Maman, je vous dis toujours tout; mais vous n'y faites pas toujours grande attention.

LA MERE.

Et pour que le marché ſoit égal, il faut que je vous diſe tout auſſi ?

EMILIE.

Mais ſi cela vous convient.

LA MERE.

Allons, disons... Il ne me reste plus qu'un scrupule.

EMILIE.

Et quoi donc?

LA MERE.

Serez-vous bien aise que je dise à d'autres ce que vous me confiez?

EMILIE.

Maman, je suis bien sûre que vous ne dites à persone ce que je vous confie.

LA MERE.

Vous croyez donc le secret & la discrétion indispensables pour inspirer la confiance?

EMILIE.

Très-sûrement, Maman.

LA MERE.

Et, si j'allais confier aux autres ce que vous me dites, je perdrais votre confiance?

EMILIE.

Je crois que je n'en pourrais plus avoir.

LA MERE.

En ce cas, je ne sais comment je ferai pour vous confier ce que me disent les autres, sans perdre leur confiance.

EMILIE.

Ah, c'est un embaras, cela. Mais c'est qu'il est beau de tout savoir.

LA MERE.

Et moi, je trouve qu'en ce genre il est bien commode de ne rien savoir. Vous n'ignorez pas combien il faut être réservé & discret sur ce qui ne nous regarde pas. Quand on ne sait rien, on est sûr de ne pas parler des affaires des autres mal à propos; on ne craint pas de leur nuire par légéreté ou par inconsidération, en s'en mêlant sans nécessité.

EMILIE.

Cependant, Maman, convenez que c'eſt beau d'avoir des affaires. On n'a plus l'air petite fille. On eſt obligé de ſortir, de parler au Miniſtre, de voir Monſieur le Premier Préſident, de ſe faire écrire chez Madame la Ducheſſe une telle. On rentre, on a dix lettres à écrire. Je vous aſſure, Maman, que c'eſt fort beau.

LA MERE.

Ah, ma pauvre Emilie, que vous regréterez un jour la ſécurité, le calme & l'oiſiveté de votre âge, & que vous ſerez détrompée de la beauté des affaires!

EMILIE.

Vous croyez, Maman? Mais ſi elles ne ſont pas belles, pourquoi en avoir?

LA MERE.

Cela ne dépend pas de nous, il faut faire les ſiennes. Mais il n'y a

que les gens désœuvrés, ignorans & frivoles qui s'occupent ou s'amusent des affaires des autres. Il n'y a guere que ceux-là qui soient curieux; ils sont bavards, redisans & dangereux.

EMILIE.

Et pense-t-on d'eux comme cela dans le monde?

LA MERE.

Oui, on les craint, on les fuit.

EMILIE.

Il faut encore que je me souvienne de cela. Mais, Maman, vous, vos affaires, pourquoi ne me les dites-vous pas?

LA MERE.

Soyez sûre que je désire avec passion d'avoir en vous une amie à laquelle je puisse confier mes affaires, mes soucis, mes peines, & que la crainte seule de troubler la sérénité & le bonheur de vos jours innocens pourrait me faire balancer.

EMILIE.

D'abord, Maman, je vous aſſure que vous pouvez compter ſur ma parfaite diſcrétion.

LA MERE.

J'y compte ; mais pour y compter davantage, il faut que je ne remarque en vous aucun penchant à la curioſité : car je ne puis m'ôter de la tête que la curioſité & l'indiſcrétion ſont deux ſœurs qui marchent toujours enſemble.

EMILIE.

Et à propos de cela, Maman, dois-je vous dire les affaires des autres ?

LA MERE.

Voilà une queſtion vraiment délicate.

EMILIE.

Et importante. Il eſt vrai que perſone ne m'a encore rien confié ; mais cela peut venir d'un moment à l'autre. Et ſi l'on me priait encore de ne pas

vous dire quelque chose, comment faire ?

LA MERE.

Lorsque j'étais à votre âge, je me disais : Je ne veux pas recevoir de confidences, jusqu'à ce que je sois en état de discerner celles qui doivent être sacrées d'avec celles sur lesquelles il est bon de me consulter avec ma mere.

EMILIE.

Mais, Maman, *on ne peut pas* empêcher les gens de parler.

LA MERE.

Pardonnez-moi, on peut prévenir les confidences. Moi, je disais, par exemple : Sur toutes choses, ne me dites pas votre secret, si vous ne voulez pas que ma mere le sache, parce que je ne suis pas accoutumée à lui rien cacher.

EMILIE.

Fort bien. Je dirai : Tenez, Maman & moi nous ne sommes qu'une, nous

n'avons point de secret l'une pour l'autre; on nous appelle dans la maison les inséparables. Parlez-moi, c'est comme si vous lui parliez; arrangez-vous là dessus. Si cela vous convient, dites votre affaire; si non, gardez-la.

LA MERE.

Voilà qui est parfaitement sage; vous n'aurez pas promis le secret, & vous n'aurez pas voulu l'entendre. Vous acquerrez encore la réputation d'une personne prudente & vraie.

EMILIE.

Et c'est joli d'être prudente & vraie; n'est-ce pas, Maman?

LA MERE.

Oui, ce sont deux belles qualités. Voulez-vous d'ailleurs une regle sûre sur la discrétion qu'on doit aux autres? La voici: Si leur secret ne vous regarde en aucune maniere, il n'y a aucun inconvénient pour vous dans

un silence absolu; mais si ce secret vous intéresse de près ou de loin, alors on dit: Permettez que je consulte aussi mes amis.

EMILIE.

Non, non, je m'en tiens à ce que Maman & moi, nous ne sommes qu'une, & qu'on s'arrange là dessus. Il est vrai qu'elle ne me dit pas tout; mais moi j'ai du plaisir à ne lui rien cacher.

LA MERE.

Pourquoi donc, puisque nous ne sommes qu'une, faisiez-vous des façons pour me dire qu'il vous semblait que je n'avais pas de confiance en vous?

EMILIE.

C'est que j'étais persuadée que j'avais tort; mais je ne savais pas comment.

LA MERE.

Eh bien, le moyen de l'apprendre, c'était d'en parler.

EMILIE.

Vous avez raiſon. N'eſt-ce pas là de la fauſſe honte ?

LA MERE.

Et la fauſſe honte a toutes ſortes d'inconvéniens...

EMILIE.

Oui, elle fait qu'on reſte dans l'ignorance & dans ſes erreurs, & qu'on n'aurait pas appris quelque choſe ſur la curioſité & ſur la diſcrétion, qu'on eſt pourtant bien aiſe de ſavoir.

LA MERE.

Sans compter qu'elle fait mal juger de ſes amies de confiance, & que c'eſt les offenſer que de balancer à leur dire ce qu'on penſe d'elles.

EMILIE.

Oh ceci eſt ſerieux... Mais, Maman, ſi vous vouliez pourtant me dire un ſecret d'affaires, vous me feriez un grand plaiſir.

LA MERE.

Un ſecret d'affaires ? Vous aimez donc bien les affaires ?

EMILIE.

Mais je crois qu'oui.

LA MERE.

Allons, voyons.

EMILIE.

Faut-il garder le ſecret ?

LA MERE.

Non pas abſolument ; mais comme il n'eſt ni poli, ni convenable d'entretenir les autres de ſes affaires, il eſt inutile d'en parler.

EMILIE.

Oh oui, il ne faut rien faire d'inutile. Eſt-ce que vous me demanderez conſeil ?

LA MERE.

J'eſpere que vous ne me refuſerez pas vos avis.

EMILIE.

Non ſûrement, je vous les donnerai de tout mon cœur.

LA MERE.

Je n'ai donc plus que l'embaras de me rappeller une affaire qui ſoit digne de vous être confiée... J'ai beau chercher, il ne me vient rien à l'eſprit, là tout d'un coup... Je ſuis fâchée que votre papa ne ſoit pas ici. Il vous propoſerait vingt affaires pour une, & ſerait très en état de ſatisfaire le goût précoce que vous montrez, & dont je ne me doutais pas il y a un quart d'heure... Tenez, faiſons une choſe. Nous avons aſſez cauſé, remettons la partie à tantôt. J'ai ma lettre à finir; & vous, peut-être vos gambades à faire, avant de nous mettre à table. Mais tantôt, ou votre papa pourra reſter avec nous, & vous aurez entiere ſatisfaction, ou bien il me laiſſera ſes pleins pouvoirs pour vous conſulter

ſur quelque affaire importante, & je ſens d'avance qu'il s'en trouvera parfaitement bien.

EMILIE.

Vous me promettez, Maman, de ne pas l'oublier ?

LA MERE.

Il n'y a point de danger. Quand je pourrais l'oublier, vous ſauriez bien m'en faire ſouvenir.



DOUZIEME CONVERSATION.

EMILIE.

EH bien, Maman, ne vous l'avais-je pas bien dit ? Je crois que c'était un pressentiment. Notre secret d'affaires qu'est-il devenu ? Il vous est arrivé du monde au moment où nous devions commencer notre travail. Le lendemain il vous est survenu une affaire, le surlendemain d'autres embaras : en un mot mon papa est parti pour son régiment sans avoir pu me consulter. Le proverbe dit : *Ce qui est différé n'est pas perdu ;* & moi je dis : *Ce qui est différé ne se retrouve jamais à propos.*

LA MERE.

Vous faites là l'histoire de la vie

humaine.. Elle est sujete à tant de vicissitudes, que le sage apprend de bonne heure à ne pas compter sur les événemens, & qu'il se soumet sans peine aux contrariétés dont la vie est remplie. Au reste, dans cette occasion, c'est votre papa qui en est la victime, puisque son départ le prive de vos conseils.

EMILIE.

Ma chere Maman, vous prenez la liberté de vous moquer souvent de votre Emilie.

LA MERE.

Vous conservez donc toujours cette passion pour les affaires ?

EMILIE.

Mais oui, Maman.

LA MERE.

A votre âge une passion qui dure plus de huit jours ! Cela passe le badinage. Eh bien, pour ne pas faire

mentir le proverbe, je vous prouverai que ce qui eſt différé n'eſt pas perdu.

EMILIE.

Et comment ferez-vous ?

LA MERE.

Je vous conſulterai ſur un ſecret d'affaires, pour me ſervir de vos termes.

EMILIE.

Allons, tant mieux, Maman; me voilà prête.

LA MERE.

Mais êtes-vous arrivée avec le recueillement néceſſaire ? Vous n'êtes pas à ignorer que les affaires demandent une grande attention, & qu'il ne s'agit pas de ſauter d'un ſujet à un autre, comme certaines perſones de ma connaiſſance ſe le permettent quelquefois.

EMILIE.

N'ayez pas peur, ma chere Maman.

LA MERE.

Allonc donc, voyons. Donnez-moi ce carton. Je vous chercherai une lettre d'affaires ... Tenez, en voilà une d'un régiſſeur de votre papa.

EMILIE.

Ah, votre intendant ! C'eſt un brave homme, Maman, que ce Monſieur Pervilé. Il me regarde toujours, comme s'il voulait me manger des yeux, & puis il me dit, avec une voix rentrée : Allons, notre Demoiſelle, allons, grandiſſez bien. J'ai vu votre maman pas plus grande que vous ; il faudra bien que je vous voie auſſi grande qu'elle.

LA MERE.

Mais je ne vous parle pas de Monſieur Pervilé ; je vous parle du régiſſeur de Champorcé que vous n'avez jamais vu. Il a un différend avec votre papa.

EMILIE.

Ah, sûrement il a tort.

LA MERE.

Comment, vous jugez avant que d'avoir examiné?

EMILIE.

C'est que je connais mon papa. Il est juste & bon, & il n'a jamais tort.

LA MERE.

Avant de juger, il faut avoir écouté les deux parties.

EMILIE.

Allons, écoutons.

LA MERE.

Je vous préviens qu'il faut lire cette lettre d'un bout à l'autre & sans distraction, pour en bien saisir le sens. On ne peut s'arrêter sous aucun prétexte, pas même tousser ou moucher, encore moins interrompre la lecture par des questions; il faut garder ses questions, ses avis & son sentiment pour la fin.

EMILIE.

Soit, je me soumets à toutes ces loix.

LA MERE.

Je crains que cette lettre ne vous ennuie. Voyez, consultez-vous. Il ne faut pas la commencer, ou bien il faut l'achever, sans se permettre une pause; & je vous avoue qu'elle n'est pas courte.

EMILIE.

Mon dieu, tant mieux, Maman, tant mieux; nous en resterons plus long-temps ensemble.

LA MERE.

C'est donc votre dessein de la lire toute entiére & de suite?

EMILIE.

Sans doute, Maman, sans doute; je vous en donne ma parole.

LA MERE.

C'est votre dernier mot? Allons, lisez.

EMILIE

(*lit.*)

MONSIEUR,

(Puisque Monseigneur ne veut pas être ce qu'il est : ce qui fait qu'il ne l'est ni plus ni moins, suivant le proverbe aussi ancien que la création, qui dit : À TOUT SEIGNEUR TOUT HONNEUR.)

Dès que Dieu notre Sauveur a jugé à propos de retirer de ce monde notre défunt seigneur & maître, je n'ai que des graces à lui rendre de ce qu'il vous a choisi pour hériter de sa terre de Champorcé-le-Vicomte ; & encore, qu'il vous a inspiré de me maintenir dans mon poste de régisseur, ce qui fait que mon devoir est & sera de continuer à faire fleurir vos droits, & donner preuve de mon zele à exécuter vos ordres, comme j'ai toujours fait du temps du seigneur défunt. Et d'abord après dieu, quelles graces n'ai-je pas à vous rendre de ce que,

ne pouvant venir ici pour le présent, il vous a plu de me faire aller à Mortaigne, & de m'épargner par là le chagrin de me transporter à Paris : ayant fait vœu de pere en fils, d'éviter cette ville de perdition, autant qu'il dépendra de nous, à l'occasion de ce que mon grand-pere, faisant sa premiere sortie de Champorcé, à l'âge de vingt-trois ans & demi, bien monté & amplement pourvu de hardes, & s'acheminant vers ce goufre pour s'y faire payer d'une somme de deux cens écus, due à son pere, mon bisaïeul, eut le malheur, tout en arrivant, de perdre, dans je ne sais quelle bagâre, & sa bête & sa charge; ce qui le mit dans la nécessité de se rendre à pied, sans superflu & sans nécessaire, au Grand Monarque; chez le sieur Toupiol, l'aigle des aubergistes de ce temps, à la Grand'Pinte, chez qui son pere lui avait recommandé de loger; sans que

par

par la ſuite il pût ſe faire payer de la créance des deux cens écus : ainſi qu'il eſt plus amplement conſigné dans notre chronique de famille que je dois laiſſer à mes enfans pour leur inſtruction, comme je l'ai héritée de mes peres, ſauf augmentation & continuation. Ce qui, pour revenir à ce qui eſt dit de l'autre part, m'aurait fait fauſſer mon ſerment par pure obéiſſance, laquelle aurait ainſi fait tache dans une vie ſans tache & ſans reproche.

En conſéquence de tout ce préalable, Monſieur n'a pas plutôt été parti de Mortaigne, que j'ai repris la route de Champorcé-le-Vicomte, bien réſolu de ne pas obéir en tout aux inſtructions préciſes qu'il vous a plu de me donner, m'étant aperçu diſtinctement dans nos diſcours & pourparlers, que vous entendiez bien mieux le profit du ſervice du Roi qui eſt

notre maître à tous, que ce qui concerne la régie de votre terre de Champorcé-le-Vicomte à votre profit. Et pour commencer la besogne par l'obéissance, je me suis incontinent transporté à la ferme du Petit-Hurleur, pour conférer avec Jacques Firmin, suivant vos intentions, à tête reposée; pour quel effet je l'ai même prié d'arrêter son moulin, dont le bruit est étourdissant pour quiconque n'est pas meûnier. Et tout en buvant un coup de bonne amitié, j'ai mis à profit le temps de notre conférence, pour faire entrer le susdit dans vos vues, qui ne sont pas les miennes, de sorte que je l'ai presque décidé à nous rendre à l'amiable les différens petits cantons que votre fantaisie est de partager, je ne sais à quelle instigation, entre différens habitans du lieu, & que feu Monseigneur votre frere, se réglant sur mes avis & en-

tendement, avait ſagement réunis au moulin du Petit-Hurleur, pour n'en faire qu'une ſeule & groſſe & bonne ferme. Ce projet vous tenant ſi fort au cœur, Jacques Firmin ne veut plus le contrarier que par forme de crainte, qu'ayant eu les reins aſſez forts pour tenir à lui ſeul toute la ferme, on ne lui laiſſe ſur le corps toute la taille perſonelle dont il eſt préſentement grévé, malgré qu'il aura dépecé ſa ferme en autant de portions, qu'il vous prend fantaiſie de favoriſer de particuliers de ce lieu. Or pour ce qui eſt de cela, j'ai avancé hardiment que jamais la protection de Monſieur, vis-à-vis de Monſeigneur l'Intendant, ne ſe repoſerait, qu'il ne fût déchargé au prorata, comme c'eſt au reſte juſte & équitable. Ainſi je ſuppoſe cette affaire en bon train de s'arranger au terme de la Noël ſans autre difficulté, à l'encontre toutefois des vœux & prie-

res que je ferai tous les dimanches & fêtes, les supprimées y comprises, pour qu'elle ne s'arrange pas. Car enfin, quel profit trouverons-nous, à avoir quatorze ou quinze fermiers, auxquels je ne connais pas de bien au soleil, à la place d'un Jacques Firmin qui payait toujours en especes sonantes & n'était jamais en retard, & qui n'a pas son pareil dans vingt paroisses à la ronde ? Quand je dis, *Trouverons-nous*, dieu m'est témoin que *ce n'est* pas moi que j'ai en vue. Plus un régisseur a à régir & à tracasser, plus il est, comme de raison, bouffi de considération & de gloire ; & comme je ne hais pas le tracas, mes quatorze fermiers me vaudront peut-être dix années de vie de plus. Mais l'embonpoint de votre recette fleurira-t-il comme par le passé ? C'est là le *hic* sur lequel je voudrais avoir le cœur aussi net que sur mes tracas. Jacques Firmin

qui voit loin, dit : « Il y a peut-être » un petit grain de vanité dans mon » fait, de vouloir deviner la pensée » d'un Seigneur qui a fait la guerre » aux ennemis du Roi; mais je vois » bien où cela tend. Monseigneur » croit... (*Il parle lui comme il veut,* » *la langue ne lui est pas liée.*) que j'ai » assez à faire avec mon moulin qui » est bien le sien; qu'il faut que cha- » cun vive à son tour, & que dieu » m'ayant béni dans sa ferme, il faut » qu'il y bénisse pareillement les Ha- » nequins, les Maslards & les Pince- » mailles, c'est-à-dire, révérence par- » ler, qu'il en fasse des Jacques Firmins » en miniature. Or pour ce qui est de » cela, je le veux bien. N'ayant point » d'enfans, mon moulin, avec la » bénédiction divine, me donnera » tout autant de tintoin qu'il m'en » faut, pour n'être pas planté là dans

» mes vieux jours comme un piquet
» les bras croisés ».

Jusques ici le discours de Jacques Firmin sur votre lubie. J'ai ensuite consulté Monsieur notre Curé, qui sans s'expliquer sur le fond, me dit: *Mon enfant*, *le* Je le veux *est prononcé*. Et quand je lui objecte que j'avais dessein de pousser votre ferme un cinquieme plus haut au bail prochain; & que sans vouloir *faire tort à personne*, dieu sait si seulement un seul de ces Maslards ou Hanequins est solvable, & quand il y aura des retards ou des pertes, pour qui en sera le profit, notre Pasteur hoche de la tête, me frape sur l'épaule, & me dit: *Soyez tranquille*, *du profit il y en aura pour quelqu'un*. Voilà tout ce que j'en tire; & où en sont les choses. Il faut que Monsieur me pardone mon âpreté à les lui exposer naturellement; j'ai

promis d'obéir, mais je n'ai pas promis de me taire.

Maintenant, s'il est écrit que le serviteur doit céder au maître dans les occasions majeures, il faut aussi que le maître ait pour agréable de ne pas troubler la gestion du serviteur par ses vues pacifiques; il faut que je puisse soutenir vos droits & faire la guerre aux gens retors à mon contentement. Jacques Firmin a beau faire la poule mouillée, & me dire : *J'ai tous les jours que dieu donne, plus de grains à moudre que je n'en peux mettre en sacs;* je l'obligerai à me requérir, & en vertu de sa requisition, je prendrai *in flagranti* & ferai flanquer à l'amende ce mauvais pélican de Jérome de l'Ecu, & cet autre Antoine Gouju, qui avec votre permission sont plus rétifs que tous les ânes de Jacques Firmin ensemble, pour mener toujours moudre ailleurs qu'au moulin du Petit-Hure

leur. Or le texte de notre Coutume, pag. 5, §§. 26 & ſuivans parle clair.

« Et où le ſubject ſerait défaillant » de mener ſondit bled au moulin » dudit Seigneur, il eſt permis à icelui » Seigneur, trouvant ledit moulnier » au dedans de ſon fief, conduiſant » ſa farine, la prendre, & icelle appli- » quer à lui; déclaration préalable- » ment faite en juſtice. Toutefois audit » cas, la poche, harnois & bête por- » tant ladite farine, ne tombent en » commis ».

A la bonne heure pour la poche & la bête; mais ce n'eſt pas tout.

« Et n'étant ladite farine trouvée au » fief dudit Seigneur, peut néanmoins » ledit Seigneur, ou autre ayant droit » de lui, faire convenir ledit ſubject, » pour avoir l'amende de deux ſols ſix » deniers tournois, en laquelle il eſt » encouru, outre & par deſſus le droit » de mouture, qui eſt auſſi acquis

» audit Seigneur. Sauf néanmoins où » le subject serait boulanger, & le » moulin dudit Seigneur ne serait pro- » pre à faire pain blanc », &c, &c, &c.

Or vous êtes propre, dieu merci, à faire son, pain bis, pain blanc, fleur de farine & tout ce qu'il y a de plus fin & superfin. Donc il est clair que cela crie vengeance & demande prompte & courte justice. *Point de bruit! la paix, la paix, Monsieur Godard*, est bientôt dit; mais moi, Monsieur, je vous dis: *Faites-vous agneau, & les loups vous mangeront.* Il faut donc me laisser mettre ces hargneux à la raison, sans vous immiscer dans mes fonctions. J'ai encore une autre discussion avec ce Jérome sur une redevance annuelle d'un porc & de deux oies grasses à porter au château la veille de la Saint Martin. Il convient du porc, conteste les oies, n'en porte ni de maigres ni de grasses, & fait si

bien que tandis que je ſuis à éclaircir le fait en conſultant conſcieuſement nos parchemins, il ne vient de l'Ecu ni porc ni oies. Mais patience! Quand Monſieur aura bien marqué ſon diſtrict & le mien; quand je pourrai compter que vous ne mettrez pas plus d'entraves à mes principes, que je ne chercherai à contrarier vos idées qui m'offuſquent, toute la machine ira rondement d'elle-*même*, & *pourra* devenir un objet d'admiration pour tout connaiſſeur en régie, dont le nombre diminue de jour en jour.

Monſieur notre Curé eſt bien content que vous ne jugiez pas à propos de vouloir entendre parler dans Champorcé-le-Vicomte de courones de roſieres, ni de prix pour le *meilleur* chanvre & le meilleur froment, « parce » que, dit-il, ces prix ne ſont bons » que pour l'arquebuſe ou pour la » compagnie des arbalêtriers ou bien

» à l'Académie de Châlons-ſur-Marne
» pour les gens ſavans, qui n'ayant
» rien à faire, écrivent de beaux diſ-
» cours ſur ce qu'ils ont oui dire. J'en
» fais, dit-il, tout le cas que je dois,
» parce que dans les longues ſoirées
» d'hiver leurs brochures ne laiſſent
» pas que d'avoir leur utilité pour
» paſſer le temps ». Et ſur ce que j'ai
oſé hazarder quelques objections, il
m'a encore frapé ſur l'épaule, en
continuant : « Croyez-moi, Mon-
» ſieur le Régiſſeur, le bonheur des
» campagnes ne tient pas à ces niaiſe-
» ries ; il y faut autre choſe, & on ne
» nous éblouit point, nous autres prati-
» ciens, avec des bluetes. Mais laiſſez
» faire notre jeune & bon Roi. Priez
» dieu tous les jours, qu'il lui don-
» ne proſpérité & ſanté & ſuccès,
» ainſi qu'aux braves régiſſeurs com-
» me vous, auxquels il a confié le
» régime de ſa terre, dite royaume.

» de France ; & quand nous aurons
» la paix, vous verrez de vos deux
» yeux, comment on s'y prend pour que
» le peuple soit heureux & les cam-
» pagnes florissantes : je lis les nou-
» veaux édits, & je sais bien ce que
» je dis. En attendant, que Monsei-
» gneur, ainsi qu'il nous l'a promis
» de sa pure grace & générosité, nous
» fasse seulement ce petit bout de che-
» min, où bêtes & hommes restent si
» souvent embourbés dans l'arriere-
» saison, & qui est un vrai casse-cou ;
» & moyennant cette chaussée du vil-
» lage à la riviere, que nous appel-
» lerons LA CHAUSSÉE DU BON SEI-
» GNEUR, je vous promets sans prix
» ni fondation, qu'on parlera du fro-
» ment & du chanvre de Champorcé-
» le-Vicomte dans les quatre coins
» du royaume, & peut-être encore
» ailleurs. Vous me direz que ce petit
» bout de chemin n'est pas si petit,

» & qu'il en peut coûter gros à sa
» Grandeur ; mais il ne faut pas dé-
» goûter des bonnes actions, en les
» montrant trop difficiles ; il n'y a que
» le premier pas qui coûte ; quand
» une fois la bourse est déliée, avec
» du courage & de l'obstination on
» voit la fin de tout. Je conviens avec
» vous qu'un prix fondé aurait fait plus
» de fracas dans les Affiches de Poi-
» tiers & de Limoges : mais le petit
» bout de chemin en fera plus dans
» votre caisse, Monsieur le Régisseur,
» sans compter les bénédictions jour-
» nalieres de nos habitans qui rappor-
» teront gros à Monseigneur ; & quand
» notre très-honorée Dame de paroisse
» voudra visiter ses domaines, elle ne
» courra pas risque de briser sa voi-
» ture, avant d'avoir reçu notre en-
» cens & notre eau bénite ».

Sur tout ceci je ne m'éloigne pas de l'avis de notre bon Pasteur, sur-tout si nous pouvions commencer

l'entreprise par corvées volontairés, à laquelle tous les habitans sont résignés de bon cœur ; mais le malheur veut que vous ayez une dent contre les corvées comme contre les grosses fermes, & qu'on ne vous fera pas plus entendre raison sur les unes que sur les autres. Pour ce qui en est des rosieres, j'avoue que j'ai un peu regret à la belle fête que cela occasione dans une paroisse, & où le Curé d'un côté, & le régisseur représentant le Seigneur de l'autre, font un rôle imposant & mémorable ; mais Monsieur le Curé m'a fermé la bouche avec sa faconde naturelle. « Vraiment, dit-» il, les filles de Champorcé vous » auront bien de l'obligation de croire » qu'il leur faille des courones de » fleurs pour être sages & vertueuses. » Elles le sont, dieu merci, & il n'y » a en ceci ni premiere ni derniere. » Mais aussi elles n'ont pas besoin de » ces simagrées ni de la charité qu'on

» ajoute, pour trouver des maris;
» & je défie tout village à rosiere de
» me prouver, en compulsant les
» registres de sa paroisse, autant de ma-
» riages & de bons mariages, que j'en
» fais, moi, bon an, mal an, dans la
» mienne ».

Je ne suis pas médiocrement ravi que les discours d'un aussi savant & discret personage que notre Curé, & qui est encore Bachelier en Théologie, se trouvent conformes à vos propres idées, & de l'acord parfait qui en résulte entre les deux puissances spirituelle & temporelle. Rien de tout cela ne touchant essentiellement à ma manutention, je puis dire qu'il m'a entraîné par son éloquence; & sans me permettre un avis dans ces matieres abstraites, je me dois la justice de dire que je n'ai jamais fait grand cas de la nouvelle cuisine, & que je saurai me ranger du côté de la majorité sans qu'il m'en coûte. D'où je conclus que Monsieur daignera aussi

quelquefois se ranger de mon avis, lorsque la raison milite pour moi, de sorte que toutes nos dissensions pourront s'ajuster à l'amiable, & moi me dire toute ma vie, avec le plus profond respect,

MONSIEUR,

A Champorcé-le-Vicomte, route de Laval, par Alençon, ce 25 Mars, fête de l'Annonciation, remise pour cause; après la Nativité de Notre-Seigneur, l'an 1780.

Votre très-humble & très-obéissant serviteur,
ELOI GODARD,
Régisseur de la Vicômté de Champorcé & dépendances, de pere en fils.

EMILIE

(après avoir commencé la lecture de cette lettre avec une extrême avidité, & continué insensiblement avec beaucoup d'ennui, de distraction, de fatigue, d'hésitation & d'impatience étouffée.)

Ouf!

LA MERE.

Est-ce tout?

EMILIE.

Comment, Maman, elle ne vous paraît pas assez longue ?

LA MERE.

Pardonez-moi, je la trouve pour moi d'une longueur suffisante ; mais comme vous aimez les affaires, je craignais qu'elle ne vous parût un peu courte.

EMILIE.

Mais qu'est-ce que c'est que tout cela, Maman ? Quel verbiage ! (*Elle feuillete la lettre & cherche les mots.*) *Grévé... Dépecé... Prorata... Le hic... Bon an mal an... Bien au soleil ;* & pourquoi pas dans la lune ?... *Corvée... Tin-toin... Re-re-de-vance... Especes sonantes. Compulser les registres... sol-sol-vable... In fla-fla-granti...* En conscience, on s'y perd. Est-ce du français ? Est-ce de l'arabe ?

LA MERE.

Français ou arabes, ce sont autant

de termes que les gens qui aiment les affaires comme vous, ſavent au bout de leurs doigts.

EMILIE.

Je vous aſſure, Maman, que je n'en comprends aucun... Et puis, je crois qu'il y a des fautes d'orthographe.

LA MERE.

J'ignore juſqu'à quel point Monſieur le Régiſſeur de Champorcé eſt *obligé* de la ſavoir, & s'il a eu beaucoup de maîtres pour l'apprendre; mais je connais des perſones qui en ont eu, & qui ne la ſavent pas trop bien.

EMILIE.

Cela ſe peut, Maman; mais j'en connais qui ſi elles ne la ſavent pas encore tout à fait, la ſauront ſûrement, ou elles diront pourquoi.

LA MERE.

A la bonne heure... Mais on dirait que cette lettre de Champorcé ne vous

a pas autant amusée que je l'avais espéré ? Je crois qu'il faut vous donner votre revanche, & vous en chercher une plus intéressante dans ce carton.

EMILIE.

Oh non, ma chere Maman, ne prenez pas cette peine ; il ne faut pas toujours vous déranger pour moi.

LA MERE.

Vous savez bien que rien ne me coûte, lorsqu'il s'agit de contenter vos goûts innocens ; & celui que vous montrez de si bonne heure pour les affaires, non-seulement est de ce genre, mais il peut même avec le temps devenir très-utile. Je compte, par exemple, que vous manderez à votre papa ce que vous pensez de son différend avec le régisseur de Champorcé ; cela lui fera sûrement plaisir, & pourra lui donner des idées ....

EMILIE.

Franchement, je crois que mon papa se moquerait bien de moi.... Tenez, ma chere Maman, tout considéré, il vaudra peut-être mieux de renvoyer les secrets d'affaires à l'année prochaine, c'est-à-dire, jusqu'à ce que j'y comprene quelque chose : si ce n'est pas l'année prochaine, ce sera celle d'après.

LA MERE.

A la bonne heure ; mais en attendant, Emilie me soupçonera de manquer de confiance en elle, de lui faire des cachoteries... Que sais-je ? Car je vois que j'ai été la victime de beaucoup de faux jugemens.

EMILIE.

A dire vrai, je croyais les secrets d'affaires plus intéressans & plus beaux.

LA MERE.

Et lorsque vous vous trompez, il

faut que votre injuſtice retombe ſur moi ?

EMILIE.

Vous ſavez bien, ma chere Maman, que les enfans ne ſont pas ſages, qu'ils ſe mêlent à tort & à travers de ce dont ils n'ont que faire, qu'ils jugent de tout comme des imbécilles ou des étourdis, qu'ils ſe mettent des chimeres dans la tête qui n'ont pas le ſens commun, & puis, quand ils voient les choſes comme elles ſont, ils reſtent tout ſots. Voilà mon hiſtoire en trois mots.

LA MERE.

Après cette découverte, je dois me flater au moins de n'être plus ſoupçonée légérement une autre fois.

EMILIE.

Dieu m'en préſerve! Il n'eſt pas permis de tomber deux fois dans une faute impardonable. Mais dites-moi,

ma chere Maman, est-ce que vous comprenez ces lettres, là tout couramment ?

LA MERE.

Mais oui, à-peu-près.

EMILIE.

Et comment avez-vous la patience de les lire & de vous occuper de ces billevesées, vous qui êtes si aimable ?

LA MERE.

Je vous remercie *du compliment*; vous voulez réparer vos torts.

EMILIE.

Sans compliment, cela doit vous paraître bien dur & bien insupportable : car je peux vous avouer à présent ingénument que cette lettre m'a cruellement ennuyée, & j'ai vu le moment où il m'était impossible de l'achever.

LA MERE.

En effet, je vous ai remarqué de l'inquiétude sur votre chaise; mais

j'en accusais l'enchantement où je vous croyais de vous occuper d'affaires. C'était donc tout au contraire de l'ennui ?

EMILIE.

Et comment faites-vous, Maman, pour y résister, sur-tout si toutes les lettres de ce carton sont comme celle de Monsieur le Régisseur de Champorcé, & si tous les secrets d'affaires ressemblent aux siens ? O l'ennuyeux personage !

LA MERE.

Je vous l'ai déja dit, il faut faire ses affaires, parce qu'il faut remplir ses devoirs.

EMILIE.

C'est donc un devoir indispensable de s'ennuyer d'affaires ? Car je parierais à présent, qu'il n'y en a pas une seule qui soit gaie ou amusante.

LA MERE.

Si l'on veut conserver son bien, le

transſmettre à ſes enfans, & en attendant en jouir pour leur donner une éducation convenable, il faut s'en occuper. Si vous négligez vos affaires, ſi vous les laiſſez tomber en déſordre, vous êtes bien ſûre que perſone n'y prendra plus d'intérêt que vous n'en prenez vous-même.

EMILIE.

Et toujours pour vos enfans ! Vous penſez donc toujours à *vos enfans* ?

LA MERE.

C'eſt le devoir le plus cher & le plus ſacré d'une mere.

EMILIE.

Et toutes les meres rempliſſent-elles ce devoir ?

LA MERE.

Oui certes, toutes celles qui méritent ce nom.

EMILIE.

Tenez, Maman, je crois que toutes

les

les meres sont quelquefois, comme vous êtes tous les jours.

LA MERE.

Emilie, vous êtes aujourd'hui en train de me dire des douceurs.

EMILIE.

Je vous dis vos vérités.

LA MERE.

Cependant il n'y a qu'un instant que vous aviez bien des griefs contre moi.

EMILIE,

(*en l'embrassant.*)

Ah, Maman, des griefs! Quel mot! Permettez-moi de vous rappeller ce que vous disiez l'autre jour, *qu'il faut prendre garde aux termes dont on se sert dans la conversation, sans quoi on brouille toutes ses idées.* Je croyais que vous manquiez de confiance en moi, mais je savais qu'elle ne peut s'exiger; je me disais: Elle m'aime tendrement, c'est l'essentiel; la confiance viendra

quand elle pourra. Graces au régisseur de mon papa, je vois que c'est ma faute, si elle n'est pas déja venue, & que ce n'est pas la vôtre, si je suis ignorante & un peu imbécille.

LA MERE.

Mais je me flate qu'avec le temps l'ignorance & l'imbécillité disparaîtront.

EMILIE.

Certainement, *Maman.* Avec les années viendra la sagesse, viendra la réflexion, viendra la prévoyance, viendront la vérité & le secret. N'est-ce pas tout cela que vous attendez de moi?

LA MERE.

Comment la vérité & le secret; & pourquoi la prévoyance?

EMILIE.

Mais oui, Maman. Quand je vous fais une confidence, je vois que vous

me dites toujours vrai, que vous ne répétez jamais ce que je vous confie; & puis encore, que vous m'annoncez toujours d'avance ce qui m'arrivera. N'est-ce pas en trois mots *vérité*, *secret* & *prévoyance*?

LA MERE.

Hem! Je ne me savais pas si bien observée.

EMILIE.

Enfin je veux avoir à ma suite toute cette kyriele de vertus solides, comme vous les appellez. Et quant à l'ignorance, vous m'avez dit que si je restais ignorante, on n'aurait pas bonne opinion de moi: or je veux absolument qu'on ait bonne opinion de moi.

LA MERE.

Et vous avez grande raison.

EMILIE.

Voilà pourquoi je me suis dépêchée bien vîte, bien vîte, d'apprendre à lire & à écrire.

LA MERE.

Ah, vous ne vous êtes pas dépêchée si vîte, si vîte.

EMILIE.

Mais un peu vîte. Et à présent je me dépêche vîte aussi d'apprendre l'histoire, la géographie... enfin tout.

LA MERE.

Oui. N'avez-vous pas eu déja cinq leçons?

EMILIE.

C'était aujourd'hui la sixieme.

LA MERE.

Eh bien, vous ne dites plus mot?

EMILIE.

C'est que je suis toute étonée, Maman.

LA MERE.

Et de quoi?

EMILIE

Vous avez ordinairement la bonté de m'encourager, & à présent il semble que vous ne soyez pas contente.

LA MERE.

Pardonez-moi; mais comme vous commenciez à faire un grand étalage de la vîtesse que vous avez mise à apprendre fort peu de chose, j'ai cru qu'il était temps de vous inviter à apprécier au juste votre mérite.

EMILIE.

Mais enfin, Maman, je sais bien lire & bien écrire.

LA MERE.

Distinguons. Bien lire, j'en conviens. Ecrire... passablement, soit; vous commencez à bien former vos lettres. Reste à comparer votre science avec votre âge, & à savoir s'il y a de quoi se vanter si fort.

EMILIE.

Vous ne le croyez pas, Maman?

LA MERE.

Imaginez que votre petite amie Rosalie se vantait hier à sa mere d'avoir

appris en très-peu de temps à bien mettre ses gants, à se chausser & à se déchausser toute seule.

EMILIE.

C'était donc pour la faire rire, car tout le monde en fait autant, je crois?

LA MERE.

Eh bien, il n'y a guere plus de vanité à tirer de savoir lire & écrire, que de savoir se chausser & se déchausser ; il *n'est pas plus permis* d'ignorer l'un que l'autre.

EMILIE.

Mais, Maman, je vous parlais comme dans nos effusions de confiance, & ce n'était pas pour tirer vanité de rien. Il y avait peut-être un peu d'étalage, mais non pas de ma science présente, mais de celle que je me proposais d'acquérir.

LA MERE.

Ah, c'est autre chose ; & lorsqu'il

en sera temps, vous me trouverez toute prête à crier au miracle.

EMILIE.

Convenez cependant qu'on n'apprend pas à lire comme à se chausser, & que c'est une chose bien difficile.

LA MERE.

J'en conviens; mais comme c'est une peine que tout le monde a éprouvée & surmontée à son tour; comme persone, de ma connaissance au moins, n'est encore mort à cette peine, j'en conclus que l'éfort n'est pas grand, & bien moins encore merveilleux.

EMILIE.

Cela m'a pourtant bien ennuyée.

LA MERE.

Cela vous prouve que vous n'êtes pas une merveille de la nature, comme quelqu'un qui nous aurait écoutées, aurait pu l'inférer de vos discours. Vous ne savez au fond rien de plus

que ce que savent tous les enfans de votre âge; j'en connais même beaucoup qui sont bien plus avancés que vous du côté des connaissances.

EMILIE.

Ah, Maman, vous m'affligez.

LA MERE.

Consolez-vous, ce n'est pas votre faute, c'est la mienne. Je n'ai pas voulu peut-être que vous fussiez instruite & savante de *trop bonne heure*; & pour vous rendre complétement justice, je conviendrai que pour une ignorante, vous ne causez pas mal quelquefois.

EMILIE.

Vraiment, je sais bien pourquoi; c'est que j'ai eu une excellente *maîtresse*.

LA MERE.

Comment, encore un compliment?

EMILIE.

On ne peut donc plus dire les choſes comme elles ſont ?

LA MERE.

Les louanges en face ſont rarement convenables.

EMILIE.

Eh bien, Maman, pour vous ſatisfaire, je vais vous blâmer. Vous dites que c'eſt votre faute ſi je ſuis ignorante, pourquoi avez-vous commis cette faute ? Si vous aviez voulu m'inſtruire, comme vous m'avez appris à cauſer, je ſerais plus avancée, & je vous ferais honneur.

LA MERE.

Il n'y avait qu'une petite difficulté à cela.

EMILIE.

Laquelle donc ?

LA MERE.

C'eſt que pour inſtruire, il faut être

instruite ; & comment aurais-je fait, moi qui suis malheureusement très-ignorante ?

EMILIE.

Allons, Maman, vous badinez.

LA MERE.

Je vous dis la vérité. Je ne me permets point de fixer les bornes du savoir aux persones de notre sexe, peut-être ne faut-il pas même une regle générale à cet égard ; mais du temps de mon enfance ce n'était pas l'usage de rien apprendre aux filles. On leur enseignait les devoirs de religion tant bien que mal, pour les mettre en état de faire leur premiere communion. On leur donnait un fort bon maître à danser, un fort mauvais maître de musique, & tout au plus un médiocre maître de dessin. Avec cela un peu d'histoire & de géographie, mais sans aucun attrait ; il ne s'agissait que de retenir des noms & des dates, qu'on oubliait dès que

le maître était réformé. Voilà à quoi se réduisaient les éducations soignées. Sur-tout on ne nous parlait jamais raison ; & quant à la science, on la trouvait très-déplacée dans les persones de notre sexe, & l'on évitait avec soin toute espece d'instruction.

EMILIE.

Comment avez-vous donc fait, Maman ? Car enfin vous savez à-peu-près tout, & de quelque chose que l'on parle, je ne vous vois jamais embarassée ; on vous trouve toujours au logis, comme dit Monsieur de Perseuil.

LA MERE.

C'est que les sujets de la conversation journaliere n'exigent pas une grande étendue de connaissances ; la raison, la réflexion, l'expérience, l'usage du monde & l'instruction la plus légere suffisent pour cela. Quant au peu que je puis savoir & qui se

réduit à très-peu de chose, c'est à vous, Emilie, que j'en ai l'obligation.

EMILIE.

Comment, ma chere Maman? En voilà bien d'une autre! Je vous ai donné leçon peut-être?

LA MERE.

Vous l'avez dit. Ne fallait-il pas se préparer à vous mieux élever, un peu mieux du moins, qu'on ne nous élevait de notre temps?

EMILIE.

Eh bien, Maman, si vous voulez, nous pouvons achever notre éducation ensemble; ce sera à qui fera le plus de progrès. J'ai déja deux maîtres dont vous n'avez que faire; prenons-en encore deux ou trois à nous deux, & nous étudierons toute la journée ensemble.

LA MERE.

Je suis même sûre que cela vous

paraîtrait fort agréable le premier jour, & peut-être encore le lendemain; mais le surlendemain!...

EMILIE.

Qu'est-ce que vous craignez pour le surlendemain?

LA MERE.

L'ennui & la fatigue. Vous vous trouveriez fort à plaindre d'être si obsédée de maîtres. Je sais fort bien que les enfans aiment les nouveaux arangemens à la passion, ils s'en promettent mille plaisirs & satisfactions; mais comme ils ne sont plus nouveaux le surlendemain, ils s'en dégoûtent tout aussi vîte. A ne vous rien cacher, je ne remarque pas en vous une grande avidité de savoir; il me semble que vous êtes de ces persones qui veulent apprendre les choses à leur aise, sans faire de grands éforts d'attention ni d'application.

EMILIE.

Vous dites cela, Maman, parce que je m'ennuie quelquefois un peu à mes leçons. Mais c'eſt qu'il paſſe tant de choſes par la tête, ſur-tout quand on eſt obligée de reſter aſſiſe; on ne ſait comment faire pour la fixer & ne pas battre la campagne.

LA MERE.

C'eſt parce que ce qu'on vous enſeigne ne vous intéreſſe pas aſſez: car quand les choſes vous plaiſent, vous n'avez point de diſtractions. Or jugez ſi vous aviez deux ou trois maîtres de plus! Ce ſerait le meilleur moyen de vous dégoûter pour jamais de toute eſpece d'étude & d'application.

EMILIE.

Mais vous ne ſongez donc pas, ma chere Maman, que nous aurions ces maîtres enſemble? Cela ſerait tout différent. Ils ne m'ennuient que parce

que je suis là seule avec ma bonne, & qu'ils viennent à une heure réglée. Quand cette heure sonne, cela ne fait pas toujours plaisir. S'ils voulaient venir à l'improviste, ils me trouveraient beaucoup mieux disposée; il n'y a que le moment de s'y déterminer qui coûte. Et ne croyez pas, Maman, qu'ils m'ennuient toujours; je prévois au contraire que tous les jours ils m'amuseront davantage. Si vous m'en ôtiez un, je vous assure que vous me feriez bien de la peine. Tout considéré, si vous vouliez, nous pourrions passer toute la journée à prendre leçon. Réfléchissez à ce projet, ma chere Maman, vous verrez qu'il en vaut la peine.

LA MERE.

J'ai consulté là dessus une grande maîtresse qui n'y veut pas absolument consentir.

EMILIE.

Et qui donc?

LA MERE.

La nature.

EMILIE.

Comment, elle vous a parlé?

LA MERE.

Elle vous a choisie pour son interprete auprès de moi.

EMILIE.

Je ne savais pas qu'elle m'eût fait cet honeur-là.

LA MERE.

Comme je ne vous vois guere un peu tranquille que pendant que nous causons; comme le reste du temps, c'est-à-dire, à-peu-près tout le long de la journée, je vous vois continuellement courir, sauter, vous tourmenter, vous fatiguer & m'importuner de toutes sortes de bruits & de mouvemens; j'en ai conclu que vous ne

meniez pas une vie aussi pénible pour votre plaisir, mais que la nature vous commandait, sans vous consulter; qu'elle avait besoin de cette agitation continuelle pour vous fortifier, vous faire croître, déveloper en vous toutes les forces diverses dont elle vous avait douée.

EMILIE.

Mais, Maman, le mal est de vous être importune: car pour moi, je vous assure que je ne m'aperçois pas de ma vie pénible; je n'en dors que mieux, & je ne me sens jamais lasse.

LA MERE.

Quoiqu'il en soit, j'ai craint de contrarier la nature dans ses opérations, en vous assujétissant trop tôt à une vie sédentaire, même aux convenances les plus légeres de la société, même à la plus légere application au-delà d'une petite demi-heure; j'ai tremblé d'offenser, par une instruction

trop précoce, ces fibres si délicates & si tendres, avant de leur avoir laissé prendre leur ressort & leur consistance, & d'afaiblir cette énergie merveilleuse de l'enfance, en voulant la captiver, l'exercer ou la diriger trop tôt. Vous savez qu'on ne peut pas prendre ses leçons en courant ni en sautant, encore moins sans attention & sans application; ne voulant pas de votre application, j'ai sacrifié les leçons, & j'ai dit : *Voyons ce* qui arrivera de notre petite sauvage. Si à son âge le vœu de la nature s'est concentré tout entier dans le dévelopement des forces physiques, il ne faut donc pas la distraire de son travail par un dévelopement prématuré des forces morales : on ne peut pas être en deux endroits à la fois. J'ai été si pénétrée de cette vérité que, si je m'en étais crue, peut-être ne sauriez-vous pas encore lire.

EMILIE.

Ah, Maman, ſongez donc, comme cela ſerait honteux !

LA MERE.

Toutes les fois que je vous ai vue alonger le viſage en prenant votre livre, ou bien avaler clandeſtinement vos larmes, quand la redoutable opération d'épeler & de raſſembler vos ſyllabes, n'allait pas à ſouhait, j'étais tentée de congédier Monſieur Collier, & de lui dire : Monſieur, je vous prie de revenir, quand elle aura dix ou douze ans. Apparemment que la nature ne veut livrer les enfans à nos inſtructions, que lorſqu'elle a achevé ou du moins bien avancé leur éducation phyſique. Peut-être en les forçant plutôt à l'attention, à l'application & par conſéquent à une contenance plus tranquille, croiſons-nous ſes vues les plus eſſentielles. Nous pourrions reſſembler à des chirurgiens

ignorans & téméraires, qui en voulant hâter une organisation tardive, ou en corriger une vicieuse qui n'existe souvent que dans leur tête, estropient pour la vie.

EMILIE.

Ah, Maman, je me souviens fort bien, & de cette mine alongée, & de tout ce bel enfantillage qui me faisait pleurer des yeux & rire de la bouche en même temps. Il y aurait bien de quoi pleurer tout de bon aujourd'hui, si je ne savais pas lire.

LA MERE.

La crainte de me singulariser, & plus encore de faire un essai malheureux, vous a sauvée de ce danger. On peut courir de grands risques, en s'écartant de la route ordinaire. Il faut être bien confiante, pour croire à ses opinions qu'aucun succès n'a encore justifiées, de préférence aux institutions que la sagesse publique a consa-

crées. Il vaut mieux, ſans doute, s'en tenir à l'expérience commune, que de s'expoſer à un tort irréparable, en tentant ſans ſuccès une expérience nouvelle. La hardieſſe ne ſied à notre ſexe dans aucun genre. Cette ſeule conſidération vous a peut-être préſervée, ma chere amie, du danger d'être une merveille. On a dit qu'une femme parfaite eſt celle dont on n'entend jamais parler ni en bien ni en mal; ainſi j'eſpere qu'on ne pourra jamais vous citer en rien.

EMILIE.

Que pour ſavoir bien lire; ce dont je ſuis très-charmée aujourd'hui, malgré ce qu'il m'en a coûté: je ne prévoyais pas alors combien cela m'amuſerait un jour.

LA MERE.

Vous voyez que ſans faire ſemblant de rien, je vous ai miſe dans le ſecret de mon plan d'éducation: vous voilà

ma confidente; il ne me manque plus qu'à vous demander vos conseils dans l'occasion. . . . .

EMILIE.

Je ne vous les refuserai pas, ma chere Maman, en temps & lieu, c'est-à-dire, quand je verrai un peu plus loin que mon nez. Entre nous, je peux bien vous avouer qu'il y a eu, par-ci, par-là, dans vos propos, de petites choses que je ne comprends pas bien. Cette énergie, ces fibres, ces dévelopemens, je ne sais pas trop ce que c'est que tout cela; mais je n'ai pas voulu faire semblant de rien. Et puis, cela ne m'a pas ennuyé comme Monsieur le Régisseur avec ses éternelles représentations. Ce n'est pas là de l'arabe; vous parlez français, ma chere Maman, & si je n'entends pas tout, je ne veux pas au moins avoir l'air d'être inepte à vos secrets comme aux secrets d'affaires.

LA MERE.

Vous avez raiſon de vous plaindre. J'ai fait un long verbiage pour vous dire que nous n'aurons des maîtres qu'à meſure que l'effervefçence du premier âge ſe calmera, & que l'à-propos & le beſoin de l'inſtruction ſe manifeſteront.

EMILIE.

Je prévois, Maman, que cela peut arriver du ſoir au lendemain. Tenons donc nos maîtres tout prêts, car ce moment approche à grands pas.

LA MERE.

Eh bien, nous le guéterons de peur qu'il ne nous échape.

EMILIE.

Mais voilà préſentement une autre idée qui me brouille la tête.

LA MERE.

Et quoi donc?

EMILIE.

Vous ſouvient-il, Maman, de tout

ce monde qui vint la veille du départ de mon papa?

LA MERE.

Oui, je me souviens de cette soirée comme d'une des plus désagréables qu'on puisse passer.

EMILIE.

Vraiment oui. L'on était venu à cause du départ de mon papa. Je croyais que tout le monde en aurait le cœur gros comme vous & moi; & point du tout; on n'a cessé de parler, je dirai même de bavarder, sans lui témoigner le moindre regret sur son départ.

LA MERE.

C'est qu'excepté à vous & à moi, ce départ était la chose du monde la plus indifférente à tous ceux qui étaient là. Ils remplissaient un devoir d'usage & de société; ils étaient venus pour donner une marque d'attention, & non une marque d'intérêt. Comme il n'y avait

avait parmi eux persone de nos amis particuliers, ni même de notre société, la conversation ne pouvait rouler que sur la pluie & le beau temps, ou sur d'autres lieux communs assez fastidieux. Quand on les a débités tant bien que mal, & qu'on est resté le temps suffisant, on s'en va, fort content d'être débarassé de sa visite.

EMILIE.

Et pourquoi la faire, si elle n'amuse pas ?

LA MERE.

Pour se gêner & se faire perdre son temps réciproquement.

EMILIE.

Mais, Maman, cela est bête.

LA MERE.

Tout ce qui a ses avantages dans ce monde, a aussi ses inconvéniens. Ce sont les inconvéniens de la société.

EMILIE.

Eh bien, vous rappellez-vous com-

me ils se sont moqués de cette dame?... J'ai oublié son nom... Cette dame qui est si savante?.. Comment s'appelle-t-elle déja?

LA MERE.

Son nom n'y fait rien. Je vous avoue franchement que je ne me rappelle rien du tout, ni de cette dame, ni de ceux qui s'en moquaient; j'étais distraite ce jour là. Qu'est-ce qu'ils en disaient donc?

EMILIE.

Monsieur le Comte de Vieuxpont disait qu'il ne lui manquait qu'un bonnet de docteur, & qu'on ne pouvait pas dire un mot en sa présence, qu'elle ne citât un auteur grec ou latin. Cela fit pouser de rire ce gros monsieur qui avait un habit verd & une veste si riche, & qui disait: Elle étale toujours sa science, pendant qu'elle ne sait pas seulement le prix d'un poulet; elle ferait bien mieux d'apprendre à parler

à sa fille, qui ne sait pas lire, que de perdre son temps à nous endoctriner.

LA MERE.

Voilà des propos vraiment spirituels ! Et votre pere que disait-il à cela ?

EMILIE.

Mon papa ? Rien du tout. Je crois qu'il n'y était pas plus que vous, Maman, & qu'il pensait à autre chose.

LA MERE.

Eh bien, nous avons eu tort tous les deux. C'est toujours la faute du maître ou de la maîtresse de la maison, quand on déchire chez eux les absens. Quoique nous ne connaissions point du tout cette dame dont il a été question, je suis fâchée à présent de n'avoir pas été plus attentive, pour prévenir ces propos.

EMILIE.

Mais, Maman, on ne peut pas faire

faire le monde qui vient chez vous en visite, comme de petits enfans qui bavardent mal à propos.

LA MERE.

Pardonez-moi. On peut sans pédanterie & sans affectation faire ensorte que rien ne se dise chez vous, que vous ne soyez bien aise d'entendre. Je ne défends aucun sujet de conversation : cependant vous devez avoir remarqué que jamais on ne déchire chez moi les absens, encore moins les inconnus.

EMILIE.

Cela se peut, Maman ; je n'y avais pas pris garde.

LA MERE.

C'est que la médisance est de tous les vices de la société celui qui *m*'est le plus antipathique.

EMILIE.

Oui, cela est triste de s'occuper toujours de défauts & d'imperfections.

Mais, Maman, pour revenir à nos moutons, s'il est honteux de ne rien savoir, pourquoi se moque-t-on de la science? C'est ce qui me brouille la tête.

LA MERE.

C'est une chose à examiner. Je me rappelle qu'il y a une de vos compagnes, dont la société ne vous plaît pas beaucoup. N'est-ce pas Mademoiselle de Perseuil?

EMILIE.

Cela est vrai, Maman; elle m'ennuie un peu.

LA MERE.

Et pourquoi?

EMILIE.

Vous le savez bien; c'est une de mes confidences.

LA MERE.

Dites-le moi encore, s'il vous plaît; je ne m'en souviens pas bien.

EMILIE.

Mais c'est qu'elle parle toujours d'elle, de ce qu'elle a dit, de ce qu'elle a fait, de ce qu'elle a appris... Quand on veut jouer, (car enfin, Maman, on ne nous rassemble pas pour faire les savantes,) elle ne veut pas; on dirait que c'est au dessous d'elle de jouer avec nous; elle prend le ton, & se donne toujours pour exemple.

LA MERE.

Et vous ne trouvez pas cela bien?

EMILIE.

Je ne sais si cela est bien ou mal; mais cela m'ennuie.

LA MERE.

Vraisemblablement la dame en question aura eu le même tort avec ces messieurs, qui l'ont si peu ménagée dans leurs propos. Car vous jugez bien que ce n'est pas de la science en elle-même dont on s'est moqué, mais

de la maniere dont cette dame se vante de la siene.

EMILIE.

Cependant il faut bien montrer aux autres ce que l'on sait, si l'on ne veut pas passer pour ignorante.

LA MERE.

Mais ce n'est pas pour le montrer aux autres, qu'on est savant. Les vrais savans ne parlent même jamais de leur science dans la société, tout comme on a observé que les persones vertueuses n'affichent jamais la vertu; elles se contentent de l'avoir dans le cœur, mais elles ne l'ont guere à la bouche. D'après ces observations on pourait supposer que la dame en question n'est pas vraiment savante.

EMILIE.

Mais si l'on ne montre pas sa science, comment le monde la connaîtra-t-il?

LA MERE.

Allez-vous au devant de ceux qui vienent ici pour leur dire : Je sais lire, je sais un peu broder, je commence à faire de la tapisserie ?

EMILIE.

Non, Maman.

LA MERE.

On sait pourtant à-peu-près que vous n'ignorez pas ces différentes choses.

EMILIE.

Je le crois bien, on me les voit faire.

LA MERE.

Et avec la même sûreté on juge à la maniere dont vous écoutez la conversation, à la maniere dont vous répondez lorsqu'on vous adresse la parole, on juge, dis-je, très-parfaitement, si vous êtes instruite ou ignorante.

EMILIE.

Sans qu'il soit besoin d'étaler ?

LA MERE.

Sans qu'il ſoit beſoin d'étaler. Lorſqu'on vous trouve au logis, comme vous diſiez tout à l'heure, l'on s'en aperçoit tout de ſuite ; & lorſque vous n'y êtes pas, on le voit avec la même viteſſe.

EMILIE.

Cela pourait bien être. Mais, Maman, ſi l'on ne parle jamais devant moi des choſes que je ſais, on ſuppoſera que je ne ſuis jamais au logis ? Cela ſera fâcheux ; mon logis paſſera pour le domicile de l'ignorance.

LA MERE.

Eh bien, c'eſt un des motifs qui doivent vous engager à apprendre promptement ce que vous ne ſavez pas, à étendre tous les jours vos connaiſſances. Plus vous ſerez inſtruite, moins il y aura de ſujets de converſation qui vous ſoient étrangers.

EMILIE.

Je ſens cela, par exemple, parfaitement.

LA MERE.

Cependant j'en reviens toujours à dire, qu'on ne s'inſtruit pas pour le plaiſir de paraître inſtruite.

EMILIE.

Et moi, j'en reviens auſſi à dire, qu'il n'y a aucun plaiſir à paſſer pour ignorante.

LA MERE.

A la bonne heure; mais l'inſtruction a un but bien plus grand & plus noble que celui d'une vaine oſtentation de ſcience.

EMILIE.

Lequel donc?

LA MERE.

Lorſque vous portez vos ſoins à cultiver votre raiſon, à l'orner de connaiſſances utiles & ſolides, vous vous ouvrez autant de ſources nou-

velles de plaisir & de satisfaction; vous vous préparez autant de moyens d'embellir votre vie, autant de ressources contre l'ennui, autant de consolations dans l'adversité, que vous acquérez de talens & de connaissances. Ce sont des biens que persone ne peut vous enlever, qui vous afranchissent de la dépendance des autres, puisque vous n'en avez pas besoin pour vous occuper & pour être heureuse; qui mettent au contraire les autres dans votre dépendance: car plus on a de talens & de lumieres, plus on devient utile & nécessaire dans la société. Sans compter que c'est le remede le plus efficace & le plus sûr contre le désœuvrement, qui est l'ennemi le plus redoutable du bonheur & de la vertu.

EMILIE.

Ah, j'aurai tant de fleches dans mon

carquois contre cet ennemi dangereux, que je le tuerai.

LA MERE.

Comment, voilà qui eſt tout à fait poétique!

EMILIE.

Vous ne vous ſouvenez donc plus des fleches d'Apollon d'hier au ſoir?

LA MERE.

Vraiment, j'en étais fort loin en ce moment. Voilà pourtant ce que c'eſt que de montrer ſa ſcience à propos & ſans affectation!

EMILIE.

J'ai déja appris à coudre, à raccommoder mes mouchoirs, à avoir ſoin de mes nipes, à travailler un peu en broderie, à faire auſſi un peu mes ajuſtemens & ceux de ma poupée.

LA MERE.

Vous ennobliſſez un peu l'aiguille, en la plaçant parmi vos fleches; mais il n'y a pas grand mal à celà. Il eſt

certain qu'en vous appliquant aux ouvrages convenables à notre ſexe, vous avez une bonne fleche de plus dans votre carquois contre le déſœuvrement, & vous apprenez à vous paſſer des autres. Ainſi voilà du profit tout clair : liberté & force. Joignez à ces occupations celles de l'eſprit, celles qui donnent du reſſort & du nerf à l'ame, & vous avancerez ſenſiblement vers la perfection.

EMILIE.

Ah, s'il plaît à dieu, j'irai un train de chaſſe... Mais, Maman, quand on eſt inſtruite, on n'a donc jamais le temps de jouer?

LA MERE.

Pardonez-moi. On ſe délaſſe du moins; on ſe repoſe, on s'amuſe; à la vérité d'une maniere moins frivole que les enfans.

EMILIE.

De ma vie, Maman, je ne vous ai

vu jouer à aucun jeu ; je vous ai toujours vu occupée.

LA MERE.

Petite ingrate, combien de fois n'ai-je pas joué avec vous à votre petit ménage, jusqu'à la fatigue même ?

EMILIE.

Cela est bien vrai, ma chere Maman ; mais c'était pure complaisance de votre part ; cela ne vous amusait point du tout, quoique vous eussiez la bonté d'en faire semblant.

LA MERE.

Il viendra un temps où votre poupée, votre lanterne magique, votre ménage ne vous amuseront plus non plus. Voilà pourquoi il est bon de vous préparer insensiblement, dès à présent, des ressources pour ce temps là.

EMILIE.

Ah, je vous demande grâce pour ma lanterne magique. Je l'aimerai toujours celle là.

LA MERE.

Soit, je l'aime aussi assez ; & pour vous le prouver, si cela vous convient, je vous prie de me la montrer : car vous devez être lasse de causer, & moi, je n'en peux plus.

EMILIE.

Maman, voulez-vous que je demande de la lumiere ? Il y a un gros quart-d'heure que nous sommes dans l'obscurité.

LA MERE.

Vous ferez fort bien.

EMILIE.

Et dès que j'aurai alumé, vous verrez, Madame, l'intérieur de Saint-Pierre de Rome, & sa façade avec la fameuse colonade ; & la place de Navone avec ses fontaines ; & la fontaine de Trévi ; & l'intérieur de l'église, dite la Rotonde & éclairée par le comble ; & le palais de Caserte ; & le dôme de Milan avec toutes ses petites,

figures ; & la maiſon quarrée ainſi que la fontaine de Niſmes ; & la colonade du Louvre ; & l'égliſe de Saint-Paul de Londres ; & l'intérieur du Panthéon de Londres ; & l'hôtel-de-ville d'Amſterdam ; & la maiſon d'Opéra de Berlin ; & le nouveau palais de Sans-Souci ; & le palais de l'Hermitage de l'Impératrice de Ruſſie, à Pétersbourg, ſur la Newa ; & ſon ſuperbe lac de Czarskozélo avec le pont de marbre ; & tant d'autres curioſités dignes de toute votre attention.

LA MERE.

Je ne ſais ſi j'aurai le front de voir tout cela *gratis*. Avec une machine ſi bien meublée & ce ton de voix ſi mélodieux & ſi attrayant, vous feriez fortune à la foire.

Fin du premier Volume.

De l'Imprimerie de STOUPE, rue de la Harpe.

Page
24 –

